

Inhoud

Préface de la bande dessinée "Le médecin des pauvres"	1
Résumé de l'histoire.....	3
Toute la bande dessinée commence en l'an 1611	4
001 La noble race des Champ d'Hivers	4
014 La naissance de Raoul.....	17
018 Pierre Prost, le médecin des pauvres	21
031 Champagnole, 1638, dix-huit ans après cette nuit mystérieuse	34
040 La petite maison de Longchaumois	43
051 Qui est le Masque noir ?.....	54
069 Raoul et Églantine dans la maison de Pied-de-Fer	72
078 Magui l'alliée.....	81
100 Le village de Saint Laurent	103
114 Dans le château de L'Aigle	117
138 Dans la citerne	141
151 Pour la liberté	154
175 Tristan de Champ d'Hivers.....	178
188 Le curé Marquis prisonnier au château de Bletterans.....	191
200 Les moines de l'Abbaye de Cuzeau	203
222 Quand le château sera-t-il attaqué ?.....	225
238 Antide de Montaigu apparaît à Blanche	241
250 Sur le chemin du Champ-Sarrazin	253

Préface de la bande dessinée "Le médecin des pauvres"

par Roland Le Corff

La majorité des habitants de Menétrux-en-Joux et un très grand nombre de Franc-comtois dont les Jurassiens ont dû lire un jour ce roman populaire écrit par **Xavier de Montépin** : "Le médecin des pauvres" qui se déroule justement au cœur de la région des lacs et des cascades du Hérisson, et met en scène le fameux [capitaine Lacuzon](#) et ses frères d'armes: le colonel Varroz, le curé Marquis, le trompette Garbas, ainsi que d'autres personnages bien sympathiques, Magui la sorcière, Tristan et Raoul de Champ-d'Hivers ou d'autres particulièrement ignobles : Lespinassou, Limassou, Brunet, et évidemment le plus affreux d'entre tous : l'infâme traître qui doit figurer dans tout bon roman de cape et d'épée : le comte Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle...et en prime, on a même droit au cardinal de Richelieu en personne.

Ce "livre culte" a enchanté des générations de jurassiens et moi-même. Je suis franc-comtois de vieille souche par mon côté maternel et le Jura est très cher à mon coeur.

Les jurassiens adorent ce livre car il se déroule dans leur région, dans leurs paysages de lacs, de cascades, de forêts de sapins et de montagnes.

Comment j'ai découvert ce livre : Les habitants de la région des lacs autour d'Illay, La Chaux-du-Dombief et des cascades du Hérisson, de la grotte Lacuzon près de Menétrux-en-Joux où se déroule l'action du livre, connaissaient généralement bien le livre de Xavier de Montépin. Pour ma part, c'est ma mère qui m'a fait découvrir ce livre, je l'ai lu quand j'avais environ 15 ans et je l'ai beaucoup apprécié. Maman, native de Menétrux-en-Joux, adorait ce livre.

Les habitants de Menétrux étaient comme elle, nombreux à avoir lu ce livre et il y croyaient beaucoup, ils pensaient que tout était parfaitement vrai, persuadés que cet ouvrage reflétait la vérité historique à 100%. Pour eux, Garbas, le trompette de Lacuzon avait habité une des vieilles maisons de Menétrux.

Étant enfant ou jeune adolescent avec mes copains du village, nous avons cherché en vain, l'entrée du souterrain menant au Champ-Sarrazin ou les ruines du château de L'Aigle et son entrée secrète. Nous n'avions aucun ouvrage d'historien, pour nous démontrer le contraire. C'est seulement lorsque je pus lire enfin l'ouvrage historique de Robert Fonville en 1980, consacré à la "vie du capitaine Lacuzon", que je pus démêler le vrai du faux dans le roman de Xavier de Montépin. Plus tard le livre de l'historien Louis Lautrey compléta mes connaissances sur Lacuzon.

Quoi de vrai dans le roman ? Hélas, trois fois hélas, tout est faux ou presque ! Quand j'ai appris cette décevante vérité à certains de mes amis du village, ils étaient vraiment déçus ou alors ils ne me croyaient peut-être pas sans vouloir me le dire.

C'est un bon roman d'aventure sur fond d'histoire, un roman de cape et d'épée mais tout sauf un vrai livre d'histoire. Lacuzon, Varroz et le curé Marquis ont vraiment existé mais peut-être ne se sont-ils jamais rencontrés sur le théâtre des opérations ? Lacuzon ne vivait pas dans les grottes du Hérisson et le château de L'Aigle n'a jamais été incendié...et ce ne sont que des détails parmi de nombreux autres...L'auteur avait vraiment une imagination débordante !

L'auteur : Xavier de Montépin est un authentique Franc-comtois car né en Haute-Saône à Apremont en 1823. Il est mort à Paris en 1902. Auteur prolifique de près de 90 livres, un de ses ouvrages : "La porteuse de pain" paru à partir de 1884, fut un véritable best-seller à l'époque. "Le Médecin des pauvres" a d'abord paru en feuilleton de janvier à mai 1861 dans le journal illustré Les Veillées parisiennes avant de paraître sous forme d'un roman vers 1866.









La bande dessinée parue dans le quotidien Trouw :

La version néerlandaise a été adaptée sous forme d'une bande dessinée qui paraissait tous les jours, analogue sous la forme aux fameux comic strips américains. La BD est composée de 3 images disposées à l'horizontale avec un texte qui prend ici une place très importante au-dessous de chaque planche. La première planche est publiée le 9 juillet 1956 et se terminera au bout d'une série de 263 planches. Les planches ont été dessinées en noir et blanc, à la plume. Il n'y a pas de bulles pour contenir les dialogues.

Que penser de la version néerlandaise ?

Trouw signifie "Fidélité" (*fidélité à la Reine des Pays-Bas pour être précis*) et concernant le respect du livre, c'est particulièrement réussi. Oui, l'histoire et le texte sont particulièrement fidèles à la version française du livre de Xavier de Montépin.

Résumé de l'histoire

	<p>1. L'histoire commence en 1611, en Franche Comté. Le jeune baron Tristan de Champ d'Hiver tombe amoureux de Blanche de Mirebel. Egalement amoureuse, elle rompt ses fiançailles avec sire Antide de Montaigu. La vengeance de ce dernier est terrible : il enlève Blanche et l'enferme dans une tour de son château.</p>		<p>2. Blanche donne naissance à un bébé, dont le père est Antide de Montaigu. L'enfant est enlevé à sa mère. L'homme au masque noir (Antide de Montaigu) donne une somme d'argent au « médecin des pauvres », Pierre Prost, pour qu'il s'en occupe.</p>
	<p>3. Lacuzon joue un rôle important dans l'histoire. C'est le héros de la lutte pour sauvegarder l'indépendance de la Franche Comté au XVII^e siècle.</p>		<p>4. Raoul est le fils de Tristan de Champ d'Hiver. Il rencontre Lacuzon et combat à ses côtés pour la liberté</p>
	<p>5. Magui, l'ancienne gouvernante du château de Champ d'Hiver, raconte toute la vérité à Raoul. Magui participe aussi à la lutte pour l'indépendance.</p>		<p>6. Alors que, condamné à mort, le 'médecin des pauvres' attend l'accomplissement de la sentence dans sa cellule, il confie son secret à Lacuzon : le bébé qu'il a élevé n'est pas sa propre fille mais celle de Blanche de Mirebel. Lors de l'accouchement, Blanche lui a donné cette pierre précieuse.</p>
	<p>7. L'homme au masque noir a aussi fait Tristan de Champ d'hiver prisonnier et l'a enfermé dans le souterrain de son château. Après vingt ans de captivité, il est libéré par Lacuzon. L'illustration à gauche montre les retrouvailles entre Tristan, devenu vieux, et son fils Raoul.</p>		<p>8. Antide de Montaigu est fait prisonnier et son château de l'Aigle est détruit. Antide est condamné à mort pour ses méfaits.</p>

Toute la bande dessinée commence en l'an 1611

001 La noble race des Champ d'Hivers



1. Cela se passait en l'an 1611. A la cour du roi d'Espagne, le jeune et élégant baron Tristan de Champ d'Hivers, originaire de Franche-Comté, âgé d'environ 26 ans, mène la vie joyeuse et facile de la plupart des jeunes gens de son âge.

La Franche-Comté était déjà territoire espagnol depuis Charles Quint. Tristan commande déjà un régiment depuis quelques temps et il est considéré comme l'un des meilleurs cavaliers de son temps.

Ses succès sont grands, tout comme sa fortune

Jamais auparavant le cœur de Tristan n'avait été épris pour une jeune fille mais pourtant, maintenant il pense au mariage.

Pas vraiment parce qu'il est amoureux mais parce qu'il veut préserver sa lignée, la noble race des Champ d'Hivers.

Une fois, au moment où Tristan est occupé à parler à une belle Espagnole, un serviteur vient à lui avec une lettre qu'il tend à Tristan sur un plateau d'argent. Le cœur de Tristan bat follement. Il soupçonne de mauvaises nouvelles. La lettre provient de sa région natale, la Franche-Comté. Un ami lui écrit que son père est gravement malade. Le vieil homme pourrait mourir à chaque instant.

Tristan décide immédiatement de retourner dans son pays natal pour pouvoir dire adieu à son père.



2. Tristan de Champ d'Hivers retourne dans son pays. Son fidèle serviteur qui l'avait suivi en Espagne à l'époque l'accompagne maintenant.

La route est longue. Bien qu'il soit heureux de la perspective de revenir bientôt en Franche-Comté, le jeune homme est attristé. Son père vivra-t-il encore quand il arrivera? Sera-t-il encore en état pour pouvoir lui dire au revoir?

Après un long et fatigant voyage, les deux voyageurs arrivent à destination. Tristan ose à peine entrer dans la demeure de son

père de peur d'avoir de mauvaises nouvelles. Le château dans lequel vit son père est différent de la plupart des châteaux français, mais c'est une belle propriété et solidement bâtie.

L'anxiété de Tristan semble cependant sans fondement. Son père était en effet gravement malade mais pas au point de mourir à tout moment comme son fils le pensait.

Le père est heureux de revoir son fils. Ils se racontent en détail leurs expériences passées.



3. Tristan arrive en son château du Jura où l'état de son père s'améliore. Il va si bien que Tristan peu de temps après, peut faire de petites promenades avec son père dans les environs du château.

Tristan décide de profiter du court séjour dans son pays natal. Tous les matins il part à la chasse et quelques-uns de ses amis habitant la région, l'accompagnent.

Un jour, cependant, alors que Tristan et ses amis poursuivent un gros cerf, quelque chose se passe. Tristan entend des cris derrière lui et il est presque certain qu'ils proviennent d'une femme. Il laisse ses amis chasser l'animal infortuné et tient les rênes.

Dans un galop sauvage, une jeune fille accourt à cheval. Derrière elle suivent deux cavaliers qui crient : "Arrêtez-la ! Attrapez-le ! Le cheval s'est emballé !"



4. Tristan profite maintenant des qualités de son étalon arabe, un pur-sang ramené d'Espagne. Il met son cheval au grand galop et se met la poursuite de la jeune fille. La distance entre lui et le cheval fugueur diminue rapidement. Bientôt le cheval se trouve juste à côté. Il en saisit la bride et attrape le cheval par l'encolure. Il arrive juste à temps.

La jeune fille est sur le point de perdre conscience. Le cheval se cabra mais dut obéir. La jeune fille tombe de la selle. Tristan la rattrape dans ses bras mais elle s'évanouit. Derrière eux, les deux laquais qui accompagnaient la jeune fille pendant cette course dangereuse, arrivent enfin, haletants. Ils regardent leur maîtresse avec anxiété.



5. Le jeune baron dépose la jeune fille dans l'herbe. Maintenant, il peut mieux voir celle qu'il a sauvée.

C'est encore une enfant d'environ seize ans. Elle est blanche comme un lis. Ses longs cheveux ondulés sont blonds dorés. Les riches vêtements, la beauté de sa jument et la livrée de ses valets indiquent que la jeune fille est d'un rang élevé.

Le plus âgé des deux serviteurs se penche maintenant sur la jeune fille et s'exclame: "Heureusement! Notre maîtresse n'a été qu'effrayée mais elle n'a pas été gravement blessée."

"Et cela grâce à vous, M. le baron"

"Vous me connaissez?" Demande le jeune homme avec étonnement.

"Comment ne pas vous connaître, M. le baron? Mon maître vit à proximité."

"Quel est le nom de votre maître?"

"Le comte de Mirebel."

"Ah", dit Tristan qui eut un brusque haut-le-corps. "Le comte de Mirebel!" Et après un court moment: "Et qui est cette jeune fille?"

"C'est Mlle Blanche, la fille unique du comte."

"J'espère que les suites de cet incident n'auront aucune gravité pour cette jeune la fille", dit froidement Tristan et il se dirige vers son cheval.

«Où allez-vous?» Crie le vieux laquais. "J'espérais que vous resteriez ici jusqu'à ce que la jeune la fille reprenne connaissance."

"Vous vous trompez, mon brave homme, Mlle de Mirebel n'a nul besoin ni de mes soins ni de ma présence."



6. Depuis des siècles, les barons de Champ d'Hivers et les comtes de Mirebel ont été voisins. Pendant des années, il y a eu entre eux, une bataille ininterrompue pour le pouvoir. C'est pour cela que la première réaction de Tristan fut de sauter sur son cheval et de repartir.

Mais juste au moment où il met son pied dans les étriers, la jeune fille ouvre les yeux. Tristan se retourne. La jeune fille est surprise quand elle voit l'étranger. Elle regarde fermement Tristan et s'accroche à la main du vieux laquais." Que s'est-il passé ?" Demande Blanche d'une voix tremblante. Le vieux serviteur raconte en quelques mots ce qui s'est passé. Il parle aussi du

courage de Tristan qui lui a sauvé la vie.

Elle lui tend la main et Tristan l'accepte après un moment d'hésitation. "Monsieur," balbutia-t-elle. – Que désirez-vous de moi, mademoiselle ? Demande Tristan. Il essaie de parler d'une voix calme mais son cœur bat impétueusement. - Monsieur, dit une fois de plus Blanche, et d'un geste simple et gracieux, elle tend sa main à Tristan. Vous m'avez sauvé la vie. Tristan prend sa main et la porte à ses lèvres. Cependant, il le fait si vivement que la jeune fille la retire immédiatement et pousse un petit cri. Après quelques instants, elle dit: "Dites-moi votre nom pour que je puisse le dire à mon père. Nous n'oublierons jamais ce qui s'est passé".



7. Jamais personne n'avait fait une si profonde impression sur Tristan que cette Blanche de Mirebel. La nuit, il pense constamment à elle. Il ressent que c'est la jeune fille qu'il aime et qu'il recherche. Mais encore une fois, il pense à la rivalité qui a fait rage entre sa famille et la sienne depuis des années. Parfois il pense: je vais la revoir. Mais il lui semble encore plus sage de quitter la Franche-Comté le plus tôt possible et de fuir pour toujours.

Tristan essaie de s'imaginer qu'il ne se soucie pas de Blanche, mais quand il est midi, il monte sur son cheval. Seul, il retourne à l'endroit où il avait rencontré Blanche de Mirebel la veille et en effet il parvient à l'entrevoir. Quelques mois passent, sans que Tristan n'ose exprimer son amour à Blanche de Mirebel.

Un jour, cependant, alors que Blanche cueille des fleurs et que le vieux laquais s'était éloigné un peu plus loin que d'habitude, Tristan décide d'aller chez la jeune fille. Il veut lui parler.

Quand Blanche voit soudain le jeune homme, elle est surprise: "Vous ici, monsieur ? " Ce que j'ai à vous dire ... " Tristan commence, mais Blanche ne le laisse pas parler. D'un geste rapide, elle le fit taire. "Assez, monsieur", dit-elle. " Je comprends bien ce que vous voulez dire mais je ne peux pas vous écouter".

Que signifient les mots de Blanche? Tristan voit que son amour est repoussé.

"Je ne peux plus vous revoir ?" Demande-t-il.

"D'abord, réglez toutes les difficultés. Alors après, je pourrais répondre en présence de mon père ... "



8. Le lendemain matin, Tristan se rend chez son père. Il a revêtu son uniforme de colonel espagnol. Le vieil homme est assis dans un large fauteuil. Sur l'un des murs de la salle se trouve un arbre généalogique de la famille Champ d'Hivers. De grands portraits de famille sont accrochés sur l'autre mur. "Je suis content de vous voir, mon fils, mais pourquoi cet uniforme?" "Je suis venu vous dire quelque chose d'important, Père."

La conversation prend bientôt un tour moins amical. Tristan raconte au vieux baron son amour ardent pour la fille du comte de Mirebel.

«Vous parlez d'amour ?», S'exclame le vieil homme. "Mais c'est terrible et déshonorant pour nous".

"Déshonorant ? Mais père Les lèvres de Tristan pâlisent.

"Et qu'est-ce que vous voulez maintenant "

"Le mariage avec Mlle de Mirebel"

"Quoi ? Vous voulez donner votre nom à la petite-fille du Sanglier noir?"

Le vieil homme est soudainement calme. Il prend le bras de Tristan et l'emmène auprès du mur où les portraits de famille sont accrochés.

"Je crois que je vous ai souvent parlé de nos ancêtres, mais peut-être avez-vous oublié ?"

"Avez-vous déjà compté les points rouges sur notre arbre généalogique ?"

"Oui, il y en a dix, père. Et je sais pourquoi ce sang a coulé. "

"C'est vrai. Je voulais vous le redire. "Et le baron se souvient de la longue série de crimes et de petites guerres qui ont eu lieu entre les deux clans. La querelle commença par l'acte honteux du comte Ludovic de Mirebel, surnommé le Sanglier Noir, qui enleva Bathilde de Champ d'Hivers et la renvoya déshonorée et mourante quelques heures plus tard.



9. Tristan dut écouter toute l'histoire de la querelle qui exista entre les deux clans depuis de nombreuses années. En vain il essaie de défendre Blanche.

"Je ne comprends pas que vous reprochiez à une enfant de seize ans ce que ses ancêtres ont fait", dit-il enfin.

Le baron est maintenant arrivé à bout de patience et il s'exclame furieusement: "Pourquoi parlez-vous encore d'elle" ?

"Parce que c'est elle qui est dans mon cœur", dit Tristan.

Tristan ne réalise pas. Il essaie toujours de calmer son père, mais il est déjà trop tard.

"Je vous ordonne en tant que père de quitter le château aujourd'hui et de retourner à votre régiment. Je vous ordonne de mettre fin à ces rêves stupides qui ne peuvent surgir que dans un esprit malade. Si vous désobéissez, je ne vous considérerais plus comme mon fils."

Tristan, blanc et choqué, tombe à genoux. "Bénissez-moi, mon père. J'obéirai et partirai immédiatement !

Un sourire illumine le vieux visage. "Vous savez quel est votre devoir là-bas. Allez maintenant, mon fils.

Tristan se releva, baisa la main de son père et quitta l'appartement, en retenant ses larmes.



10. Une année s'était écoulée. Le vieux baron de Champ d'Hivers est mort laissant son titre à son fils, une fortune énorme et plus important encore, une liberté absolue de ses actions. Tristan, dont l'amour pour Blanche est plus grand que jamais, revient directement en Franche-Comté.

Malheureusement, le comte de Mirebel a pris une décision terrible: en l'absence de Tristan, il a promis la main de sa fille à Antide de Montaigu, maître du château de L'Aigle et l'un des hommes les plus riches et les plus influents.

Les Montaigu étaient par leur alliance avec les membres de la famille des Vaudrey, des ennemis mortels des Champ d'Hivers, parce que l'histoire raconte comment un seigneur de

Champ d'Hivers avait tué un baron de Vaudrey dans la grande salle du château de L'Aigle. Quoi qu'il en soit, Tristan, certain que Blanche l'aime encore, demande au comte de Mirebel la main de sa fille. Le comte refuse cependant.

Blanche veut annuler la décision de son père et elle a trouvé une arme puissante pour cela. Le comte aime sa fille et il fait tout pour la rendre heureuse. La jeune fille est complètement absorbée par son chagrin. Elle ne mange plus, elle ne boit plus. Elle devient de plus en plus pâle et a toujours l'air triste. Le duc ne sait plus quoi faire. Qu'arrivera-t-il à son enfant le plus chère si elle s'obstine dans son refus ?



11. Le comte de Mirebel a résisté le plus longtemps possible. Mais à cause de l'amour sincère qu'il porte à sa fille, cette résistance est maintenant brisée. Une lettre est écrite au sire Antide de Montaigu, dans laquelle le père de Blanche reprend la parole qu'il lui avait donnée. Le seigneur du château de l'Aigle devient mortellement pâle quand il lit cette insulte. Puis un sourire cruel apparaît sur son visage. Sa revanche sera terrible !

Quelques jours plus tard, l'engagement de Tristan et Blanche est annoncé. Il semble que leur bonheur soit parfait.

La date du mariage a déjà été fixée et les jeunes ont mille et une choses à régler. Il reste encore du temps pour faire de longues promenades dans la forêt et dans les environs du château. Blanche de Mirebel a bien sûr recouvré sa bonne santé. Tristan qui veut donner à sa future mariée les meilleurs cadeaux qu'il puisse trouver, décide d'aller à Besançon, la ville la plus grande et la plus importante de la province. Il y a de belles boutiques et le jeune homme visite toutes les bijouteries de la ville avant de choisir la bague de fiançailles pour Blanche. Il devra rester encore à l'écart pendant une semaine, mais cette fois-ci elle s'avérera trop longue ...



12. Pendant que Tristan est à Besançon, Blanche et son père s'occupent des préparatifs du mariage. Quand il fait nuit, ils se promènent tous les jours ou font un tour à cheval à travers la forêt. La fille est gaie comme avant et le comte est heureux qu'il ait eu le courage de reprendre la promesse qu'il avait faite au sire Antide. Un jour, cependant, au moment où ils font une de leurs promenades, un groupe d'hommes vient à eux et les entoure. Ils portent des capes de velours et de grandes capuches masquent leurs visages.

Un homme de grande taille semble commander les autres. Il est habillé comme les autres mais au lieu d'une capuche il porte un masque noir. Le comte de Mirebel tire son épée du fourreau pour se défendre jusqu'au bout. Mais un coup de pistolet retentit et le comte laisse tomber son épée. Il a été mortellement blessé. Un des hommes enlève Blanche qui est tombée évanouie de la selle et la met dans les bras de l'homme au masque noir. Les ravisseurs galopent, laissant le baron étendu sur la route. Un drame a eu lieu. Blanche va-t-elle revoir Tristan?



13. Quand Tristan entend ce qui s'est passé, il se rend directement au Parlement parce qu'il pressent instinctivement qui peut avoir commis ce double crime, il accuse le sire de Montaigu. Celui-ci n'ose pas résister au Parlement mais il ne peut cacher sa colère et il lance à Tristan les insultes les plus grossières. Le tribunal ordonne une perquisition à son domicile au château de l'Aigle. La perquisition est dirigée par le colonel Varroz (*), l'un des meilleurs amis de Tristan. Cependant, tout cela reste vain. Blanche reste introuvable et le meurtre n'est pas éclairci.

Le Sire de Montaigu peut retourner sur ses terres faute de preuves. Pendant quelques mois il mène une vie quasi monastique dans l'espoir que l'incident qui a jeté une nouvelle tache sur sa réputation déjà guère bonne, sera oublié dès que possible. Tristan s'enferme dans une chambre. Il veut être seul avec son chagrin. Il ne veut même pas recevoir ses meilleurs amis. Il comprend que rien ne peut être entrepris contre le sire de Montaigu par des moyens légaux.

(*) Varroz doit se prononcer Varro. En Franche-Comté (le z reste muet)



14. Tristan a oublié son chagrin avec le temps. Son désespoir après l'enlèvement de Blanche a laissé la place à une douce mélancolie. Trois ans après la disparition de Blanche, Tristan épousa une bonne et douce jeune fille : Odette de Vaubécourt. Cependant, cette union ne sera pas heureuse. Après onze mois, la nouvelle baronne de Champ d'Hivers meurt en donnant naissance à un fils. Le garçon reçoit le nom de Raoul. Deux années se sont écoulées. Le petit Raoul a choisi un homme de quarante ans comme son meilleur ami:

Marcel Clément, l'intendant de son père. Il voue un amour chaleureux et sincère au fils de son maître.

Un soir, quand Marcel revient d'une visite, il voit un des domestiques parler à un homme suspect au loin. Il se cache derrière un arbre mais ne peut pas entendre de quoi parlent les hommes. Il voit l'étranger qui cause longuement avec lui et lui dépose quelque chose dans la main. Cela ressemble de loin à une bourse.



15. Quand l'étranger est parti, Marcel Clément va vers le domestique et lui demande ce que voulait l'étranger et ce qu'il a dit au domestique. Le serviteur, cependant, ne veut pas répondre et il reste debout, indifférent. Marcel ne reçoit aucune réponse de l'homme et il est de plus en plus mal à l'aise. Est-ce que son maître est menacé ? Et peut-être aussi son fils ?
 Marcel fait une dernière tentative: "Demain matin, vous pourrez recevoir votre paye. Vous êtes renvoyé si vous refusez de dire ce que l'homme a fait ici. "

Mais le serviteur reste indifférent et il dit: Il y a bien d'autres châteaux dans la région. Un maître de perdu, dix de retrouvés !
 "Malheureusement, Marcel ne prête aucune attention à ces mots qui constituent une menace majeure ...
 Le soir où Marcel fait son tour à travers le château, une porte est ouverte. Marcel ne le remarque pas. Il est minuit et un grand orage éclate au-dessus du château. Il croit que la foudre est tombée sur le château et court à la fenêtre.



16. Marcel Clément a été réveillé par le bruit. Il regarde par la fenêtre et voit soudain une lueur rouge. Les nuages de fumée s'élèvent. Marcel comprend que la foudre a mis le feu au château et il se met en quête immédiatement. Il se rend dans la partie du château qui est en feu, mais dans l'un des couloirs, il voit soudainement un certain nombre d'hommes debout avec des torches dans les mains et des masques noirs sur leur visage. Non, ce n'était pas l'orage qui a mis le feu au château.

Marcel sait maintenant que son maître et son fils sont en grand danger et il n'a qu'un seul but : les sauver. Grâce à un escalier secret, il parvient à atteindre la chambre de Tristan. Un terrible spectacle se déroule devant ses yeux. Les meurtriers sont rentrés dans la chambre de Tristan et l'ont laissé, baignant dans son sang. La mort l'a déjà saisi. Des rideaux et des meubles ont été incendiés et Marcel doit quitter la pièce rapidement. Il veut essayer de sauver le fils et la fortune de son défunt maître.



17 Avec son couteau de chasse, Marcel force la serrure d'un meuble. Il y a un petit coffret dedans. Tristan lui a dit dans le passé que ses biens les plus précieux sont cachés dedans. Marcel emporte les trésors avec lui et se précipite ensuite dans la chambre où dort le petit Raoul. Les meurtriers n'ont toujours pas remarqué que le fidèle serviteur est dans la chambre de son maître. Les meurtriers n'ont pas encore atteint la chambre de Raoul. L'enfant dort paisiblement, ignorant le grand danger qui le menace. Marcel sort l'enfant du lit et l'enveloppe dans les draps. Puis il entend des pas rapides se rapprocher.

Il n'hésite pas et saute par la fenêtre avec l'enfant. Dans le parc, il parvient à s'échapper dans l'obscurité. Une seconde plus tard, la race des Champs d'Hiver aurait disparu ... Marcel se cache derrière un arbre dans le parc. Il regarde le château qui devient lentement mais inexorablement la proie des flammes.

Puis Marcel voit soudain la silhouette d'un homme de grande taille à cheval. Il porte un masque noir. Avec un plaisir sans équivoque, il observe la destruction du château des Champ d'Hivers



18. Nous sommes en l'an 1618, plusieurs mois après les terribles événements du château des Champs d'Hivers. Au cœur des montagnes du Jura, une modeste chaumière dans le hameau de Longchaumois. Pierre Prost (*), un homme très estimé à Longchaumois, y demeure. Pierre a étudié la médecine pendant quatre ans. Bien que sa connaissance de la médecine soit limitée, Pierre passe dans la région pour un médecin très compétent. Son intérêt pour tout le monde et son dévouement l'ont fait surnommer au fil du temps, le "médecin des pauvres". Le 14 janvier 1618, Pierre épousa Tiennette Levillain, une charmante jeune fille de Saint-Claude.

Pendant un an, dans leur maison, Pierre et Tiennette connurent le bonheur. Ce bonheur fut presque parfait lorsque Tiennette annonça à son mari qu'elle attendait un enfant. Malheureusement, un trop grand bonheur dure rarement longtemps. Le 14 janvier 1620, Tiennette meurt en mettant au monde une petite fille. Les villageois arrivent quelques heures après. La nouvelle de la mort de Tiennette s'est répandue comme une traînée de poudre. Contre l'usage, Pierre voulut cependant mener les funérailles et assister l'enterrement. Son chagrin, cependant, est si grand que les villageois devront le soutenir, lui qui était si fort.

(*) En Franche-Comté, Prost se prononce Pro.

Que veulent les trois hommes masqués?



19. Pour Pierre, seul le berceau demeure dans la maison où il était si heureux il y a quelques jours. Et qui sait, le berceau sera peut-être bientôt vide lui aussi ! Parce que la petite fille est chétive et délicate. Nuit et jour, Pierre veille sur son enfant pour préserver ce dernier souvenir de sa bien-aimée Tiennette.

Trois jours se sont écoulés. Une grande tempête de neige fait rage dans les monts du Jura. La maison craque de partout. Pierre veille sur son enfant. La petite poitrine halète. Puis la petite fille ouvre la bouche pour un dernier cri. Le corps est immobile et ne respire plus. La mort l'a emportée.

Après que Pierre eût embrassé les petites lèvres pour la dernière fois, il tombe à genoux et prie pour demander l'aide de Dieu afin qu'il puisse rejoindre à son tour, Tiennette dans l'éternité.

Quand Pierre est encore en prière, la porte s'ouvre brusquement. Pierre tourne la tête et voit trois hommes vêtus de manteaux de velours noir et de masques noirs couvrant leur visage.

Un des hommes dépasse en taille tous les autres hommes et bien que rien ne le distingue des autres, Pierre comprend qu'il est le seigneur et que les autres sont ses serviteurs.



20. "Nous cherchons Pierre Prost", dit l'un des étrangers.
 "C'est moi. Que me voulez-vous ?" Répond le médecin des pauvres.
 "Je sais," continue l'autre, que vous êtes un médecin compétent. Nous avons besoin de vous ! Je vous demande de me suivre immédiatement ! "Ce soir?" "Oui, immédiatement !"
 "Mais ce n'est pas possible", explique Pierre Prost. Il regarde le berceau. Mon enfant vient de mourir il y a moins de cinq minutes. Je ne peux pas vous suivre. Je n'en ai ni la force ni le courage."
 L'homme au masque noir se dirige vers le berceau et regarde le cadavre de l'enfant. "Avez-vous vu quelqu'un cette nuit ?"
 Demande-t-il. "Personne d'autre que vous."
 "Donc, personne ne sait que cet enfant est mort ?" "Personne !"
 "C'est bon !"
 "Mais, murmura Pierre Prost, "que vous importe cela ?"

L'homme ne répond pas. Pierre est plongé à nouveau dans sa tristesse et semble oublier qu'il n'est pas seul.
 L'homme au masque noir fait signe à l'un des hommes. Il porte une lanterne à la main. L'homme se rapproche et l'autre échange quelques mots avec lui à voix basse.
 Ensuite, il se tourne vers Pierre. "Donnez une pioche, une pelle ou d'autres outils de jardin à cet homme afin que nous puissions creuser la terre." "Que voulez-vous ?"
 L'homme ne répond pas à cette question. Il fait signe aux hommes pour prendre les outils que Pierre a désignés.
 L'ouragan gronde encore et il neige dehors. Une lanterne éclaire plus tard un spectacle étrange. Deux hommes creusent d'abord la neige et commencent à ouvrir un trou d'un pied de large, deux pieds de long et trois pieds de profondeur. Derrière l'une des fenêtres de la maison, le Masque noir observe le travail en cours.



21. Quand le travail est terminé, les hommes rentrent dans la maison. Le Masque noir s'impatiente. Il se tourne vers le berceau et dit à Pierre: "Voulez-vous ensevelir vous-même votre enfant ou l'un de mes hommes devra-t-il s'en charger ?" "Ensevelir mon enfant ?" Le médecin s'exclame: "Je ne veux pas me séparer si vite de son corps !"

Dans cinq minutes, dit l'inconnu, votre enfant reposera sous terre, enterré par mes hommes.

"Si vous ne voulez pas le faire vous-même, nous devons le faire de force".

Le médecin hésite.

Un des hommes se dirige vers le berceau et va porter la main sur l'enfant. Un cri rauque s'échappe de la poitrine de Pierre et il se jette sur l'homme.

Un geste impérieux du Masque noir arrête le serviteur qui avait

déjà porté la main à sa ceinture pour en sortir son couteau de usage. Pierre Prost a pris le petit corps dans ses bras.

"Pourquoi," murmure-t-il, "pourquoi voulez-vous me l'enlever si tôt?"

Le Masque noir hausse les épaules et dit durement: «Pensez-vous que je me mêlerais de vos affaires familiales si quelque puissant intérêt que vous n'avez pas besoin de connaître, ne me poussait à intervenir. Cet enfant doit disparaître à l'instant !"

Pierre Prost comprend qu'il ne peut plus résister. Il courbe la tête et suit les deux hommes.

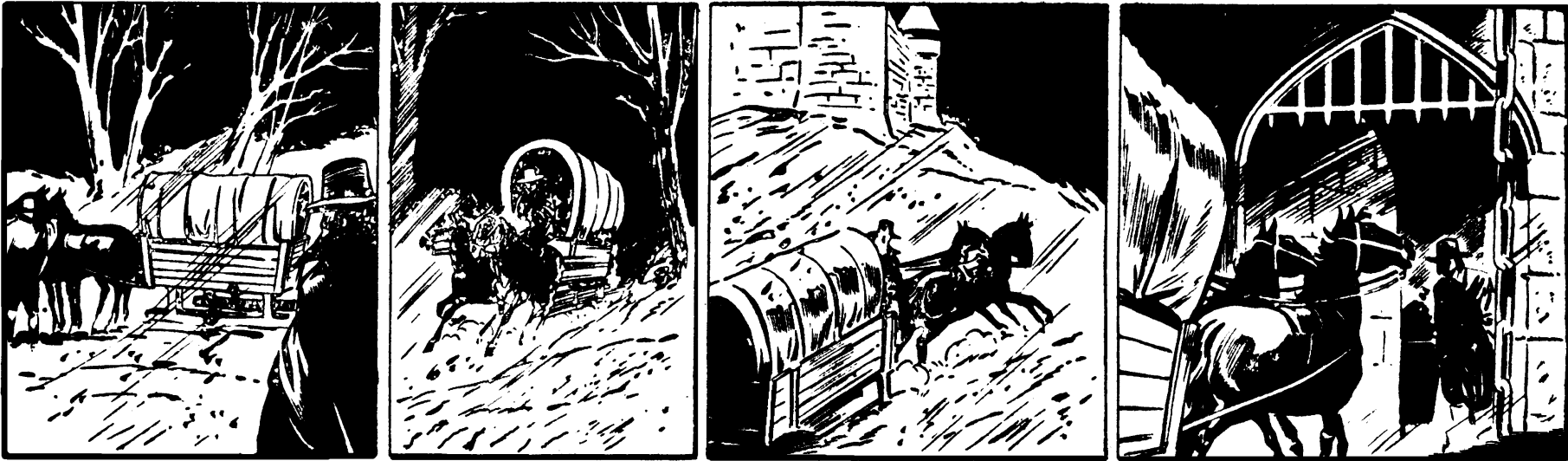
Ceux-ci le conduisent à la tombe fraîchement creusée et Pierre y dépose le corps de l'enfant. Quelques instants plus tard, la fosse est refermée et seule une petite éminence de terre trahit ce qui L'orage continue de faire rage et la neige de tomber. Demain tout aura disparu, enseveli sous une couche blanche et froide.



Pierre a les yeux bandés

22. Les quatre hommes retournent dans la maison et l'homme au masque noir leur donne à nouveau ses instructions.
"Si vous m'obéissez, rien ne vous arrivera. Dans quelques heures, vous serez de retour ici, sain et sauf. Mais si vous dites un seul mot sur ce qui se passe ici, je vous briserai, comme on brise un outil inutile et dangereux. N'oubliez jamais ça !"
"Si vous voulez commettre un crime avec mon aide, monsieur, tuez-moi tout de suite. Je ne vous obéirai jamais."
À ces mots, les yeux derrière le Masque noir s'illuminent brièvement. "Vous êtes fou !", s'exclame-t-il. "Au contraire, c'est pour accomplir une bonne action et non pour commettre un crime. Il s'agit d'une femme qui va mettre au monde un enfant et de l'enfant qui va bientôt naître!"
Pierre n'hésite plus. Il sort ses instruments d'un placard et les met dans une pochette en velours.

"Est-ce tout ce dont vous avez besoin?" Demande le Masque noir.
'Oui'.
"Alors êtes-vous prêt à nous suivre ?"
"Je suis prêt".
"Alors il me reste une dernière précaution à prendre maintenant".
Il fait un signe à l'un de ses serviteurs qui attache un Masque en drap noir sur le visage du médecin.
"Je ne serai pas capable de pratiquer ce que vous me dites sans y voir", dit-il. Mais l'homme au masque dit : "Si vous avez besoin de vos yeux, vous pourrez vous en servir. Allons-y !"
L'homme saisit la main de Pierre et le conduit dehors où la tempête fait rage. Pierre repense à son chagrin et il ressent les deux profondes blessures qui saignent dans son cœur. Il ne réalise pas encore bien le danger qu'il court malgré l'assurance de l'homme au masque noir que rien ne lui arrivera



23. Près de la maison de Pierre, sur la route de Longchaumois, une étrange voiture attend les quatre hommes. Deux beaux chevaux noirs sont attelés pour tirer une sorte de chariot de ferme dont les roues ont été remplacées par des patins de traîneau. Un homme non masqué essaie de maintenir les chevaux qui sont devenus nerveux à cause de la tempête. Les quatre hommes ont pris place dans la voiture.

Pierre connaît les environs de sa maison comme personne et il essaie de savoir où va le traîneau. Cependant, il n'a aucun point de repère et il ne sait pas dans quelle direction le traîneau se dirige. Le conduisait-on du côté de Clairvaux, de Saint-Claude ou

de Champagnole?

Cette course fantastique dura environ deux heures. Puis le traîneau ralentit. Les sabots des chevaux glissent sur la neige. Les coups de fouet se succèdent sans relâche puis faiblissent. Enfin le traîneau s'est arrêté devant une grande demeure qui est située sur le plateau d'une montagne. Mais de quelle demeure s'agit-il ?

Il y a des douzaines de ces châteaux en Franche-Comté. Pierre Prost n'arrive pas reconnaître la maison. Le son puissant et rauque d'un cor de chasse retentit; immédiatement après, Pierre entend des bruits de chaînes et d'un pont-levis qui s'est abaissé. Puis il entend une lourde porte de fer grincer dans ses gonds.



24. Le traîneau glisse sur le pont-levis et et passe sous la porte. Pierre pense que ce château doit être une vraie forteresse. Le traîneau s'est arrêté.
"Nous sommes arrivés", dit le Masque noir. Il prend la main de Pierre et l'aide à descendre. Le vent souffle fort sur les vêtements de Pierre et la neige fouette son visage. Pierre en conclut qu'ils doivent être dans une sorte de cour extérieure à découvert. Le Masque noir conduit Pierre à travers la place. Le bruit de leurs pas est étouffé par la neige. Finalement le médecin sent le seuil de pierre sous ses pieds. Une porte s'ouvre. Elle est si basse que le Masque noir prévient:

"Baissez-vous !"
Pierre obéit et met la main au-dessus de sa tête pour protéger son front. Il devine l'arceau d'une voûte. Dans un escalier, le compagnon de Pierre s'arrête un instant.
"Dans quelques secondes, votre tâche va commencer", dit-il. Vous vous souvenez de tout ce que j'ai dit ? "
"Je me souviens de tout et je sais aussi ce que je vous ai répondu."
"Alors n'oubliez pas que je vous défends parler à cette femme: un seul mot signerait votre arrêt de mort et peut-être celui d'autres gens aussi !" Les deux hommes grimpent un escalier raide, la main du Masque noir guidant Pierre.



25. Une porte s'ouvre. Pierre Prost peut voir à nouveau, car un serviteur a retiré le masque de son visage. Ils sont dans une petite pièce où l'unique meuble est un lit de chêne noir tout simple. Toutes les mesures de précaution ont également été prises ici et Pierre peut commencer son travail immédiatement. Mais d'abord le Masque noir s'adresse à la femme qui souffre beaucoup. "Madame, dit-il doucement, voici un médecin qui va vous aider." "Vous savez ce que je vous ai dit: vous ne parlerez pas à cet homme, parce que cela signifierait votre mort et la sienne. Cet homme ne vous dira pas un mot non plus et se tournant vers Pierre, lui dit : vous pouvez commencer votre travail." Pierre se rend à côté de la femme. Son visage est couvert d'une sorte de cagoule.

Malgré cela, Pierre devine qu'il devait avoir affaire à une très jeune femme. Une heure plus tard, les hurlements d'un nouveau-né résonnent dans la pièce." Est-ce un garçon ou une fille ?" Demande le Masque noir. "Une fille", répond le médecin. La mère retombe sans connaissance sur l'oreiller. Pierre Prost prend son pouls. L'homme au masque noir demande avec impatience: "Est-elle morte ou est-elle vivante ?" "Elle est toujours en vie, mais j'ai peur que le sang ne reflue rapidement au cerveau ce qui signifierait sa mort." "Que faire ?" "Une saignée tout de suite. Mais je dois pouvoir voir le visage de cette femme. " 'Jamais !'



26. Le Masque noir persiste dans son refus: Pierre Prost n'a pas le droit de voir le visage de la femme, il ne peut donc pas vérifier si le sang reflue au cerveau pendant la saignée. Il veut tenter quand même. Il perce la veine et le sang commence à couler dans le bassin de cuivre. Le sang s'écoula d'abord lentement, goutte à goutte puis enfin il jaillit en un long filet.

Après un court moment, la femme soupire. "Mon enfant où est mon enfant ? » balbutia-t-elle.

Le Masque noir s'avance et lui intime le silence. "Votre fille est en vie, madame, mais vous la prédestineriez à la mort si vous essayez de la revoir."

"La revoir la revoir.... Alors vous allez me l'enlever ?

"Oui, madame."

"Et je ne le reverrai plus jamais ?" 'Jamais !'

"Permettez-moi au moins de l'embrasser une seule fois. Je sais

que vous êtes sans pitié, messire, mais ne refusez pas de donner au moins un baiser à ma petite fille."

"Embrassez-là donc ! dit le Masque noir, mais souvenez-vous : ne dites pas un mot !" Et se tournant vers Pierre, "Donnez-lui son enfant !"

Le médecin obéit. La mère étreint follement son enfant qu'elle ne verra plus jamais dans ses bras. Le Masque noir se tient debout impatiemment.

Juste au moment où il veut ouvrir la bouche pour mettre un terme aux adieux, un grand coup de foudre retentit. Des carreaux de la fenêtre cèdent sous le choc d'une terrible rafale et se brisent dans la pièce. Le vent s'engouffre dans la pièce. Des charbons ardents sont soulevés de la cheminée et projetés sur les tapis du plancher. Le feu y prend et la fumée commence à se répandre dans la chambre.



27. La lampe s'éteint soudainement, plongeant la pièce dans l'obscurité. Pendant une seconde, le Masque noir oublie ses préoccupations Il s'élançe pour écraser du pied les charbons enflammés disséminés çà et là. Pierre saisit cette opportunité. Il se penche sur le lit et murmure à l'oreille de la jeune femme: "Ne vous inquiétez pas, madame. Je veillerai sur vous et prendrai soin de votre enfant. " La femme qui ne pouvait même pas voir celui qui lui parle, ne répondit pas. Cependant, elle sait maintenant que cet étrange médecin est digne de sa confiance.

Elle saisit la main de Pierre Prost et y glisse un petit objet. Immédiatement, il le dissimule sur lui. Personne n'a remarqué quoi que ce soit lors de cette conversation. Un instant plus tard, le Masque noir ordonne au serviteur de remettre le tissu noir sur le visage de Pierre. "Emmenez l'enfant et descendez. Nous vous suivons." Le médecin des pauvres n'a pas été en mesure de découvrir quoi que ce soit qui puisse aider la pauvre femme. Il n'a même pas entendu le son de sa voix ! Seul le petit objet qu'elle lui a donné pourra peut-être lui donner une idée.



28. "Venez !" dit le Masque noir à Pierre en le prenant par la main gauche. Pierre a soudain une idée. Il sait que le bassin rempli de sang est par terre à ses pieds.

Pierre se baisse rapidement comme s'il faisait un faux pas et trempe sa main dans le sang jusqu'au poignet.

Le Masque noir croit qu'il avait trébuché et le fait sortir de la chambre.

L'homme avec l'enfant dans les bras les attend en bas.

Le médecin compte, comme lors de la montée, les 22 marches de l'escalier dans l'espoir que ce petit détail pourra contribuer à la solution de ce sombre mystère.

Quand le petit cortège descend, Pierre doit se baisser à nouveau pour franchir la porte, mais cette fois, ce n'est plus pour préserver sa tête.

Pierre touche le haut de la voûte et y imprime la trace de ses doigts sanglants. Le Masque noir n'a rien remarqué de son geste.



29. Pierre Prost et le Masque noir sont maintenant arrivés dans la cour extérieure. Le serviteur avec le nouveau-né dans ses bras court devant eux. L'orage ne s'est toujours pas apaisé et il neige encore plus que pendant le trajet aller.

Puis Le Masque noir se tourne soudain vers Pierre Prost: "Je vous donnerai une bourse avec de l'argent pour l'éducation de votre enfant".

"Hélas, vous savez aussi bien que moi que mon enfant est mort."

"Votre enfant est vivant !" Répond le Masque noir avec détermination.

Le traîneau attend de nouveau devant la porte. Pierre y prend place avec l'enfant que le serviteur a placé dans ses bras.

Le Masque noir lui donne une bourse pleine de pièces d'or et dit : "Souvenez-vous que les événements de cette nuit sont un rêve que vous devrez oublier à votre réveil. Dans quelques heures vous serez de retour dans votre chaumière avec une petite fille, la vôtre, qui dormira dans son berceau."

Comprenez-vous ce que je veux dire ?

"Oui, je comprends."

"Donc vous allez élever cet enfant, comme vous le feriez avec votre propre enfant, et personne ne doit savoir que ce n'est pas votre propre enfant. Mais n'oubliez pas: un seul mot à propos de tout ça et ce sera ta mort ... "

Les chevaux s'apprêtent à tirer le traîneau. Le Masque noir réfléchit quelques instants auprès du chariot. Que peut bien penser cet homme en ce moment ? Quels sont les motifs de son attitude étrange ? Est-ce que l'homme en qui il a donné sa confiance concernant l'enfant, pourra garder le grand secret ?

Le traîneau glisse sur la neige. Pierre est perdu dans ses pensées. Pour lui, l'incident est un grand mystère dont il n'a aucune idée qui puisse l'éclairer. Jamais auparavant il n'avait vu cet homme avec son masque noir, et la pensée de la jeune femme qu'il n'avait pu voir et qu'il n'avait pas réussi à aider, lui avait brisée le cœur.



30. Quand le traîneau arriva à Longchaumois, il commençait à faire jour. L'orage s'était un peu calmé mais la neige tombait encore. Pierre Prost, trompé par la fabuleuse vitesse de la course, suppose que le traîneau est maintenant arrivé à mi-chemin.

"Où sommes-nous ?" demande-t-il à ses compagnons de route.

"Vous le verrez dans quelques minutes."

Le médecin est conduit dans la chaumière avec l'enfant.

"Vous ne pourrez pas enlever le masque de votre visage avant que vous ayez récité cinq Pater et cinq Ave dit l'un des hommes. Pierre fait ce qu'on lui dit. Il reste immobile dans la maison. Pendant qu'il prie, il entend des sabots de cheval et il sait que c'est le bruit du traîneau qui repart. Ensuite, tout redevient complètement silencieux autour de lui.

Contre sa poitrine, il sent battre le cœur de l'enfant. Quand Pierre ôte son masque, il constate qu'il est dans sa propre maison. Il place la petite fille dans le berceau vide. Puis, une fois assis à côté du berceau, il regarde le petit objet que la pauvre femme lui a donné. C'est un magnifique médaillon en or pur sur lequel est représentée une petite rose sauvage, une "églantine", sertie de diamants. Quant à la bourse de toile donnée par le , Pierre découvre qu'elle contient 10.000 livres en pièces d'or ! Les amis de Pierre qui avaient vu la petite fille si pâle et chétive après la naissance sont surpris quand ils voient le bébé reprendre des couleurs, devenir fraîche et forte. Leur surprise, cependant, est encore plus grande lorsque Pierre leur apprend qu'il prénommera sa fille, Églantine.



31. Nous sommes en l'an 1638, dix-huit ans après la mystérieuse nuit du 17 janvier 1620, la nuit où Pierre Prost rentra chez lui avec un enfant qui n'était pas le sien.

Le lecteur sera étonné de ce grand saut dans le temps, mais il doit se rappeler que ce qui a été dit auparavant n'était qu'une introduction à l'histoire tragique qui suit.

Champagnole est un village comme il y en a tant en Franche-Comté. En ce jour froid et sombre de décembre, la rue principale est vide et abandonnée. Seuls quelques paysans se précipitent chez eux où le poêle répand sa chaleur.

Le silence est brusquement rompu par l'arrivée d'un cavalier vêtu d'un manteau brun qui entre dans la rue principale. Son cheval est fourbu.

A cette époque, la Franche-Comté appartient à l'Espagne. Il y a trois ans, la Franche-Comté était une province prospère mais maintenant elle doit se défendre avec héroïsme contre les envahisseurs.

Les Français sont dirigés par Condé, Villeroy et le duc de Longueville. En outre, les habitants de Franche-Comté doivent se battre contre une armée suédoise dirigée par Bernard de Saxe-Weimar qui va dévaster toute la partie nord du pays.

Néanmoins, en Franche-Comté, certains groupes sont dirigés par de vrais héros et défendent leur pays jusqu'à la mort. Ces groupes sont soutenus par les gens les plus fortunés de la province.

D'un autre côté, cependant, les Français comptaient dans leurs rangs des bandes de féroces fantassins originaires de la Bresse et du Bugey que les habitants de Franche-Comté appelaient "les Gris". Ces gris sont menés par deux personnages notoirement connus, les capitaines Lespinassou et Brunet.

Voilà dans quel triste état se trouvait la pauvre province au moment où nous reprenons notre récit.

Le cavalier et sa monture arrivent devant une bâtisse qui semble légèrement plus grande et mieux entretenue que les maisons qui l'environnent.

Sur le mur blanc, il y a des mots dessinés en grosses lettres noires qui attirent l'attention du cavalier.



32. Le cavalier descend lestement de son cheval. C'est un beau jeune homme d'environ 24 ans. Son visage a des traits réguliers et ses yeux ont un regard résolu. Tout dans ce jeune homme dénote qu'il est de noble origine. Lorsqu'il frappe à la porte, un homme au visage jovial d'environ 55-60 ans sort de l'auberge. "Faut-il mettre votre cheval à l'écurie, messire ?"

"Oui, et je veux qu'il soit encore mieux traité que moi-même !"

"Et vous avez bien raison, messire, de prendre ainsi soin de votre cheval. C'est un animal de haute valeur et de grande race. "

"Vous vous y connaissez bien en chevaux, il me semble ?"

Tout en parlant, les deux hommes amènent le cheval à l'écurie.

"Parbleu, si je m'y connais !", dit l'aubergiste. "J'ai servi quinze ans dans la cavalerie. Demandez plutôt au colonel Varroz (*) des nouvelles de Jacques Vernier.

Et qui sait si un jour, malgré mes 58 ans bien sonnés, je ne

Varroz (*) En Franche-Comté, se prononce Varro (le z reste muet)

remettrai pas le pied à l'étrier ? Et vive le Capitaine Lacuzon ! C'est un homme juste lui aussi! Il sera peut-être un jour, un martyr de la liberté !

En parlant, les hommes continuent. L'aubergiste emmène le jeune homme à la cuisine. Il s'assied à une table et n'a pas à attendre longtemps son repas. Une jeune fille le sert et l'aubergiste est heureux de parler à quelqu'un qui lui tient compagnie.

- Qui est ce colonel Varroz dont vous m'avez parlé ?

L'aubergiste à cette question, regarde le jeune homme avec étonnement.

"Je pense que vous devez être étranger ici ou venir de bien loin, messire"

"En effet, je suis étranger ici et je viens de loin ..." répond le voyageur.



33. "Vous n'êtes pas Français, j'espère ?" Demande l'aubergiste à son jeune invité.

"Non."

"Ni Suédois ?"

"Suédois non plus." "A la bonne heure ! Eh bien, le colonel Varroz est l'un des membres de notre grande trinité. "

"De quelle trinité parlez-vous ?" – "Par là, je parle de Varroz, de Jean-Claude Prost et du curé Marquis, nos trois grands héros !"

"Et ce capitaine Lacuzon, dont vous venez de parler ?" "Lacuzon et Jean-Claude Prost ne sont qu'un seul et même homme. Lacuzon est son surnom. Mais vous n'êtes pas au fait de la situation ici, messire ?"

"Oui, je sais que la Franche-Comté combat courageusement pour son indépendance et que les habitants se battent contre les Français depuis trois ans ...»

"Et aussi contre les Suédois, messire !"

"Et les trois hommes dont vous parliez : que font-ils ?"

"Eh bien, quand les Suédois ont traversé les montagnes et pillé notre terre, Ils ont formé une armée, et bien qu'aucun soldat n'ait

ont tué des enfants et des personnes âgées, incendié les maisons, nos montagnards et nos paysans se sont levés. reçu de solde, ils se sont battus jusqu'au bout pour la sauvegarde de leur terre, et cette armée se bat toujours! "

"Et sans doute interrompit le voyageur, bien sûr Varroz, Lacuzon et Marquis sont les chefs de cette armée !"

"En effet messire, cette trinité mène notre armée!"

"Jean-Claude Prost était au début le bras droit de Varroz, mais maintenant il est son égal. Il a à peine 22 ans, mais quel homme! Tout le monde l'adore et tous les partisans sont prêts à mourir pour lui. "

"Pourquoi ce surnom de Lacuzon ?"

Eh bien, La Cuzon signifie dans notre patois : le souci.

Comprenez-vous, messire ?

"Je comprends. Et le troisième homme, le curé Marquis ?

"C'est le prêtre du petit village de Saint-Lupicin. Un grand prêcheur et un grand soldat ! Il se bat avec la prière et l'épée. Quand il se bat, il porte un manteau rouge. Il n'a pas d'autre cuirasse."



34. "A la santé du capitaine Lacuzon !", s'exclame Jacques Vernier tout à son admiration et avec son verre de vin, il trinque avec celui du voyageur.

"Où est né le capitaine Lacuzon ?" Demande-t-il.

"Il vient de Longchaumois. C'est à quelques lieues d'ici. "

"Est-ce qu'il a une nombreuse famille ?"

"Non, pour le moment il est presque seul au monde."

"Quoi ? Pas de frère ou de sœur ?" Demande le jeune homme et sa voix tremble légèrement.

"Non, son seul parent est le frère de son père, son oncle Pierre Prost, qu'on appelait dans le pays : le médecin des pauvres. Oui, c'est une triste histoire que celle de ce pauvre Pierre, un savant et un homme très bon! "

"Une triste histoire ?"

"Que lui est-il donc arrivé ?", Demande le jeune homme en pâlisant visiblement. "Sa femme est morte à la naissance de sa fille et Pierre est devenu presque fou de chagrin. Il a appelé sa fille

Églantine au lieu de Jeanne-Claude, ou Jeanne-Marie, comme tous les gens d'ici.

Pierre a disparu avec sa fille deux ou trois ans plus tard. Même son propre frère ne sait pas où il est parti. "

"Et ensuite?"

"Quinze ou seize ans se sont écoulés sans que personne n'entende plus parler de lui. "Et après ça ?" Demande le jeune homme.

"L'année dernière, Pierre Prost est revenu au pays".

"Avec sa fille ?"

"Non, messire. Il est revenu seul. Il semble que sa fille soit morte. "

"Morte", murmure le jeune homme d'une voix sourde et avec une expression infiniment triste dans ses yeux.

"Mais comment est-ce possible ?"

"Personne ne le sait et peut-être que ce n'est pas la vérité. Les gens parlent beaucoup et ils peuvent se tromper ... "

L'aubergiste voit bien que son histoire a troublé le jeune homme et bien qu'il ne comprenne pas pourquoi, il sort tranquillement de la pièce, laissant le jeune homme seul ...



35. Un quart d'heure plus tard, quand le jeune homme a retrouvé son calme et sa sérénité, il va retrouver l'aubergiste. "Je voudrais vous régler mon dû et ensuite je repartirai", dit-il simplement.

L'aubergiste ne peut cacher sa surprise. "Quoi? N'êtes vous pas satisfait de mon auberge?"

"Oh non, non. Mais je dois partir maintenant. Je voudrais vous demander un service de plus : pourriez-vous me procurer un guide ?

"Où voulez-vous aller, messire ?"

"A Saint-Claude!"

"Miséricorde ! À Saint-Claude ?

"Oui, qu'y a-t-il de si étonnant à cela ?"

"Mais vous n'y arriverez jamais vivant ! Vous serez assassiné par les Gris ou par les Suédois." "Vous signerez votre arrêt de mort en y allant."

"Qu'importe dit le jeune homme, je partirai seul."

L'aubergiste tente sans succès de dissuader le jeune homme de suivre son plan mais quand il se rend compte que rien ne peut l'arrêter, il dit : "Vous avez besoin d'un guide !"

" Vous oubliez que je ne connais pas du tout le pays !"

"Cela n'a pas d'importance. Suivez toujours tout droit la route qui passe devant mon auberge. C'est encore un long chemin et vous devrez grimper et descendre. Mais c'est comme ça que vous arriverez à Saint-Claude."

"Et n'y a-t-il pas d'autre moyen ?"

"Si, il existe un autre chemin en passant par la vallée de Morez et Longchaumois."

"Alors je vais prendre celui-là. Si au moins vous pouviez me trouver un guide..."

"C'est bon, c'est bon, messire", murmure l'aubergiste, "vous aurez votre guide..."

L'étranger resté seul dans la pièce, laisse libre cours à ses pensées.

"Morte", murmure-t-il. "Elle est morte et je ne la reverrai plus jamais. Qu'est-ce que je fais dans ce monde si Églantine est partie? "

Et il reste perdu dans ses pensées pendant un moment, "Non, ce n'est pas possible ! Eglantine n'est pas morte, elle est en vie. Je le sens. Est-ce que mon existence entière ne lui est pas liée ? Je dois partir et la chercher. J'ai besoin de trouver le capitaine Lacuzon. Lui seul peut me dire la vérité ! "



36. Jacques Vernier revient bientôt avec le guide promis. C'est un garçon de ferme d'environ 13-14 ans mais il est grand pour son âge. "C'est un garçon intelligent", dit l'aubergiste à son guide. "Et s'il avait quelques années de plus, il serait une brave recrue pour les corps francs de Lacuzon. Je vous assure que vous pouvez faire totalement confiance à ce garçon. "

"Ça me va", dit l'étranger. "Je pense que c'est un grand et gentil garçon et au lieu d'un écu, je lui en donnerai deux."

Cinq minutes plus tard, le jeune homme part avec le guide et ils quittent Champagnole.

Le cheval marche au pas afin de ne pas trop fatiguer le jeune guide. Cependant, celui-ci marche très vite avec la perspective des deux écus promis.

Une légère brume descend sur les montagnes. Les fers du cheval résonnent sur les pierres du chemin, leur bruit rompt le silence. Le garçon siffle un air.

Après deux heures de marche à travers la forêt, Nicolas Paget, le jeune guide et l'inconnu arrivent à l'entrée d'un taillis très épais. Le garçon conseille à l'homme de descendre de cheval. Il a commencé à neiger. Les deux hommes marchent en silence.



37. La nuit tombe. Un vent glacial frappe le visage du voyageur et de son guide. Malgré son manteau épais, l'étranger est trempé. Le chemin devient très mauvais, il dit: "Vous appelez ça un chemin, vous ? Personne ne passe donc jamais ici ?"
"Seulement quelques bûcherons et des charbonniers, personne d'autre. Les gens de Champagnole qui doivent aller à Saint-Claude font un détour par Clairvaux, mais Jacques Vernier m'a dit que vous vouliez absolument passer par ce chemin.
Enfin, la fin de cette partie si fatigante du voyage approche. Il y a moins d'arbres et le couvert devient plus léger. Les deux voyageurs sont maintenant arrivés à la lisière de la forêt. Ils sont sur la crête d'une falaise abrupte qui se termine par une gorge profonde. Il est

minuit maintenant, mais c'est la pleine lune.
Une lumière bleutée illumine la neige, les sommets du Jura et le plateau sur lequel se tiennent l'inconnu et son guide.
Les sommets éclairés font paraître encore plus obscures, les ténébreuses profondeurs de la vallée qui s'ouvre à leurs pieds. Le versant, raide comme le toit d'une maison, est couvert de neige.
"Messire," dit soudainement Nicolas, "je vais vous laisser ici !"
"Pourquoi ?" S'exclame le voyageur avec étonnement. "Vous partez ? Et pourquoi ?"
"Parce que nous approchons maintenant d'Orsières et que c'est un nid de sorcières", répond Nicolas Paget, d'une voix tremblante.
L'étranger qui connaît les superstitions des gens d'ici, sourit.



38. L'inconnu, cependant, n'est pas très heureux de la perspective d'entreprendre seul le reste du voyage. Et le jeune Nicolas Paget est déterminé à ne pas aller plus loin. "Et qu'est-ce que je vais faire maintenant sans guide ?" lui demande le voyageur.
"Messire", dit le garçon, "le chemin est très facile à trouver. Je vais vous dire comment procéder" et il donne toutes les instructions nécessaires.

Le voyageur donne à son ancien guide les deux écus promis puis le garçon s'éloigne rapidement. L'étranger est maintenant complètement dépendant de lui-même et de son cheval. Le voyage commence. Le cheval est effrayé et il renâcle au début. Le voyage est très dangereux et l'étranger se souvient soudain des avertissements de l'aubergiste. Son cheval se met soudainement à glisser et rien ne peut stopper sa chute. La neige est gelée et glissante, le voyageur se met à dévaler dans la pente avec son cheval. Il regrette le moment où il a choisi ce chemin plutôt qu'un autre plus sûr.



Qu'est-ce que cette maison ?

39 Comme par miracle, le cavalier et le cheval parviennent au fond de la vallée après un long vol plané. Après être resté un peu étourdi sur le sol, le jeune homme se relève. Il palpe son cheval et constate que tout va bien. Lui-même a subi quelques égratignures sans gravité. Avec joie, le voyageur siffrote une chanson tout en changeant de vêtements et un moment après, il se remet en selle sur son cheval.

Il atteint le moulin dont lui avait parlé Nicolas Paget et peu de temps après, il arrive au passage à gué sur la Bienne.

L'information que le guide lui a donnée est parfaitement exacte. L'étranger fait entrer son cheval dans l'eau dont le niveau est assez bas. Elle atteint à peine les jarrets de l'animal qui a retrouvé son calme.

Après que le jeune homme et son cheval eurent passé la Bienne, ils gravissent la côte sur laquelle le chemin se prolonge. Le jeune homme continue pendant une heure. Quand il atteint finalement un point culminant, il entrevoit à travers les arbres, sous la clarté de la lune, les maisons d'un petit village, disséminées sur le flanc d'une colline. Ce village s'appelle Longchaumois.

Quelques minutes plus tard, le cavalier arrive à l'entrée du hameau. Un peu plus loin se trouve un chalet qui ressemble à toutes les maisons de Longchaumois: une maison basse avec toutes les portes et fenêtres qui donnent sur le chemin.

Le passage à gué s'est déroulé sans incident et cela semble de bon augure pour le voyageur.



40 Le voyageur s'arrête sous l'ombre profonde de quelques sapins. Il reste immobile et écoute. Il entend un murmure de voix confuses, des cris et par-dessus cela, un cliquetis d'épées. Des cris et des imprécations alternaient avec des gémissements. Il semble que tous ces bruits viennent de la maison.

Le jeune cavalier hésite un instant, ne sachant que faire. Mais soudain, il voit jeune homme de grande taille près de la maison. Ses cheveux noirs retombaient sur ses épaules et le voyageur peut apercevoir au clair de lune, le visage du nouveau venu qui montre une expression fière et noble.

L'homme se promène lentement devant la maison sans faire de bruit. Ses yeux noirs brillent d'indignation. Il semble que l'homme est terriblement ému par ce qu'il peut voir par la fenêtre de la maison.

L'homme fait plusieurs fois le tour de la maison et s'arrête à la fenêtre. Immobile, il suit tout ce qui se passe à l'intérieur. Il n'a aucune idée qu'il est espionné sur lui-même. Ce qui se passe à l'intérieur semble horrible.

L'homme a l'air remué et il semble qu'il va intervenir immédiatement.



Est-ce qu'il va ouvrir la porte ?

41. Que se passe-t-il entre-temps dans cette demeure mystérieuse ?

Nous revenons environ une demi-heure avant que le voyageur inconnu n'arrive à la maison.

Dans l'une des deux chambres de cette maison appartenant à Jean-Claude Prost (ou si vous voulez, le capitaine Lacuzon), un petit homme d'une quarantaine d'années est assis sur un petit banc devant la cheminée, en égrenant son chapelet. Il réchauffe ses pieds froids à la chaleur du foyer. C'est Pèlerin, le serviteur et le confident du capitaine Lacuzon.

Puis soudain un violent coup est frappé à la porte. Dehors, huit hommes à figures de bandits. Ils sont armés jusqu'aux dents. L'un des hommes dépasse d'une tête tous les autres et il s'avère être le chef de la troupe.

Il a un visage hideux et une profonde cicatrice lui traverse la joue, allant jusqu'à la lèvre supérieure dont un morceau manque, enlevé par un coup de sabre. C'est pourquoi il semble que l'homme affiche perpétuellement un sourire tordu sur son visage. "Qui êtes-vous ?" dit le vieux domestique qui n'est pas très rassuré.

"Un ami", dit l'homme à la cicatrice, "nous sommes de votre bord. Je viens de la part du capitaine. "

"De mon maître ? Oui, mais vous devez me donner le mot de passe. "

"Oui ... le capitaine me l'avait donné ... mais je l'ai oublié. Vous devez cependant nous laisser rentrer et fermer la porte derrière nous. Nous avons un message. Votre maître est en grand danger !

Tout cela semble si sûr que l'homme ouvre la porte. Cependant avant d'ouvrir, il décroche un vieux fusil du mur ...



42. Dès que la porte est refermée derrière eux, toute trace d'aménité a disparu chez les huit hommes. Trois d'entre eux se jettent sur le domestique et en quelques secondes ils lui arrachent son vieux fusil et lui lient les mains dans le dos. "Les Gris!" Balbutie anxieusement le domestique. "Ce sont les Gris!" Il jette un coup d'œil au colosse et il comprend soudainement qui il est : "Lespinassou!" Crie-t-il. C'est bien le terrible Lespinassou, le monstre sans visage qui n'a de pitié pour personne. Il affiche maintenant un effroyable sourire avec sa lèvre mutilée et rit férocement: "Ha, tu sais qui je suis maintenant, c'est bien, ça va simplifier un peu les choses." Il s'assied au coin du feu et pose son chapeau sur la table.

Le malheureux serviteur est conduit à Lespinassou. L'un des hommes pose la pointe de son épée sur la poitrine du domestique et demande: "Où est Lacuzon ?" "Je ne sais pas", murmure le domestique avec la voix d'un homme terrifié. "Où est Varroz?" "Je ne sais pas." "Et Marquis?" ... "Eh bien," dit Lespinassou avec un ton de bonhomie amicale qui ressemblait à la caresse d'un tigre: "Tu ne sais donc vraiment rien ?" "Rien, rien. Je ne sais rien." Les Gris, cependant, voient bien qu'ils ont peu à douter sur l'issue de l'interrogatoire de cet homme: Il a aussi peur qu'une belette.



43. Nous sommes maintenant à l'extérieur de la maison où le pauvre serviteur est torturé par l'infâme Lespinassou. Toujours caché derrière quelques arbres, le voyageur suit les mouvements de l'homme aux longs cheveux noirs. Il devient urgent de voir ce qui se passe à l'intérieur.

Puis il y a un grand cri dans la maison. Après ce cri sinistre, il y a un silence pendant quelques secondes.

Mais le jeune homme aux cheveux noirs a maintenant pris sa décision. Il a un pistolet dans la main gauche et une épée dans la droite. Le voyageur ne bouge pas, bien qu'il aurait voulu se joindre à cet homme.

Le voyageur ne bouge pas, bien qu'il aurait voulu se joindre à cet homme.

Car, bien qu'il ne le connaisse pas, il éprouve une sympathie instinctive pour cet obscur jeune homme qui fait preuve d'un courage si indomptable.

Il prend un court élan et il saute à travers la fenêtre de la maison, il y aussitôt un énorme fracas. L'homme a disparu.

Le voyageur ne le voit plus. Tout semble calme dans la maison, mais soudain un grand tumulte éclate, encore plus violent que le précédent ...



44. C'est précisément le moment où Pélerin, le vieux serviteur est en train de céder sous la torture. "Otez-moi cette épée, je vous dirais tout. Je ne sais pas où est Lacuzon, mais Varroz et Marquis sont dans..."

Il n'a pas le temps de finir sa phrase car à ce moment un homme sombre se précipite par la fenêtre. Il se retrouve soudainement au milieu des Gris qui ne savent bientôt plus que faire. Immédiatement le jeune homme commence à tirer et un, deux Gris tombent. Une grande confusion se produit. Qui est donc ce jeune homme téméraire qui vient de surgir dans la maison ? L'inconnu, cependant, profite de la confusion qui règne.

Un autre Gris tombe sur le sol. L'homme se place le dos au mur pour s'assurer qu'il ne sera pas attaqué par derrière.

Un quatrième homme est tué. Les trois autres commencent maintenant à désespérer. Lespinassou, cependant, passe en revue la situation et quand il remarque qu'il n'a qu'un seul adversaire face à lui, il appelle les autres : "Il est seul et nous sommes quatre. "Tuez-le !" Et il tire avec ses deux pistolets. Mais ses mains tremblent et il manque son but.

L'inconnu s'élançe contre lui. Il crie : "Misérable !" "Oh, je te connais bien. Tu es Lespinassou, tu as la férocité du loup et sa lâcheté ! Montre si tu es un homme, viens donc et battons-nous, d'homme à homme !"



45. Lespinassou fait quelques pas en direction du jeune homme, il se jette sur lui et un grand combat commence. Bien que le nouveau venu soit grand, Lespinassou le dépasse d'une tête. L'autre, cependant, est rapide et agile et Lespinassou comprend qu'il va perdre la bataille au corps à corps. Il a encore trois complices et il leur crie: "Lâches ! Vous ne pouvez pas venir m'aider ? Vous voyez bien qu'il est seul !"
À ces mots, les Gris restants reprennent courage et se joignent à la lutte qui est maintenant très inégale.

Le jeune homme se tient dos au mur et il ne peut rien faire d'autre que de manier son épée avec la plus grande dextérité pour se défendre contre les quatre épées.
Le combat devient inégal.
Il est fatigué. Le sang bourdonne dans ses oreilles. Il réunit une fois de plus toutes ses forces et parvient à étendre raide mort l'un des attaquants.
Lespinassou et ses deux sbires reculent, mais ils se relèvent et le combat ne dure plus très longtemps de cette manière.
Les trois bandits voient que les forces de leur adversaire diminuent. Ils voient qu'il commence à chanceler et qu'il ne fait que parer presque inconsciemment, leurs coups.



46. Lespinassou et ses deux hommes sont à l'attaque et ils ont l'impression d'être victorieux dans cette bataille inégale. Le brave jeune homme est fatigué. Il peut à peine lever le bras pour repousser les coups et ses jambes peuvent à peine le porter. Il décide d'abandonner le combat. Il baisse les bras et les trois hommes lèvent déjà leur épée contre lui. Le jeune homme baisse la tête, il recommande son âme à Dieu et attend la mort.

Mais au lieu de la mort, le secours arrive soudainement. Une voix résonne à l'extérieur: "Courage! ...J'arrive. Je viens vous aider! "

Un jeune homme saute par la fenêtre ouverte et fait feu avec ses deux pistolets. Un des Gris tombe. Le nouveau venu n'est autre que le jeune homme que nous avons déjà rencontré dans l'auberge de Jacques Vernier et que nous avons accompagné dans son voyage à Longchaumois.

Il se tient à côté du jeune homme aux cheveux noirs et avec son épée à la main. "Maintenant nous voici à égalité!" Crie-t-il à Lespinassou. "Deux contre deux." Viens voir un peu si tu l'oses ! Voyons un peu si tu es courageux !"

Immédiatement il se lance à l'attaque et le jeune homme noir qui se sent renforcé par cette aide inattendue, saisit à nouveau son épée et se bat.



47. Lespinassou montre maintenant à quel point il est lâche. Il comprend qu'il va perdre ce combat et il voit dans la fenêtre ouverte, une chance de s'échapper. Il fait un bond et disparaît parmi les arbres, suivi de son seul homme survivant. Pendant un moment, l'étrange jeune homme veut poursuivre les deux fuyards pour leur donner leur juste punition, mais quand il voit à quel point l'homme aux cheveux noirs est faible, il décide de rester en sa compagnie.

Il prend la main de son sauveur et dit simplement: "Qui que vous soyez, messire, Français, Franc-Comtois, Espagnol ou Suédois, le capitaine Lacuzon sera votre ami pour la vie!"

"Lacuzon ...", répète l'autre, "Vous êtes Lacuzon ?" "Oui" C'est une bonne étoile qui m'a fait vous trouver ici !

"Une bonne étoile ? Mais, messire, je ne vous connais pas et comment me connaissez-vous ?"

"J'ai quelque chose d'important à vous dire, capitaine, et j'ai voyagé jusqu'ici depuis Champagnole dans l'espoir de vous rencontrer!"

"Une bonne étoile ? Mais, messire, je ne vous connais pas et comment me connaissez-vous ?"

"J'ai quelque chose d'important à vous dire, capitaine, et j'ai voyagé jusqu'ici depuis Champagnole dans l'espoir de vous rencontrer!"

"Qu'est-ce que vous avez donc à me dire alors ?", Demande Lacuzon.

"C'est une longue histoire, capitaine et l'endroit où nous sommes maintenant"

"Est sinistre, n'est-ce pas ?...Vous avez raison !" dit le capitaine, "nous devons partir d'ici." Les deux hommes regardent autour d'eux pendant un moment: la maison est toute dévastée et remplie seulement de cadavres. Ils en sortent rapidement.

Les 2 hommes font connaissance



48. Le capitaine Lacuzon et le jeune voyageur quittent la sinistre demeure.

"Je pense que vous devriez m'expliquer la cause de ce long voyage et pourquoi vous vouliez me parler", commence Lacuzon.

- Je vous le dirai, dit le jeune homme, et, s'interrompant, vous n'êtes pas à pied, capitaine?

"Bien sûr que non," dit le capitaine. "Mais mon cheval est très spécial et n'a pas besoin d'être attaché". Et pour le prouver, il porte deux doigts à ses lèvres et fait entendre un sifflement aigu. Au loin, le bruit d'un cheval au galop retentit et une belle jument barbe apparaît quelques instants après.

"Quel bel animal !" S'exclame l'inconnu.

"C'est un cadeau de Charles de Lorraine", dit le capitaine en caressant la crinière de l'animal." Elle me connaît, elle m'aime, elle

obéit à mon appel et n'obéit à personne d'autre."

Le voyageur veut caresser l'animal, mais elle se cabre furieusement.

"Prenez garde !" Crie Lacuzon en retenant les rênes du cheval "pour ceux qu'elle ne connaît pas, cet animal est dangereux !" Les deux hommes se mettent en selle et marchent en silence pendant quelques minutes. Les deux hommes sont perdus dans leurs pensées. L'un d'eux admire le jeune capitaine de vingt-deux ans et le prend à part. L'autre rompt le silence.

"Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous êtes venu chercher. Dans quelques heures nous arriverons dans une région où le silence deviendra nécessaire. Donc il vaut mieux parler dès maintenant. Je vous écoute et je vous promets par avance que je ferai tout mon possible pour vous aider. "



49. Le jeune voyageur commence son histoire. "Capitaine", dit-il, avec une voix qui vibre d'émotion, "Ma situation est difficile et mon embarras extrême. Et avant que je ne vous dise tout, vous devez me promettre de ne pas révéler mon secret. Je ne veux pas que quelqu'un puisse apprendre quoi que ce soit de ce que je vais vous dire.

"Vous m'étonnez et vous m'intriguez singulièrement !

S'exclame Lacuzon. "Je vous connais à peine depuis quelques heures et déjà vous me confiez vos secrets. De toute façon, je vous écouterai. "

"Capitaine" continue l'autre, "vous avez une nièce qui vivait avec son père dans une petite maison près de Dole. Le père est parti et il est revenu récemment, mais ... voici qu'on dit qu'Églantine est morte. Est-ce vrai? "

Lacuzon regarde devant lui et ne dit rien. L'autre explique ce silence à sa manière.

"Terrible", murmure-t-il. Elle est morte, je le sens

L'accent désespéré de la voix du jeune homme fait tressaillir de nouveau le capitaine et il est clair qu'il est très embarrassé.

"Alors vous la connaissiez donc ?" Demande-t-il.

"Je la connais très bien!"

"Et peut-être vous l'aimiez ?"

"Oui, je l'aimais... De tout mon cœur."

Il y a un profond silence pendant un moment. Alors Lacuzon balbutie :

"Et elle ... elle vous aimait aussi ?"

"Elle était douce et bonne pour moi."

Le capitaine détourne la tête. Il a les larmes aux yeux et pendant quelques instants cet homme fort et héroïque devient comme un enfant...



50. Les mots de l'inconnu ont provoqué un grand changement chez le capitaine. On dirait qu'un voile a été enlevé de son visage. Il aime aussi Églantine. Cependant, il ne lui a jamais fait connaître son amour, mais l'a chérie au plus profond de son cœur. Puis il relève brusquement la tête avec fierté: il est redevenu le brave capitaine Lacuzon. "Tu m'as sauvé la vie", dit-il, "et ce serait payer bien mal ma dette si je te laissais plus longtemps dans l'incertitude. Églantine n'est pas morte !"

À ces mots, les yeux du jeune homme se mettent à briller. Pendant un moment, ils continuent silencieusement mais le capitaine rompt le silence. "Après les confidences que vous venez de me faire, j'ai le droit d'entendre votre histoire et de connaître vos futurs projets ..."

Et le jeune homme qui n'a rien à cacher au capitaine, commence à raconter l'histoire que nous connaissons déjà. En effet, l'étrange voyageur n'est autre que Raoul de Champ d'Hivers, fils du baron Tristan de Champ d'Hivers dont on connaît la fin tragique.

Raoul raconte avec précision toute son histoire : l'amour malheureux de son père Tristan, pour Blanche de Mirebel, le meurtre du comte de Mirebel, la disparition de la jeune fille...

Puis le mariage de Tristan de Champ d'Hivers, son père, avec Odette de Vaubécourt, la naissance de Raoul, la mort de sa mère et enfin la tragique nuit où une main criminelle incendia le château de son père et où le fidèle Marcel Clément emportant avec lui, Raoul, a fui le château après avoir constaté qu'il ne pouvait plus rien faire pour le vieux seigneur de Champ d'Hivers qui venait d'être assassiné.



51. Lacuzon a suivi de près l'histoire de Raoul de Champ d'Hivers. Son visage est grave et tout montre qu'il a porté un grand intérêt à ce que lui raconte son nouvel ami. De temps en temps, il interrompt Raoul pour lui expliquer quelque chose qu'il ne comprend pas. Raoul continue son récit. Il essaie d'être aussi complet que possible dans son histoire. Il parle aussi abondamment de cette nuit terrible dans laquelle le château a été incendié. "Mon père n'est pas mort de façon naturelle pendant cette nuit. Il a été assassiné !"
 "Un meurtre ?" Demande Lacuzon avec étonnement. "Et par qui ?"
 "Le Masque noir!"
 "Et vous pensez que le Masque noir..."
 "Je sais que l'homme au masque noir n'est autre qu'Antide de Montaigu et j'espère qu'il y aura un jour prochain où je pourrai vous le prouver.

Marcel Clément l'a reconnu cette nuit à sa voix, son attitude et sa manière de se déplacer.

Les derniers mots de Raoul de Champ d'Hivers firent une profonde impression sur Lacuzon. Il peut difficilement croire que ce que son compagnon dit est vrai.

"Ce n'est pas possible", dit-il. Antide de Montaigu est l'un de nos plus grands combattants pour la liberté de la Franche-Comté. C'est dans son château que les opérations militaires sont planifiées et les préparatifs faits. Il nous fournit également de l'argent et de la nourriture. Vous le voyez: je ne peux pas croire que ce que vous dites soit vrai."

"Je comprends, mais j'attendrai patiemment. Un meurtrier ne peut pas être un vrai compagnon d'armes !"



52. Lacuzon connaît maintenant toute l'histoire de Raoul de Champ d'Hivers. Il sait qu'il est issu d'une vieille et noble famille et qu'il a été élevé par un fidèle serviteur qui l'a sauvé du château en feu, de son père. Lacuzon sait aussi que Raoul a rencontré Églantine lorsqu'il faisait partie de l'armée du maréchal de Villeroi qui faisait alors le blocus de Dôle. Raoul lui dit aussi que lors de ses conversations avec Églantine, le nom de Lacuzon était souvent cité.

"Tu es mon ami", explique simplement Lacuzon à la fin de l'histoire et il lui tend la main.

Les amis continuent leur voyage qui mène sur des pentes abruptes. Quand ils atteignent un sommet, d'où ils ont une belle vue sur les environs, Lacuzon commence à parler à nouveau.

"Vous ne m'avez pas dit quels sont vos projets et ce que vous voulez faire avec Églantine, dit-il."

"Je ne comprends guère votre question, capitaine !" S'exclame Raoul, "je veux la faire baronne de Champ d'Hivers, si vous en êtes d'accord. "Vous me demandez la main de ma cousine ?"

'Bien sûr ! Et dès que nous verrons son père, je lui demanderais également." "Malheureusement," dit tristement Lacuzon.

"Vous ne verrez jamais son père car il mourra demain. "

Raoul est trop surpris pour répondre et Lacuzon continue: "Vous savez que depuis deux jours, le Sire de Guébriant et ses Suédois ont occupé Saint-Claude ?"

"Oui ... mais Pierre Prost ?"

"Mon oncle a été arrêté avec un certain nombre d'autres habitants, soupçonnés d'espionnage.

"Lui qui est la loyauté même ! Dès que le jour se lèvera, il sera mis à mort. "

"Mais ils n'oseront pas !"

"Vous vous trompez, ils osent tout. Ils pensent qu'ils peuvent intimider les montagnards en tuant mon oncle.

"Mais n'y a-t-il pas moyen de l'aider ?" S'interroge Raoul.

"Pensez-vous que je parlerais si calmement avec vous ici si je n'avais aucun espoir pour son salut ?" Répond Lacuzon. Les hommes continuent. Ils arrivent dans un petit bois très épais et ont à peine quitté le couvert, qu'un homme saute derrière eux du haut d'un de ces arbres. Il tient une arme à la main.

"Qui va là ?" demande-t-il.

"Saint-Claude et Lacuzon" répond le capitaine.



53. L'homme qui s'était mis au travers de la route et leur barrait ainsi le passage, est un partisan franc-comtois.

"Ah, c'est vous, capitaine !" s'exclame l'homme quand il reconnaît Lacuzon.

"Descendons de cheval, Raoul", dit Lacuzon en se tournant vers l'homme: "Il y a du nouveau ici ?"

"Rien, capitaine!"

"Et dans la ville ?"

Les Suédois et les Gris ont pillé un grand nombre de caves, y compris celles du couvent. Ils ont éventré des fûts de vin et ils étaient saouls à la fin du pillage. "

"C'est bien, va ! Merci." Le partisan repart avec les deux chevaux.

Le capitaine et Raoul continuent à pied le long de la route de Saint-Claude.

Quand ils atteignent la sortie du bois, Lacuzon dit à son compagnon: "Et maintenant, Raoul : plus un mot ! Nous ne pouvons plus faire le moindre bruit. L'ennemi est devant nous, derrière nous, à nos côtés, partout ! Le moindre bruit nous trahirait et provoquerait le signal d'un tir nourri de mousquets dont nous serions la cible. Nous continuons maintenant le long de la rivière. Ensuite, nous profiterons du couvert des arbres". Les deux hommes prennent toutes les précautions que Lacuzon juge nécessaires. Après un certain temps, ils arrivent à un endroit où la Bienne fait un coude et où la rivière s'écoule plus rapidement. Quelques dizaines de mètres plus loin, ce sont les murs de la ville. "Arrêtez-vous ! Murmure le capitaine, caché derrière un épais tronc d'arbre. Après avoir regardé autour pendant quelques secondes, il porte ses mains à sa bouche et imite le cri de la chouette. Quelques secondes plus tard, on entend le même hululement à l'intérieur de la ville.



54. La lune éclaire juste cette partie du mur qui faisait face aux hommes. Ils voient une grande tour massive et une partie du rempart sur lequel une sentinelle suédoise allait et venait lentement, avec régularité. Elle porte un mousquet sur l'épaule. Le métal de ses armes étincelle faiblement sous les rayons de la lune. Tout est calme. L'homme marche sur le rempart éclairé puis quand il arrive dans l'ombre projetée par la tour, les deux amis ne peuvent plus le voir. Ils ont observé la sentinelle pendant plus d'un quart d'heure. Puis un nouveau venu apparaît sur la muraille. Il marche en pleine lumière, comme s'il voulait attirer l'attention sur lui-même. La sentinelle marche le dos tourné au nouveau venu.

Il marche derrière la sentinelle et à l'étonnement de Raoul, il commence à chanter d'une voix retentissante, une célèbre chanson de la liberté franc-comtoise. La sentinelle bien qu'habituee à de telles manifestations de la part de jeunes hommes ivres n'approuve pas la présence du chanteur. Mais si l'homme a presque terminé son couplet, c'en est apparemment trop pour le Suédois. Il se dirige rapidement vers le chanteur. Le vent porte maintenant des sons différents à Lacuzon et Raoul. Ils entendent d'abord les fragments d'une conversation, puis le cliquetis de l'acier sur la pierre, suivi de quelques bruits sourds et indéfinissables. Tout cela se passe en quelques minutes. Ils aperçoivent juste le soldat suédois, revenu avec son fusil sur l'épaule.



55. Ce qui s'est passé sur le mur n'est pas difficile à deviner. Profitant de la surprise provoquée par l'attaque soudaine de la sentinelle, le chanteur l'a maîtrisée et, en quelques minutes, il en a profité pour enlever l'uniforme du Suédois et s'en revêtir. Quelques minutes plus tard, Raoul et Lacuzon voient à nouveau la tête de la sentinelle entre les remparts du mur. Il est légèrement plus costaud et plus grand que son prédécesseur. L'homme va et vient sur le rempart. Il revient une fois, deux comme l'a faite la sentinelle précédente. Puis le chanteur entame le deuxième couplet de la chanson de la liberté qu'il avait

interrompu un quart d'heure plus tôt. La chanson commence comme ceci: "Comte Jean, voici venir l'heure, me voici, pourquoi ne viens-tu pas ?" "C'est Garbas", dit doucement Lacuzon à Raoul. "Si nous sommes assez rapides, nous pourrions rentrer dans les murs de St-Claude sans résistance. Viens, Raoul !" Les hommes quittent l'abri derrière leur arbre et pataugent dans l'eau de la Bienne qui n'est pas haute. Le niveau ne monte pas encore au genou. Puis ils se trouvent au bas du mur, prêts à investir la ville avec l'aide du partisan qui a neutralisé les gardes.



La maison de la Grand' rue

56. Au pied de la grande tour, les hommes restent immobiles. Lacuzon murmure doucement. Puis une échelle de corde glisse sur le mur.

"Je connais le chemin et j'y vais", dit Lacuzon, en saisissant l'échelle et en grimpant. "Suivez-moi !"

Dès qu'ils le peuvent, les hommes grimpent sur les créneaux. Ils ne disent pas un mot et tiennent leur sabre d'une main pour qu'ils ne puissent pas cogner contre le mur.

Raoul et le capitaine parviennent sans obstacle en haut du rempart. La prétendue sentinelle les attend là-bas. Une masse sombre gît sur le sol.

"Qu'est-ce que cela ?" Demande Lacuzon.

"C'est Le corps du suédois qui voulait m'empêcher de chanter tout à l'heure", dit Garbas.

"Y a-t-il quelque chose de nouveau dans la prison ?"

"Non, rien. La surveillance est encore très stricte et le bûcher a déjà été mis en place."

"Il ne manque que le feu et le condamné."

"Et nos hommes?..."

"Ils sont tous ici. Le colonel et le prêtre vous attendent. "

"Vas-y, Garbas, dit Lacuzon. "Nous allons à la maison de la Grand' rue."

Les trois hommes traversent la ville silencieuse sans dire un mot. Tout le monde dort, sauf les nombreuses sentinelles qui ont été postées aux points stratégiques.

Saint-Claude est une ville pauvre avec un seul trésor: le monastère. Mais le monastère de Saint-Claude et Saint-Lupicin est à cette époque, un des plus riches d'Europe et c'est pourquoi les Suédois apprécient de rester dans cette ville.



57. Au bout de la Grand' rue à Saint-Claude, non loin de la place Louis XI, se trouve une petite maison simple. En bas se trouve une chambre meublée très austère. Deux hommes aux visages inquiets sont assis devant la cheminée. L'un est un homme d'environ soixante ans, un prêtre d'après ses vêtements. Son compagnon porte un uniforme militaire presque semblable à celui de Lacuzon. C'est un homme d'âge moyen. Sa stature est jeune et athlétique mais ses cheveux blancs coupés courts trahissent son âge. Le marteau du beffroi de la cathédrale frappa deux coups sur la cloche. "Deux heures ! S'écrie le colonel, déjà !"

«Colonel, demande le prêtre, vous êtes inquiet, n'est-ce pas ?"
 "Oui. Il devrait être ici depuis longtemps. Il me l'avait promis et il sait que le temps presse. Quelque chose a dû lui arriver. Et rien ne doit arriver en ce moment ! Cela bouleverserait tous nos plans et donnerait toute liberté d'action aux Suédois et aux Gris !"

"Et il est seul"..., ajouta le prêtre à ces mots. Puis au bout d'un

moment, il murmure: "Il ne nous reste plus qu'à prier pour lui." Il avait à peine dit cela qu'on frappe à la porte. Les hommes se regardent brièvement.

Puis le colonel se dirige vers la porte et demande doucement: "Qui va là ?"

"Saint-Claude et Lacuzon.", la réponse provient de l'extérieur.

"Sois le bienvenu, Jean-Claude !" S'écrièrent en même temps Le colonel et le prêtre après avoir reconnu leur ami.

"Je suis en retard, n'est-ce pas ?", demande-t-il.

"Plus de deux heures. Nous commençons à craindre que quelque chose ne vous soit arrivé !

"Et vous aviez raison. J'ai échappé à un grand danger. Je vous raconterai tout ça plus tard. Sachez seulement que je ne serais jamais parvenu ici si ce jeune homme n'était pas venu à mon secours. Alors je vous le présente comme mon sauveur." Il pousse en avant Raoul, que personne n'avait remarqué jusqu'alors car dissimulé sous son chapeau à large bord afin que les hommes ne puissent pas voir son visage.



58. Lacuzon n'a toujours pas révélé l'identité de son compagnon. "Raoul, dit Lacuzon, voilà les deux héros dont vous avez souvent entendu parler: voici le colonel Varroz et le curé marquis. Et maintenant que vous savez qui ils sont, vous devez aussi leur dire qui vous êtes. Montrez-leur d'abord votre visage."

Raoul enlève son chapeau. Varroz scrute les traits du visage du jeune homme, puis avec le regard plein de stupeur, il s'accroche au bras du prêtre et dit doucement : "Est-ce possible, curé ? Comment cela peut-il être possible ?"

Il y a un silence de mort dans la maison. – "Comment une telle chose peut exister !" murmura le colonel. C'est le sosie ou le fantôme de mon ami mort, Tristan de Champ d'Hivers !"

Le prêtre ne sait que répondre: il n'a jamais connu le baron. Raoul prend maintenant la parole. "Colonel Varroz, dit-il, vos yeux ne vous trompent pas. Vous voyez bien en effet un Champ d'Hivers ici devant vous. Cependant, ce n'est pas votre vieil ami,

mais son fils.

Je suis Raoul de Champ d'Hivers.

"Et moi, dit Lacuzon, je vous confirme que c'est bien la vérité." Le vieux colonel ne peut plus cacher son émotion. Il presse Raoul contre sa poitrine et des larmes roulent sur ses joues bronzées. Quelques instants plus tard, il n'y a plus qu'un sujet qui intéresse les 4 hommes : Pierre Prost, comment vont-ils le libérer avant son exécution ?

"A huit heures du matin, mon oncle sera libéré, ou bien je mourrai avec lui", dit Lacuzon.

"Les Suédois sont sur leurs gardes", répond le prêtre. "L'exécution de l'oncle de Lacuzon signifiera une victoire pour eux. Et hier, on a vu dans le village, le Masque noir qui, comme vous le savez, est toujours pour nous le présage d'un malheur.

Raoul voulut intervenir après ces quelques mots mais Lacuzon ne lui en laissa pas le temps. "Que m'importent les Suédois, les Gris ou le Masque noir ? Je vous jure que Pierre Prost sera sauvé !"



59. "Les Suédois sont nombreux", poursuit le prêtre, un peu dubitatif devant la certitude de Lacuzon de sauver son oncle.
 "M'as-tu déjà vu compter mes ennemis ?" Demande Lacuzon.
 "Chacun de mes montagnards vaut dix hommes et je peux compter sur tous mes montagnards !"
 "Comment vont-ils entrer dans la ville ?"
 "Ils y sont déjà depuis hier."
 "Tous ?"
 Du moins, en nombre suffisant pour nous aider dans nos plans. Garbas qui nous a amenés ici, leur porte mes derniers ordres pour le moment. "
 'Il a raison" Dit Varroz se mêlant à la conversation. Les Suédois peuvent avoir un capitaine; nos partisans en ont trois !"
 Lacuzon s'est levé, il doit partir. Il presse longtemps les mains du colonel et celles du prêtre. Raoul lui, pensait à Églantine.

Alors, des bruits de pas retentissent dehors et se rapprochent rapidement. Quelqu'un se tient maintenant devant la maison. Les hommes écoutent ... Puis on frappe à la porte trois fois.
 "Qui va là ?", Demande Varroz.
 Une voix répond: "Saint-Claude et Lacuzon". Le vieux soldat ouvre la porte.
 Le nouveau venu porte une robe de moine. Le capuchon rabattu recouvre presque tout son visage.
 "Frère Malo !" S'écrie, surpris, Varroz.
 Cependant, le prêtre paraît inquiet: "Que faites-vous donc ici à cette heure de la nuit ?" Lui demande le curé Marquis.
 "Hélas, nous n'avons plus droit à rien", murmure le moine. "Les Suédois nous ont chassés pour installer le comte de Guébriant à notre place. Ils ont pillé nos trésors et dévalisé notre cave !"



60. "Je ne pense pas que vous soyez venus ici pour nous conter toutes ces histoires si tard dans la nuit !" Interrompt brusquement le curé Marquis.

Un peu troublé par cette réplique acerbe, le moine bégaie. "Bien sûr que non, je ... je voulais" Un instant après, reprenant son aplomb, le moine dit: "Je dois assister Pierre Prost dans ses dernières heures. Je suis venu vous demander ce que vous auriez à dire à l'infortuné Pierre Prost pour soulager ses souffrances. J'ai rencontré Garbas et il m'a dit que vous étiez ici ", conclut-il avec hésitation.

Lacuzon, qui n'a rien dit jusqu'à présent et qui apparemment n'a même pas suivi la conversation, commence tout à coup à manifester de l'intérêt. "Ainsi vous irez au cachot, voir mon oncle ?" Demande-t-il. "En effet," dit le moine. "Avez-vous un mot de passe pour pouvoir pénétrer dans la prison ?" Poursuit Lacuzon.

"Mieux que ça," répond-t-il. "J'ai un laissez-passer" et il tire un morceau de papier autorisant son accès auprès du condamné Pierre Prost. J'aurai le droit de rester seul avec lui pendant une heure

Ce sauf-conduit signé par le comte de Guébriant donne soudain une idée à Lacuzon.

"Je dois partir", dit frère Malo, "Puis-je récupérer mon laissez-passer ?"

"Vous n'en aurez pas besoin, car j'irai à votre place."

En vain, le moine proteste contre ce plan risqué. Lacuzon dit: "C'est le seul moyen que nous ayons encore pour sauver mon oncle.

"Pierre Prost m'a dit une fois : Si jamais un jour, je suis en danger mortel, viens à moi, Jean-Claude. Parce qu'avant de mourir, je veux te confier un terrible secret. " Sur ces mots les participants n'ont plus rien à redire. Le moine commence à retirer sa robe.



61. En quelques minutes, le Capitaine Lacuzon s'est travesti en moine. Il rabat le capuchon sur son visage : "Est-il possible de me reconnaître ainsi vêtu ?"

"Non", répond le curé, "Si les Suédois ne vont pas vérifier que c'est bien le bon moine ...»

Lacuzon rit. Je serai de retour dans une heure ou deux, je vous assure.

"Prends-tu tes pistolets avec toi ?"

"Non, ils seraient pour moi plus compromettants qu'utiles."

"Alors emporte au moins ce poignard."

'Volontiers. Je vais le cacher dans une large manche de mon froc. Et maintenant, on se revoit dans environ une heure ! "

Comment le médecin des pauvres a-t-il été arrêté ? Peu de temps après que les Suédois eurent pris le contrôle de Saint-Claude, un groupe de Gris menés par le terrible Lespinassou quitta la ville. Parce que quelqu'un avait un peu trop parlé, Lespinassou avait

entendu parler du retour de Pierre Prost. Le Masque noir avait ainsi appris que sa fille Églantine était morte. Il trouva que c'était une bonne nouvelle pour lui. Ainsi personne ne pourrait plus jamais l'identifier.

Pierre Prost fut attaqué quelques jours plus tard par quelques hommes, il n'opposa aucune résistance mais il pût reconnaître l'homme qui vint lui demander ses services il y a plusieurs années. Pierre Prost s'est complètement résigné à sa condamnation à mort. Il restait silencieux dans sa cellule et murmurait de temps en temps.

"Seigneur, ne laisse pas ce terrible secret mourir avec moi !" Un jour avant son exécution, il a demandé l'assistance d'un confesseur

A trois heures du matin, il entend du bruit devant sa cellule et un instant plus tard, un moine entre, accompagné de deux soldats. L'un d'eux porte une lanterne.



62. "Vous avez une heure !", dit l'un des soldats avant leur départ. "Que je vous ai attendu !" S'exclame Pierre Prost dès qu'ils sont seuls. "Je vous ai appelé comme un prisonnier qui attend la mort mais espère toujours la vie et la liberté".

"En effet, c'est la liberté et la vie que je t'apporte !" Répond le moine avec une voix douce qui fait tressaillir le condamné.

"Qui donc êtes-vous ?" Demande-il. Le capitaine relève maintenant son capuchon.

"Jean-Claude !", balbutie Pierre Prost. "Mon enfant ! Toi ici ?"

"Dans quelques heures, les gens qui t'ont condamnés seront tombés à ta place, mon oncle !"

"Mais comment ?"

"Pas assez de temps pour parler de ça. Je te dis seulement : espère ! Et même si les flammes t'enveloppent déjà, espère ! Mais avant tout, je suis venu ici pour t'écouter. Quel est ton terrible secret ?"

"Ecoute-moi et utilise ce que je te dis maintenant, comme une arme contre l'homme qui est l'un des plus terribles ennemis de la Franche-Comté.

"Qui est cet homme ?"

"Le Masque noir !" Dit Pierre Prost.

"Comment !" S'exclame le jeune homme.

"Le Masque noir joue un rôle dans ta vie ?"...

"Oui, tu vas tout savoir. Je dois d'abord te dire qu'Églantine n'est pas ma fille." Lacuzon entend alors l'histoire des événements de la nuit du 17 janvier 1620; la mort de sa petite fille chétive et l'intervention de l'homme au masque noir, de la femme qui est la mère de l'enfant et de l'homme qui lui a donné beaucoup d'argent pour pouvoir nourrir Églantine. Lacuzon peut difficilement croire l'histoire. Mais le temps presse et les pas des soldats résonnent déjà dehors. D'un geste rapide, Pierre Prost sort le médaillon et le donne à Lacuzon.



63. L'heure de partir est arrivée pour le moine et les deux soldats suédois viennent le chercher.

"Au revoir, peut-être !", Dit Pierre Prost.

"A bientôt !", dit Lacuzon, qui a rabattu son capuchon sur son visage.

"Et surtout, continue d'espérer !" Quand les deux soldats entrent, il dit: "Continuez d'espérer, mon frère. Que la paix du Seigneur soit avec vous !"

Et le moine suit les gardiens de son oncle. Il est cinq heures du matin et comme nous sommes en décembre, il fait encore nuit. Malgré l'heure matinale, il y a déjà beaucoup de monde debout. Tous se rendent à la place Louis XI où se dresse déjà un grand bûcher.

Les gens considèrent cette exécution comme un spectacle. Et ils se sont levés tôt pour s'assurer d'avoir une bonne place. Lacuzon parcourt rapidement la foule. Cependant, il garde les yeux bien ouverts et reconnaît parmi les groupes, plusieurs de ses hommes. Ils se sont plus ou moins déguisés et Lacuzon voit qu'ils sont bien armés sous leur déguisement.

Lorsque le capitaine rentre dans la maison de la Grand' rue, ses amis ne peuvent cacher leur joie pour son retour.

- "Et, Jean-Claude ?" Demande le curé Marquis.

Lacuzon met un doigt sur sa bouche pour lui faire signe de ne rien dire tout en désignant du coin de l'œil, le frère Malo. Puis il se tourne vers le moine : "Je vous remercie encore, mon frère ! Vous m'avez rendu un très grand service !"



64. Lacuzon a hâte de raconter le grand secret à ses amis. Mais il comprend que la présence du frère peut être gênante et donc il se tourne immédiatement vers lui : "Repartez chez vous, frère Malo. Et puis faites le plus vite possible, avant que votre supérieur ne commence à s'interroger sur votre longue absence. Mais d'abord, je vais vous donner un bon conseil. "

"J'écoute, Capitaine."

- Eh bien, cachez-vous du mieux possible et ne soyez surtout pas présent ce matin à l'exécution de Pierre Prost sur la place Louis XI,

"Compris, capitaine. Votre conseil sera suivi. "

Frère Malo a remis sa robe et son capuchon et assure à nouveau: "Je ne mettrai dehors ni un pied ni un œil et si les choses tournent bien, je chanterai de tout mon cœur le Gaudeamus igitur (*). Après avoir dit au revoir à Lacuzon, Varroz, Marquis et Raoul, il repart, heureux d'avoir joué un rôle si important

dans une aventure aussi audacieuse. En réalité, cependant, il n'a rien compris des intentions réelles de Lacuzon ...

Une fois la porte fermée, Lacuzon prend la parole: "Le secret de mon oncle va vous intéresser tous et je crois que cela nous mettra sur la voie d'un grand traître."

"Un traître ?" Répète Marquis.

"Oui, et un jour nous découvrirons qui se cache derrière le Masque noir."

"Est-ce que ton oncle t'a parlé du Masque noir ?"

Lacuzon raconte maintenant toute l'histoire et il montre à ses amis le médaillon sur lequel l'églantine est représentée.

Pierre Prost, m'a dit qu'il avait laissé l'empreinte de sa main ensanglantée sur un mur. "Je vais la trouver."

Raoul, demeuré silencieux jusqu'à présent, dit doucement: "Allons au château de l'Aigle !"

(*) Chant religieux en latin signifiant : "Réjouissons-nous donc"



65. Raoul est toujours convaincu que le Masque noir et Antide de Montaigu ne sont qu'une seule et même personne. Cependant, ses amis ne peuvent pas le croire. Pour le moment, cependant, un seul sujet importante vraiment : Pierre Prost. La trinité des chefs décide de ne rien révéler à Églantine au sujet de sa naissance.

"Avez-vous pensé," demande soudainement Lacuzon, "que si notre plan échoue, Églantine restera seule au monde ?" Le capitaine juge que c'est maintenant le moment de révéler l'amour de Raoul pour Églantine. Malgré leur surprise, Varroz et Marquis ne peuvent cacher leur joie à cette nouvelle. Raoul rougit un peu et il est embarrassé quand le capitaine continue : "Et vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux que pendant que nous allons affronter le danger, nous laissons Églantine sous la protection de son fiancé dévoué ?"

"Oui," dit Marquis, "ce serait la meilleure solution.

"Et tandis qu'il constate que Raoul est également d'accord avec le plan, il dit," Appelez Églantine. "

Raoul, qui jusque-là ne sait pas qu'Églantine est présente dans la maison, est encore serein. Il regarde le vieux colonel et le prêtre. Ils lui sourient.

Lacuzon va à la porte qui donne accès à la pièce adjacente. Il frappe doucement: " Églantine ?"

"Cousin ?" Répond une voix douce.

"Dormais-tu?"

"Non, comment pourrais-je dormir par une pareille nuit ?"

"Viens par ici, ma chère enfant. Le curé Marquis, le colonel et moi avons à te parler."

L'émotion de Raoul est trop grande. Il se cache derrière ses amis. Il ne peut pas comprendre ce bonheur. Il ne peut penser à autre chose qu'à la jeune fille qu'il va rencontrer bientôt.



66. La porte s'ouvre et Églantine entre. Elle est devenue une très belle jeune fille et son apparence a quelque chose de royal. Par nécessité, elle ressemble à toutes les jeunes filles de cette région: elle porte une robe simple et un petit bonnet de velours sur des cheveux foncés et bouclés. Deux grands yeux bleus donnent quelque chose de doux au visage pâle et mélancolique.

"Mon enfant, dit le curé, nous avons de bonnes nouvelles pour toi : dans quelques heures ton père sera ici avec nous en homme libre !"

"Libre !", répète tristement la jeune fille, "je n'ose y croire !"

"Il faut avoir la foi !", dit le prêtre, et il lui dit que Lacuzon a rencontré son père. "Et puis j'ai une autre nouvelle pour vous et je crois que cette nouvelle te réjouira aussi."

"Que voulez-vous dire ?", Demande la fille.

"N'as-tu pas laissé aucun doux souvenir, aucune affection, là-bas

dans la forêt de Chaux ?" demande le prêtre.

Et Lacuzon ajoute: "Chère cousine, n'essayez pas de nous cacher les secrets de votre cœur, car nous les connaissons !" Il pousse Raoul en avant.

Quand Églantine reconnaît Raoul, elle pousse un cri de joie et de bonheur. Le jeune homme ne sait pas quoi dire devant des retrouvailles aussi inattendues et dit un peu troublé : "Lacuzon vous dira comment je suis arrivé ici."

"Mais comment puis-je l'aimer ? Lui, Raoul, lui, un Français ?"

Demande Églantine. Lacuzon répond à cette question.

"Ce n'est pas un Français, mais un Franc-Comtois, c'est un gentilhomme, un des nôtres !"

Églantine prend la main du capitaine comme pour le remercier de ces paroles.



67. Une faible lumière commence à pénétrer dans la pièce.
 "L'heure approche !", dit le colonel en bouclant le ceinturon de son épée autour de sa taille.
 "Nous serons prêts !", répond Lacuzon. Il entrouvre la porte qui donne sur la rue et regarde la foule de gens qui se dirige vers la place Louis XI. Le capitaine émet un faible sifflement déjà bien connu ; personne ne lui répond mais aussitôt un homme sort de la foule et se dirige vers la maison.
 C'est Garbas, le trompette des corps-francs, l'homme qui a permis la veille aux deux amis de pouvoir pénétrer dans la ville.
 "Tu connais la maison de Pied-de-Fer ?" lui demande le capitaine.
 "Oui, Capitaine, juste en face de la fontaine."

"Tu dois y conduire ce gentilhomme et ma cousine et tu viendras ensuite me rejoindre. "
 Raoul montre sa déception à ces mots. "Je réclame ma part du danger, capitaine. Ce serait me faire une injure mortelle si vous me le refusiez."
 "Enfant !" répond Lacuzon. "Je sais que vous êtes courageux", poursuit-il après un court silence. - Mais avez-vous pensé qu'Églantine est en danger, tant que personne n'est avec elle ? Elle sera seule et ne pourra pas se défendre contre toute cette soldatesque ivre. "
 Raoul baisse la tête, "Capitaine, vous avez raison !" Dit-il en attrapant son chapeau et son manteau. Églantine s'est enveloppée dans une longue pelisse bien chaude.
 Puis les deux jeunes gens partent, précédés par Garbas.



68. Le jour est arrivé. La place Louis XI a été transformée en un immense carré pour l'exécution. Des centaines de personnes attendent là. D'une part il y a des soldats suédois, des Gris et des Français, mais il y a aussi beaucoup d'amis de celui qui sera bientôt exécuté. Ils regardent l'air sombre et lugubre Il y a beaucoup de femmes qui pleurent et même les hommes forts ne peuvent pas cacher leurs sentiments. C'est l'un d'eux qui sera bientôt exécuté et ce drame peut arriver à n'importe lequel de ces spectateurs, aujourd'hui ou bien demain. L'horloge de la cathédrale sonna huit heures. Au premier coup du beffroi, il y eut du mouvement dans la foule. Au deuxième coup, un roulement de tambour retentit puis une sonnerie de trompettes. Le cortège se met en route; les gens présents voient celui-ci

déboucher par une des portes monumentales de l'abbaye qui donnent sur la place. Au-dessus de cette porte se trouve un balcon de pierre d'où l'on pouvait embrasser la place entière d'un seul regard. Un détachement de soldats suédois, fusil sur l'épaule, est posté autour du bûcher. Quand les curieux s'avancent un peu trop, les soldats doivent prendre des mesures. Ils les refoulent brutalement mais les jeunes montagnards, les hommes de Lacuzon, savent bien se placer sans que les suédois ne s'en aperçoivent. Pierre Prost s'avance sur la place d'un pas ferme. Ses mains sont liées dans le dos. Deux détachements de soldats, conduits par Lespinassou, marchent à ses côtés. Les exécuteurs avec leurs torches enflammées, marchent à gauche et à droite.



69. Alors que Pierre Prost attend la mort sur la place Louis XI, Raoul et Églantine restent dans la maison du nommé Pied-de-Fer où ils attendent le cours des événements dans une angoisse extrême. Les deux jeunes gens parlent peu. Églantine, pâle et sombre, sanglote doucement. Elle sait que ses amis risquent leur vie pour sauver celle de son père. En ce qui concerne Raoul: Il ne pense qu'aux autres qui se battent sans lui alors qu'il est obligé de se cacher avec une jeune fille dans une chaumière à l'abri derrière d'épais barreaux. Puis un bruit attire son attention. Il y a des cris et des éclats de rire. Raoul entrouvre un rideau et regarde au dehors. Il voit alors quatre personnes sur la route : trois soldats et

une femme.

Ce sont des soldats de Lespinassou, des Gris et il est clair qu'ils ne veulent pas du bien à cette femme âgée d'environ 55 à 60 ans.

L'épouvante et le désespoir peuvent se lire sur son visage. Elle se met à genoux devant les soldats et les supplie de la libérer.

Les Gris n'ont qu'une seule réponse à ses larmes: un rire sarcastique.

Un des Gris sort du groupe. Il extrait une grosse corde de sa poche et examine les arbres autour de lui. Bientôt, il trouve une branche qui semble convenir à son projet. Il grimpe dans l'arbre et attache le bout de la corde à la branche. Il fait un nœud coulant à l'autre bout.

Il rit et dit: "Lespinassou a peut-être son bûcher mais nous, nous avons un bourreau qui travaille tout aussi bien !"



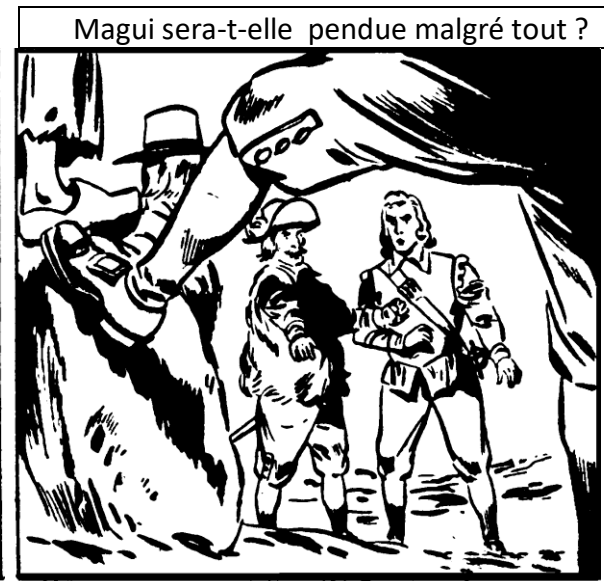
70. Tandis que leur camarade fixe le nœud coulant dans l'arbre, les autres continuent de tourmenter la vieille femme qui toujours agenouillée, les supplie de la libérer. Cependant, lorsqu'elle réalise qu'il ne lui reste désormais plus rien à espérer, elle joint ses mains pour une dernière prière.

"Allons la vieille !" Dit l'un des hommes. Il est temps d'aller au gibet !" L'homme qui avait attaché la corde dans l'arbre roule une grosse pierre à l'aplomb du nœud coulant et dit: "Allez, la vieille. Voici le marchepied qui te rapprochera du

ciel !" La vieille femme ne peut qu'obéir.

Les Gris ont passé le nœud coulant autour de son cou et la seule chose qui sépare encore cette vieille la femme de la mort, c'est la grosse pierre qui sera bientôt retirée. Raoul qui est au comble de la tension et de l'indignation, comprend qu'il est temps d'intervenir.

"Je ne peux pas voir assassiner cette pauvre femme devant mes yeux sans essayer de la sauver", dit-il. Il enlève sa cape, vérifie que son épée est bien en place et demande à Églantine de bien fermer la porte derrière lui. Il sort rapidement de la maison, prêt à affronter les Gris. Ils sont sur le point de mettre leur plan à exécution.



71. Quand les Gris voient l'étranger arriver, ils interrompent un moment, leur tâche. Les hommes ne connaissent pas l'uniforme de Raoul et ils craignent qu'il ne soit de l'état-major. Les hommes lui font un salut militaire. Raoul décide alors de profiter de cet avantage. Il demande gentiment : "Quelle diable de besogne faites-vous donc là, camarades?" "Vous le voyez, mon officier," répond l'un des Gris. "Nous nous amusons un peu avec cette sorcière." "Comment savez-vous que c'est une sorcière ?" Tout le monde le sait à Saint-Claude ! "Les gens du pays l'appellent tous : " Magui la sorcière ". Bientôt la conversation prend un tour nettement moins amical. Les hommes ne sont que modérément satisfaits de

l'intervention de Raoul et lui montrent clairement. Raoul, cependant, ne se laisse pas déconcentrer.

"Et si je m'assurais que cette exécution ne puisse avoir lieu ?" Demande-t-il.

"Vous ne le ferez pas, car l'exécution va se faire !".

"Croyez-vous ?" Je vous ordonne de rendre la liberté à cette femme, et si vous n'avez pas obéi dans une seconde, je vais devoir agir. Vous allez faire connaissance avec mon épée !"

"C'est ce que nous allons voir, jeune coq arrogant !", défie l'un des Gris et dit en se tournant vers un de ses camarades: "Limassou, finis-en avec la vieille !"

Limassou obéit et d'un coup de pied, fait rouler la pierre sous les pieds de la vieille femme.



72. La pierre roule et la vieille femme est maintenant suspendue dans l'air au bout de sa corde, déjà secouée de convulsions. Raoul a tiré son épée et se rue à l'assaut du Gris. Il l'attaque violemment. L'homme se défend faiblement et appelle ses camarades à la rescousse. Puis il tombe raide mort. Les deux autres qui ont été choqués au spectacle de cette courte lutte, prennent la fuite. Raoul reste seul avec le corps du Gris et celui de la malheureuse vieille femme. Il se hâte de trancher la corde et

d'étendre la malheureuse dans l'herbe. Elle est sans connaissance. La fontaine qui est à deux pas de la maison s'avère d'un grand secours. Raoul puise l'eau fraîche dans ses mains et la répand sur le visage et le cou meurtri de la vieille femme. Son cœur bat encore mais très faiblement. Raoul ne prêtait plus attention aux deux Gris en fuite. Ces hommes avides de vengeance, s'étaient cachés derrière une muraille près de la maison où se terre Églantine. Profitant de ce qu'il leur tournait le dos, ils visent avec leurs pistolets, Raoul demeuré là sans méfiance.



73. Pendant que Raoul s'occupe de la vieille femme, deux coups de feu retentissent soudainement. Deux balles sifflent tout près de sa tête. Il se retourne vivement, il voit les silhouettes des hommes qui, après l'échec de leur attaque, se sont enfuis précipitamment en direction des collines.

Raoul oublie un moment la vieille femme et, suivant son élan, il se met à leur poursuite.

Puis il réfléchit: il ne peut pas rester trop loin d'Églantine.

Et il y a aussi la vieille femme qui a besoin de ses soins. Quand il

revient auprès d'elle, il la trouve non plus étendue mais assise. Elle a repris connaissance. La vieille Magui se souvient de tout et avec des larmes, elle remercie Raoul. Celui-ci admire chez elle, la pureté de son langage et le choix de ses expressions qui contrastaient énormément avec la pauvreté de ses vêtements..

"Vous avez risqué votre vie pour une pauvre femme que vous ne connaissiez pas et à laquelle vous ne pouviez pas vous intéresser !", S'exclame-t-elle avec étonnement.



Pierre Prost monte au bûcher

74. En attendant, les dernières mesures sont prises pour l'exécution sur la place Louis XI. Les gens sont sinistres et attendent en silence le cours des opérations. Pierre Prost se montre courageux. Il marche fièrement pour son dernier parcours. La foi éclaire son visage. Quelques pas seulement le séparent désormais du bûcher. Il relève la tête et regarde tranquillement la foule devant lui. Son expression est plutôt celle d'un vainqueur que celle d'un condamné à mort. Soudain, il y a un silence de mort. Un petit groupe est arrivé sur le balcon face au bûcher. L'un de ces hommes est le plus redouté de tous : l'homme à qui la Franche-Comté doit la misère de ces dernières années.

Des centaines de gens répètent les mêmes mots à ce moment : "Le Masque noir !" Il prend une attitude impassible, ne se souciant pas de l'homme qui se tient à ses côtés, le comte de Guébriant. Les clameurs qui montent maintenant de la populace ne le touchent pas. Il est venu s'amuser et surtout, voir mourir l'homme qui connaît son secret. Pierre Prost aperçoit cette figure familière juste avant de monter au bûcher. Il a un sourire méprisant et lui crie : "Prends garde de triompher trop vite. Le secret de la nuit du 17 janvier 1620 ne mourra pas avec moi !" Mais ses paroles se perdent dans la clameur et les cris du peuple et ils n'atteignent pas celui à qui ils sont destinés.



75. Au milieu du bûcher il y a un poteau avec un collier de fer. Les exécuteurs ont mis ce collier autour du cou de Pierre Prost.

"Ils n'ont pas pu !", murmure-t-il en jetant un long coup d'œil sur la place où se tiennent tant de connaissances. Un des exécuteurs se tourne vers le balcon, attendant un ordre. Le comte de Guébriant échange quelques mots avec le Masque noir puis fait le geste convenu.

Les deux exécuteurs soulèvent leurs torches solennellement puis les jettent entre les fagots de bois qui forment le bûcher. Pierre Prost a déjà perdu tout espoir. Ses yeux ne sont plus concentrés sur les gens mais sur le ciel.

Un silence mortel règne sur la place et on n'entend que le seul crépitement des flammes qui se rapprochent déjà du condamné. Les visages atterrés regardent le bûcher et soudain, un cri s'élève de la foule.

Seuls les Suédois qui ont formé un cercle autour du bûcher restent impassibles.

Soudain, un grondement retentit. Un violent mouvement s'opère parmi les premiers rangs de spectateurs. Chaque soldat suédois se retrouve soudain avec un montagnard placé derrière lui, qui lui appuie un poignard sur la gorge. Cela se passe en quelques secondes seulement et quelques instants après, les montagnards sont maîtres de la place.



76. Trois hommes prennent d'assaut le bûcher, éteignant les torches en feu avec leurs pieds. La foule reconnaît immédiatement le colonel Varroz, le curé Marquis et le capitaine Lacuzon, et les acclamations redoublent. Lacuzon détache le carcan de fer qui enserrait le cou de Pierre Prost et coupe les cordes qui attachaient ses mains. Les Suédois qui sentent la pointe d'un poignard sur leur gorge n'osent pas bouger. Quelques instants plus tard, Pierre Prost, désormais libre, peut serrer les mains de ses sauveteurs.

Le capitaine Lacuzon se tourne vers le balcon où se tiennent le Masque noir et son entourage. Il s'adresse au comte de Guébriant: "Vous voyez bien que nous sommes les plus forts et que vos soldats ne doivent pas résister. Donnez-leur l'ordre de déposer leurs armes. Je vous donne ma parole de soldat qu'ils ne leur sera fait aucun mal !" Le comte est un lâche. Il n'ose pas prendre cette décision et regarde timidement son compagnon: le Masque noir. Celui-ci regarde la foule, le visage plein de colère. Il voit bien que ses soldats vont perdre le combat mais avant de les abandonner ici, il commande: "Feu !"



77. Les soldats suédois savent cependant qu'ils vont perdre la bataille. Ils sentent les poignards pointés sur leur gorge. Malgré le commandement du Masque noir, ils laissent tous tomber leur mousquet à terre. Lacuzon se consacre maintenant entièrement à son oncle. Il essaie de se frayer un chemin à travers la foule en liesse. Marquis et Varroz marchent à côté de lui. Sur le balcon, deux hommes regardent ce qui leur arrive. Sur le visage de Guébriant, outre la colère, se lit aussi la peur : les montagnards pourraient bien se révolter. Sur le visage de l'autre, seules la haine et la vengeance se lisent.

Sans que personne ne s'en aperçoive, il prend un pistolet à sa ceinture. Il est très calme. Soudain, un coup de feu retentit. Le capitaine regarde en arrière. Pierre Prost s'échappe de ses bras et tombe sur le sol. Le sang coule de sa poitrine: la balle du Masque noir l'a tué. La main de Pierre Prost se lève vers le balcon et ses derniers mots sont: "C'est lui, lui Le Masque noir ..." Lacuzon regarde l'endroit désigné par Pierre Prost. Le gentilhomme inconnu remet lentement à la ceinture, le pistolet encore fumant qu'il vient d'utiliser.



78. Raoul de Champ d'Hivers ne sait rien de ce qui se passe sur la place Louis XI. Quelques instants, avant que le Masque noir n'ait tiré son coup de pistolet, il parle à la "vieille sorcière".
 "Pourquoi vous appellent-ils : la sorcière ?" Demande-t-il.
 "Parce que je suis pauvre, seule et triste; cela semble être suffisant pour me faire sortir de la communauté des humains. Alors la vieille dame regarde brusquement Raoul et pendant un moment elle devient pâle.
 "Que trouvez-vous d'étrange chez moi ?" Demande Raoul avec hésitation.
 "Non rien, Messire ... rien ... j'ai vu une ressemblance ... non, c'est de la folie !"
 "Est-ce que mon visage vous rappelle quelqu'un ?"
 "Oui, je le pensais d'abord, mais celui dont je me souviens est mort et sa race est éteinte", et sans donner à Raoul l'occasion de lui répondre, elle lui demande: "Messire, à quel parti appartenez-vous?"

Je suis pour les Franc-Comtois, mais pourquoi demandez-vous cela ?"
 "Parce que je n'avais que des ennemis jusqu'à aujourd'hui. Vous êtes la seule personne depuis des années qui m'ait donnée une preuve d'intérêt. Je suis du côté du parti qui est le vôtre, Messire."
 "Ne souriez pas ! La vieille Magui, Magui la sorcière, comme ils disent ici, peut s'avérer être une alliée plus utile que vous ne le croyez maintenant ! "Et après quelques secondes, "J'aimerais connaître votre nom, Messire pour ne plus jamais l'oublier." "Je m'appelle Raoul", répond le jeune homme, en voyant la vieille femme s'éloigner plus rapidement que son âge et son état semblaient lui permettre réellement.
 Au moment où Raoul allait entrer dans la maison d'Églantine, il entend un coup de feu. Il tressaille. C'était le coup de pistolet tiré par le Masque noir.



79. Sur la place Louis XI, la situation est précaire, c'est le moins que l'on puisse dire. Pierre Prost est mort.

D'une voix tremblante d'émotion et de colère contenue, Lacuzon crie : "Trahison ! A moi, Fracs-Comtois ! Lacuzon ! Lacuzon, vengeance !"

Suivi par un groupe de montagnards et répétant son cri de guerre, il se précipite vers la porte du monastère et va vers l'escalier.

Lacuzon s'élance dans l'escalier qui mène au balcon où se tenait, il y a quelques minutes, le Masque noir. Deux cents Suédois tombèrent en même temps sous le couteau des montagnards. Les pelotons fournis par Lespinassou utilisent leurs mousquets et leurs pistolets à ce moment-là.

Après quelques instants, la place est devenue un champ de bataille rouge de sang. C'est une lutte au corps à corps mais la présence de la trinité, donne un courage indomptable aux montagnards.

Le curé Marquis, qui veille le corps de Pierre Prost, est protégé par une barrière infranchissable de montagnards. Le colonel Varroz se bat avec héroïsme.

Les gens du peuple qui eux, n'avaient pas d'armes, ont fui, soit pour se protéger, soit pour se procurer des armes.

Quelques secondes plus tard, Lacuzon apparaît avec ses hommes sur le seuil de la porte; un coup de sifflet perçant retentit. Les montagnards abandonnent immédiatement leur lutte et rejoignent Lacuzon.

"Eh bien" lui demande Varroz, "Où est Le Masque noir ?"

"Il s'est enfui, le lâche ! Et il a verrouillé toutes les portes derrière lui. Mais je vais le retrouverai, je le jure et alors ... "

Mais Lacuzon n'acheva pas sa phrase.

Un de ses hommes crie : "Capitaine, les Suédois et les Gris arrivent!"



80. Raoul oublie subitement tout après avoir entendu le coup de feu : sa promesse, la mission qu'il a reçue et même Églantine ! Il sait que ses amis sont en danger et qu'il n'est pas présent avec eux pour les aider. Il se précipite sur la place Louis XI, mais se perd dans les innombrables ruelles. Il croise en permanence des fuyards qui courent à toute vitesse en sens inverse mais personne ne veut s'arrêter pour répondre à ses questions. Il est complètement égaré.

Les maisons se ressemblent toutes et rien ne peut lui indiquer le bon chemin. Raoul parcourt les rues et essaie de se rappeler de

quelle direction venait le tir. Quand il a déjà abandonné l'espoir de retrouver ses amis, il se retrouve enfin dans une rue menant à la place Louis XI.

Il voit une grande place devant lui, sur laquelle des centaines de personnes se battent. Il entend hurler: "Mort à Lacuzon"! Vive la Suède et la France !"

D'autres voix répondaient : "À mort Lespinassou ! Saint-Claude et Lacuzon !"

C'est précisément à ce moment que Lespinassou, bénéficiant de la confusion générale, revient avec de nouvelles troupes.



81. Lespinassou avait profité du premier moment de confusion dans la bataille pour aller chercher de nouvelles troupes. Ses troupes, cependant, sont accueillies par des coups de feu. "Bataille ! Bataille ! Mes enfants !" Appelle Lacuzon. "J'ai promis à mon oncle de venger sa mort."

Les hommes de Lacuzon restent immobiles un moment, étourdis par la résistance inattendue. Les hommes de Lespinassou se regroupent et reprennent lentement le terrain perdu.

Au lieu de donner le signal d'une seconde décharge, Lacuzon pousse un cri furieux et il bondit en avant. Il vient de voir Lespinassou qui a tiré son épée. Il bondit au devant du

capitaine des troupes ennemies.

Les Suédois d'une part et les Gris d'autre part se préparent maintenant à aider leurs chefs.

Lacuzon est tellement empli de colère que les hommes de Lespinassou hésitent.

Comme si un ordre avait été donné, les deux troupes s'arrêtent d'un commun accord pour assister en simples spectateurs au spectacle du combat au corps à corps qui va s'engager immédiatement.

À cette époque, un tel combat singulier entre 2 chefs ennemis, n'était pas rare. Cependant, Lespinassou est beaucoup plus lourdement armé que Lacuzon. Il a sa gigantesque rapière, un poignard et deux pistolets. Lacuzon n'a que son épée.



82. Une terrible bataille s'engage. Il est certain que l'un des deux chefs devra mourir dans ce combat. Les Gris et les montagnards regardent, anxieux et démoralisés. Les Suédois cependant, y voient plutôt un spectacle fascinant. Lacuzon est plein de rage : "Misérable, bandit, pillard ! Vas-tu fuir encore comme tu fuyais déjà la nuit passée à Longchaumois ?" "Si je fuis, tu le verras bien mais tu ne pourras le répéter à personne !", lui répond Lespinassou. Le géant accompagne ses paroles d'un terrible coup d'épée. Lacuzon, cependant, est agile et ses membres durs comme l'acier et il sait comment parer le coup.

Avant que Lespinassou ne puisse à nouveau lever son épée, le capitaine fait un rapide écart. Avant que l'épée de Lespinassou ne soit descendue, Lacuzon a utilisé cette seconde pour frapper son adversaire au bras.

Le sang coule maintenant d'une entaille dans la manche de Lespinassou.

Lacuzon le voit. "Dans quelques minutes, ton pourpoint tout entier et tes hauts-de-chausses seront rouges !" dit Lacuzon. "Ils deviendront encore plus écarlate que la robe du curé Marquis !" "Fais-le donc !" S'écria Lespinassou en grinçant des dents, "Fais le donc !"

Lacuzon va-t-il perdre le combat ?



83. Lespinassou est plus fatigué que Lacuzon. Les Suédois et les Gris le regardent avec inquiétude. Sa poitrine est haletante et le sang lui monte au visage. Lacuzon comprend que le moment où il peut prendre définitivement le dessus sur le méchant, est proche. Il veut profiter du moment où Lespinassou trop fatigué, relève son épée plus lentement pour en finir avec lui. Mais il fait une erreur en sous-estimant la force de l'épée de son adversaire. Lespinassou brise l'épée de Lacuzon en deux, Les Suédois et les Gris poussent un cri triomphal.

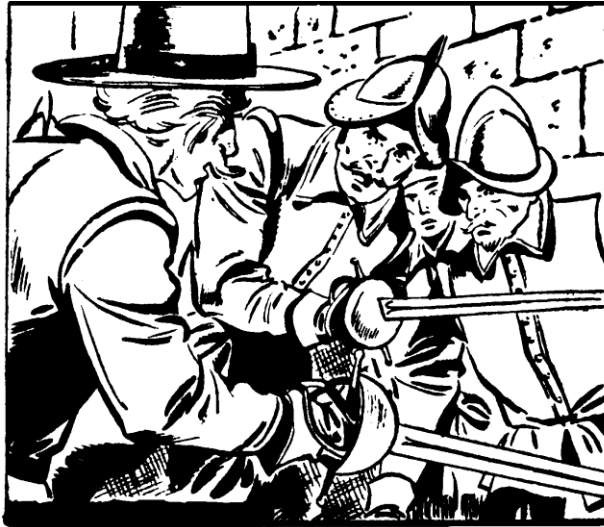
Les partisans de Lacuzon hésitent : interviendront-ils dans cette bataille désormais inégale? Cependant, le capitaine lui-même redresse la situation. Il se jette sur Lespinassou, le saisit par la taille

et tente de le renverser.

Lespinassou laisse tomber l'épée de ses mains à cause de cette attaque inattendue. Il comprend maintenant, cependant, qu'il ne peut gagner cette bataille pour sa survie que par la force brute. Et sa force est énorme !

Le chef des Gris peut facilement résister aux attaques de Lacuzon. Il essaie de le renverser, mais il ne chancelle même pas. Lespinassou a maintenant l'occasion de montrer sa puissance bestiale. Il presse Lacuzon contre lui de toutes ses forces et quand il voit que cette méthode ne produit pas le résultat désiré, il tente de l'étrangler. Lacuzon ressent toute la force de son adversaire et réalise qu'il va perdre le combat.

Est-ce que Lespinassou gagnera ?



84. Lacuzon, qui sent qu'il ne résistera plus très longtemps à son puissant adversaire, rassemble ses dernières forces et avec ses muscles tendus à l'extrême, il parvient à s'éloigner de Lespinassou. Le combat, cependant, est loin d'être gagné, chacun pouvait reprendre le dessus sur l'autre à tout moment et il semble que les deux combattants ne veulent rien lâcher. Puis Lespinassou parvient à échapper de l'emprise de Lacuzon. Lacuzon est presque hors de portée et les montagnards ont du mal à voir si leur capitaine a été vaincu par Lespinassou. Le colonel Varroz essaie d'intervenir. Il s'élance en avant mais les Suédois devinent son intention. Ils s'élancent à leur tour pour défendre Lespinassou et tuer Lacuzon.

Varroz dix fois repoussé déjà, continue le combat et pousse le cri de guerre des partisans : "Lacuzon ! Lacuzon !" Les montagnards prennent le relais. Les Suédois, cependant, s'assurent que personne ne peut venir en aide aux deux combattants. Lespinassou voit que son adversaire n'a plus de force. Cependant, il aperçoit Varroz avec son épée à la main, tout près de lui et il sait qu'il pourra arriver sur place en très peu de temps. Il veut tuer son adversaire avant de mourir lui-même. Le poignard déjà levé de Lespinassou allait frapper Lacuzon dans sa gorge.



85. Mais au moment où le poignard du géant Lespinassou allait retomber dans la gorge du capitaine, un nouveau venu fit son apparition sur la place Louis XI. Il taillait son chemin à coups d'épée à travers les rangs Suédois.

"Lacuzon, Lacuzon !", cria-t-il. Puis il bondit jusqu'à Lespinassou. Il plonge son épée jusqu'à la garde entre les épaules de Lespinassou, qui s'écroule à terre et éructe ses derniers mots. Pour la deuxième fois Raoul de Champ d'Hivers a sauvé la vie de Lacuzon.

"Merci, frère !" lui dit-il simplement en se relevant d'un seul bond.

Commence alors une courte bataille avec les Suédois qui veulent venger la mort de leur chef. Mais ce combat est vite décisif. Les Suédois jettent leurs armes et recherchent leur salut dans la fuite.

Les montagnards se lancent à leur poursuite. Lacuzon se bat à nouveau au premier rang. ""En avant ! En avant ! Tue ! Tue !"



86. Il ne restait sur la place Louis XI que quelques personnes: le curé Marquis et quatre hommes, à qui il donne l'ordre de transporter le corps de Pierre Prost dans la cathédrale. "Et ensuite, rejoignez le capitaine", dit-il à deux des hommes, "et dites que si je ne les vois pas ce soir à la maison de la Grand'rue, je les retrouverai demain au trou des Gangônes." Un certain nombre d'habitants de Saint-Claude qui s'étaient enfuis dans toutes les directions après le coup de pistolet du Masque noir sont maintenant retournés sur la place.

Les gens constatent à leur plus grande joie la direction prise par les événements. Ils trouvent parmi les monceaux de cadavres jonchant le sol, le corps du hideux Lespinassou et le ramassent. À grands renforts de bras, les habitants traînent le corps de Lespinassou au bûcher qui avait été destiné à Pierre Prost. Ils l'enchaînent au poteau tout comme l'avait été Pierre Prost, il y a quelques minutes de cela, puis ils jettent une torche enflammée dans les fagots de bois. C'est la fin d'un des plus infâmes soudards, le plus brutal et le plus dangereux pour Saint-Claude. Ils dansent tous joyeusement en faisant la ronde autour du bûcher.



87. Après la victoire sur la place Louis XI, les montagnards se lancent à la poursuite des Suédois sous les ordres de Lacuzon et de Varroz. Les Suédois en fuite détalent pour sauver leur vie, tout en jetant leurs armes qui les gênent car devenues inutiles. Les hommes qui ont semé la terreur pendant des années à Saint-Claude fuient maintenant devant les habitants de ce village.

Puis soudainement un autre son se mêle au combat. Le tocsin résonne ! Depuis les remparts qui entourent la vieille ville, le guetteur sonne l'alerte au feu. Dans le même temps, des colonnes de fumée noire et épaisse s'élèvent aux quatre coins de la ville. La fumée forme comme une deuxième muraille autour de la ville.

La panique surgit :

"Au feu ! Au feu !", Crie-t-on de partout.

C'est le dernier et terrible souvenir que laissent derrière eux, les Suédois en fuite.

Il n'y a que très peu d'eau dans la ville. Les rues sont étroites et les maisons construites en bois. On ne peut pratiquement rien faire pour combattre le feu. Les hommes impuissants regardent. Il devient presque impossible de passer parce que le feu se propage partout dans la ville.

Les habitants sortent de chez eux, les femmes crient, personne ne sait où fuir.

Les Suédois se sont bien vengés : Saint-Claude brûlera jusqu'à la dernière maison !



88. Lacuzon et Varroz ne doivent pas montrer leur découragement et leur désespoir devant l'horrible spectacle qu'offre la ville en feu, car même maintenant, les gens vont compter sur eux.

Un montagnard avec des vêtements en partie brûlés vient à eux. «Capitaine, dit-il, le feu est partout ! On ne peut plus passer par les rues de la basse ville ! La maison de Pied-de-Fer flambe comme une torche !»

Lacuzon et Raoul se regardent.

" Églantine ! Où est Églantine ? Ils ont tué Églantine !" S'écrie Lacuzon.

"Nous la sauverons !", dit Raoul. Lacuzon se précipite dans la direction de la maison située rue de la Poyat.

Lacuzon arrive là-bas et quelques hommes le rejoignent.

Le même drame se déroule partout autour d'eux. Presque toutes les maisons sont en feu : dans quelques minutes la ville ne sera plus qu'un champ de ruines. Les habitants courent partout, affolés et sans but précis parce que nulle part, ils ne peuvent se protéger du feu.

Lorsque Lacuzon et Raoul arrivent à la maison de Pied-de-Fer, elle est en flammes. Les flammes jaillissent des fenêtres et leurs encadrements brûlent. Lacuzon essaie de pousser la porte, mais elle ne s'ouvre pas. Raoul pousse un cri d'horreur: la porte est clouée du dehors ! C'était sans aucun doute l'œuvre des Gris qui, après le départ de Raoul, avaient conçu ce plan infâme. À coups d'épaules, Raoul et Lacuzon poussent de toutes leurs forces contre la porte.



89. Soudain, la porte s'ouvre. Une chaleur horrible les suffoque et l'éclat des flammes les éblouit.

"Églantine ! Églantine!" Crie Lacuzon désespérément.

Une voix qui semble sortir des profondeurs de la terre répond:

"Je suis là, Jean-Claude, me voici ! Je suis vivante ! Sauve-moi !"

Lacuzon pense d'abord que c'est son esprit confus qui lui fait entendre cette voix. Mais il se rend compte qu'Églantine a fait la chose la plus sage qui restait à faire : elle s'est réfugiée dans la cave ! Il veut l'aider, mais comment ? Il semble qu'il n'existe aucun moyen d'aider la jeune fille. Mais ensuite il a une idée.

Au moment où les hommes sont obligés d'arrêter Raoul, qui veut s'élaner vers la cave et mourir avec Églantine, il court à la fontaine, avec son large manteau sur son bras.

Il trempe son manteau jusqu'à ce qu'il soit complètement saturé d'eau. C'est la seule chance de sauver Églantine s'il n'est pas trop tard.

Pour la deuxième fois, les hommes entendent la voix d'Églantine, mais elle devient plus faible et plus lointaine : "Jean-Claude, Jean-Claude. Je meurs, j'étouffe !"

Raoul, qui n'a pas vu ce qu'est en train de faire Lacuzon, essaie de se libérer et d'aider Églantine.



90. Lacuzon s'enveloppe dans le manteau d'où l'eau ruisselle. Il protège sa tête aussi bien que possible. Il prend sous son bras un second manteau qu'il a également trempé dans la fontaine, Il se précipite vers la maison. Maintenant on n'entend plus que le ronflement du brasier et la chute des morceaux de bois. La voix d'Églantine reste silencieuse.

Anxieusement, le capitaine entre dans la maison: "Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !"

Quand Lacuzon pénètre dans la maison, il est aveuglé un

instant par les flammes et il est tellement gêné par la fumée qu'il ne peut pas retrouver tout de suite, l'escalier qui mène à la cave.

Derrière lui, il entend la voix de Raoul lui indiquer la direction. Puis il soulève la trappe de la cave, en haut des escaliers.

Il descend les escaliers et appelle le nom d'Églantine. Cependant, il n'y a aucune réponse. Suffoquée par la fumée et complètement épuisée par la frayeur, Églantine est tombée à la renverse sur le sol fumant. Elle est évanouie. Lacuzon la voit et craint le pire.



91. Sans perdre un instant, Lacuzon roule Églantine dans le manteau humide. Il la prend dans ses bras et la porte sur les marches de la cave. Puis il se lance à nouveau dans la fournaise dans laquelle la maison est plongée. Tout autour de lui, les flammes et le feu sifflent autour des manteaux mouillés. L'eau des manteaux va bientôt s'évaporer à cette température. Lacuzon doit quitter la maison le plus vite possible ! Au moment où il franchissait le seuil, il voit Raoul (qui avait réussi à se dégager) qui se précipite et les prend tout les deux dans ses bras.

Dans un fracas de tonnerre, la charpente et les murs s'écroulent une seconde après, juste dans le dos de Lacuzon. À une minute près, Églantine aurait été enterrée vivante dans la cave. La jeune fille a l'air très pâle, mais pas un seul de ses cheveux n'a été brûlé ! Elle respire doucement. Raoul et Lacuzon regardent son visage pâle avec émotion. Raoul doit aller à la fontaine, chercher de l'eau pour Églantine mais juste au moment où il part, un partisan Comtois arrive en courant. Il a l'air horrifié.



92. L'homme toujours aussi haletant devant Lacuzon, s'écrie: "Capitaine ! Les Suédois et les Gris se sont de nouveau ralliés ! Ils marchent sur la ville ! Le colonel Varroz vous attend !" Lacuzon se tourne vers Raoul : "Cette fois, vous ne pouvez pas nous suivre ! Prenez Églantine avec vous et traversez la Bienne à gué. Puis attendez-moi, cachés dans les fourrés épais que vous trouverez derrière ce gigantesque sapin qu'on aperçoit au loin !"

Après avoir serré une dernière fois la main de Raoul, Lacuzon disparaît avec ses montagnards derrière un tournant du chemin. Raoul n'a plus qu'une pensée: s'éloigner de cette ville

maudite.

Portant sa fiancée, il commence à marcher dans la direction que lui a indiquée Lacuzon. Il voit déjà la Bienne en face de lui, avec derrière, la forêt qui lui offrira une cachette sûre, jusqu'à ce que ses amis reviennent. Raoul voit devant lui, une cabane isolée. Elle a l'air déserte et n'avait pas été brûlée. Apparemment, les Suédois avaient jugé qu'elles ne valaient même pas la torche pour l'allumer ! Mais soudain, la porte de la hutte s'ouvre et deux hommes en sortent. Ils se campent au milieu du chemin et barrent le passage à Raoul. Raoul reconnaît à l'instant même ces deux hommes: ce sont les compagnons du Gris qu'il a tué, une heure auparavant.



93. Les deux Gris se rapprochent. Raoul porte toujours son précieux fardeau. Églantine n'avait pas encore repris connaissance et les bandits ne peuvent pas voir son visage. "Ah ! Ah !" S'exclame l'un des hommes. "Vous voilà donc, beau gentilhomme ? Vous, le défenseur des sorcières !" Raoul prend Églantine dans son bras gauche et la couvre du manteau de Lacuzon. De la main droite, il tire son épée: "Faites-moi place !" Dit-il froidement et fermement à l'homme qui a lui parlé. "En vérité, mon noble seigneur? Et si nous ne voulons pas ?" "Tant pis pour vous. Dans ce cas, recommandez votre âme à

Dieu car vous allez mourir !" "Venez-y donc, joli muguet !" dit rudement, l'autre. "Allons, Limassou ! Au travail !" Un des Gris s'avance maintenant sur Raoul, l'épée à la main. Le jeune homme pare adroitement l'attaque malgré son lourd fardeau. Malheureusement, Raoul ne regarde que l'homme contre lequel il se bat. Il ne remarque pas l'autre qui s'est placé derrière lui. Ce sera très difficile pour Raoul de combattre deux hommes avec Églantine sur son bras ...



94. Raoul parvient à repousser ses adversaires pendant plusieurs minutes. Il ne peut pas utiliser toute sa force parce qu'il porte Églantine, toujours inconsciente sur son bras gauche. Raoul, cependant, complètement pris dans le combat, ne remarque pas que le deuxième Gris, juste derrière lui, lève son épée pour lui donner un coup terrible. Raoul, qui sent qu'il va perdre cette bataille très inégale, essaie de mieux soutenir Églantine. L'autre voit ce mouvement. Un mauvais sourire tord son visage. Il se sent fier, car il pourra dire plus tard qu'il a vaincu ce jeune homme fort. Bien sûr, il ne dira rien des circonstances dans lesquelles cela s'est passé ... Puis il voit comment son compagnon, le maléfique Limassou, assène son terrible coup d'épée sur la tête de Raoul.

"Je pense que le coup était bien frappé!", S'exclame-t-il.

"Qu'en dis-tu, Francatripa ?"

"Pas mal, pas mal ! Le Cuanais (*) a son compte. Le crois-tu mort ? "

"Pardieu ! Tu peux être rassuré!"

"La femme n'a pas bougé et elle n'a pas dit un mot", dit Limassou en se penchant sur Églantine. Il soulève le manteau qui dissimule le visage de la jeune fille. Puis ils poussent un cri d'étonnement.

"Mais c'est la cousine de Lacuzon, la nièce du curé Marquis !"

"La cousine d'un ennemi, bravo !"

"C'est une belle fille !", dit l'autre. "Il s'agit maintenant de savoir, à qui de nous deux, elle appartiendra !"

(*) Cuanais : abréviation du mot Séquanais, ce surnom était donné aux partisans Franc-Comtois à cette époque. Les Séquanes, Séquanais ou Séquaniens, en latin Sequani étaient un peuple gaulois établi à l'est de la Gaule, sur le versant ouest du Jura. Sequana est le nom latin de La Seine.



95. Jusqu'à présent, les deux hommes étaient d'accord: il est bon qu'ils aient ôté de leur chemin, ce jeune coq prétentieux et il vaut mieux qu'ils détiennent maintenant la cousine de leur ennemi comme otage. Mais maintenant survient une grande difficulté : à qui appartient-elle, cette cousine ? L'un dit qu'il en est le propriétaire légitime, parce que c'est lui qui a osé attaquer en premier le jeune homme. Limassou est quant à lui convaincu du contraire: c'est lui qui a donné la victoire finale ! Il est facile pour les méchants de ce genre, de se battre entre eux.

Si tu refuses de me la donner, je vais la prendre !" Crie Limassou en tirant son épée.

"Quand tu voudras !" défie l'autre.

Et un peu plus tard, les deux ex amis se sont jetés dans une lutte à mort. La bataille peut prendre beaucoup de temps, car les hommes sont presque aussi forts l'un que l'autre.

Après quelques minutes, cependant, Limassou laisse tomber son épée. Il rit. Francatripa le regarde, l'air étonné : "Qu'as-tu donc à rire comme ça ?

"Je ris parce que nous sommes vraiment trop bêtes ! Nous allions nous entretuer alors qu'il est beaucoup plus facile de nous asseoir dans la cabane et de jouer aux dés là-bas."

"Je pense que c'est une bonne idée", dit Francatripa.

"Eh bien, allons à la cabane."



96. Un des hommes prend Églantine dans ses bras et la porte à la hutte. Ils sont fermement convaincus que Raoul est mort et ils le laissent tranquille, étendu sur la route. Ils entrent dans la cabane, dont l'unique pièce abrite quelques meubles : une table en bois, deux tabourets et un vieux lit. La jeune fille est toujours sans connaissance et elle n'a aucune idée du grand danger qu'elle court. Églantine est allongée sur le lit et les deux hommes s'assoient autour de la table. "Comment jouons-nous ?", Demande Francatripa en prenant deux dés dans sa poche. "Celui qui obtient le plus de points en cinq coups si tu veux bien." Limassou commence. "Cinq et quatre. Maintenant à toi !

"Quatre et quatre. À ton tour !"
 Après le deuxième lancer, Limassou a déjà beaucoup plus de points que son compagnon. Au cinquième et dernier lancer, Limassou a une grosse avance sur Francatripa. Il a gagné.
 "Gagné ! À moi la fille !", dit-il triomphalement.
 "À toi la mort !" Crie soudain furieusement Francatripa, en lui brûlant la cervelle d'un coup de pistolet. Limassou tombe raide mort dans la cabane.
 "Ah ! Triple niais ! Sot animal !"
 "Tu voulais faire du mal à cette fille, la cousine de Lacuzon, alors que nous pouvons gagner une fortune en prenant bien soin d'elle et en la livrant au Masque noir !"



97. Avant de quitter la cabane, Francatripa fouille les poches de Limassou. Il trouve des pièces de monnaie et les range soigneusement dans sa propre bourse.

"L'argent, c'est tout ce dont on a besoin", il rit intérieurement.

"Quand on a de l'argent, on ne manque jamais ni de belles filles ni de bon vin."

Un instant après, Francatripa prend Églantine dans ses bras.

Il la charge sur ses épaules et se met en chemin, laissant l'autre homme étendu sur le chemin sans l'ombre d'un regard. Il continue avec sa lourde charge qu'il veut échanger aussi vite que possible contre des pièces d'or.

Une fois que le Gris a disparu à la vue, une vieille femme émerge des buissons. Elle s'agenouille devant le corps de Raoul.

Cette femme n'est autre que Magui, la sorcière qui l'avait suivie de loin mais n'avait pu intervenir.



98. Raoul entrouvre les yeux sous la sensation d'un froid glacial. Il voit le visage inquiet d'une vieille femme qui se penche sur lui. C'est la vieille Magui qui peut maintenant rendre à Raoul le service qu'il lui avait rendue. Elle baigne ses tempes avec de l'eau glacée et lave sa blessure qui est d'ailleurs moins profonde que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre.

Certes, le coup de Limassou a été violent, mais par une heureuse coïncidence, la main de Limassou a légèrement tourné dans sa main, assénant le coup du plat de l'épée au lieu du côté pointu. Au début, Raoul ne se souvient de rien, mais son souvenir revient petit à petit et un terrible souvenir lui revient : "Je me souviens !...Je me souviens !... Mon Dieu ! Mon

Dieu !" Murmure-t-il.

"Lacuzon et, oh ... Qu'est-il arrivé à Églantine ?"

Quand Raoul apprend par Magui que Francatripa a emmené la jeune fille avec lui, il est désespéré.

"Je vous assure, Messire, dit Magui, que cet homme ne fera aucun mal à Églantine. Il ne la considère pas comme une femme mais comme un otage qu'il s'appête à vendre chèrement au plus redoutable ennemi de la Franche-Comté. "

"Et cet ennemi, c'est qui ?"

"Le Masque noir !"

"Le Masque noir !", répète sombrement Raoul. "Vous connaissez l'homme qui se cache sous ce masque noir ?" Demande-t-il.

"Je le sais," Répond-t-elle simplement.



99. Raoul ressent que Magui en sait bien plus qu'elle ne veut en dire sur l'homme mystérieux qui se cache derrière un masque noir.

Mais elle semble déterminée à ne pas en dire un mot.

"Si vous connaissez le nom et la cachette du Masque noir, pourquoi ne me le dites-vous pas ?" Demande Raoul.

"Je vous le dirai..., mais pas à vous seul."

"Pourquoi ?"

"Parce qu'il existe un homme que ces secrets intéressent tout autant que vous."

"Et cet homme ...?"

"C'est votre ami, le capitaine Lacuzon."

"Vous avez raison," répond Raoul. "Lacuzon doit tout savoir dès que possible. Nous devons y aller maintenant, car il m'attendra sans doute au rendez-vous convenu."

"Quand l'avez-vous rencontré ?"

"Quand nous nous sommes séparés, il y a tout au plus une heure !"

Raoul ne réalise cependant pas du tout, le laps de temps qui s'est écoulé depuis. Il fait déjà nuit depuis longtemps et Raoul sent maintenant que son estomac est complètement vide. Ils s'assoient sous une cavité près de la route. Magui a du pain et de l'eau sur elle et Raoul peut satisfaire sa faim au moins pour quelques temps.

Quand il se sent un peu plus fort, les deux se rendent maintenant au trou des Gangônes. Il y a là, une grotte, connue seulement des montagnards. C'est donc l'endroit où Lacuzon et ses amis se retrouvent toujours. En marchant le long des rives de la Bienne, Magui s'interroge sur le déroulement des derniers événements. Les Suédois ont été définitivement chassés de Saint-Claude et, pour le moment, Lacuzon et ses hommes poursuivent les soldats suédois en direction de Longchaumois.



100. La route menant à la grotte est très longue. Pendant qu'ils marchent, Magui commence à parler de la famille de Champ d'Hivers. "Vous semblez parler avec émotion et attachement de cette famille", dit Raoul. " C'est cependant, une famille éteinte et je crois que son nom a été à peu près oublié dans cette région." "Oublié !" répète vivement Magui, oublié !... " Ce nom restera toujours vivant et vénéré y compris pour les générations futures. Pendant des siècles, les Champ d'Hivers n'ont fait que du bien dans la province. Raoul sent son cœur battre plus vite, et il est sur le point de révéler son identité. Quand ils sont arrivés assez loin, Magui s'arrête pour pouvoir écouter s'il y a des bruits derrière eux. "Nous n'avons plus rien à craindre des Gris. Je vois que vous êtes très fatigué et que je connais un endroit où vous pourrez vous reposer".

Mais Raoul est pressé : il veut rejoindre Lacuzon dès que possible.

"Sommes-nous encore loin du trou des Gangônes ?"

Demande-t-il.

"Oui. Et le chemin sera encore plus difficile,...et plus effrayant !". Raoul fait preuve de courage, mais il souffre encore du coup que lui a donné le Gris et ses forces sont épuisées. De plus, il a faim. Il n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures, sauf le pauvre morceau de pain que lui a donné Magui. Raoul n'a plus d'argent parce que les Gris l'ont soigneusement dépouillé. Il n'y a qu'une solution: Magui quitte Raoul pour une courte période et se rend au village de Saint-Laurent, qui est juste en face d'eux pour demander l'aumône.

Enfin quelque chose à manger



101. D'un pas rapide, Magui, la prétendue "sorcière", se rend au village de Saint-Laurent. De temps en temps, elle se retourne pour voir si Raoul ne la suit pas pour la rejoindre malgré la promesse qu'il lui a faite. Elle ne veut pas que les paysans voient le jeune homme en compagnie d'une mendiante. Raoul voit la vieille femme s'éloigner rapidement et il se sent ému par le dévouement et l'amour qu'elle lui montre. Il pense à la suivre mais s'interdisant de vouloir l'humilier, il se souvient de sa promesse et décide de rester là où il est.

Magui est aimablement reçue dans le village et il ne lui faut pas longtemps pour récolter assez de nourriture pour elle et son compagnon. Les Franc-comtois ont été bons pour nous !" Quand Magui revient auprès de Raoul, elle ouvre son sac. "Regardez !", dit-elle, "il y a encore beaucoup de bonnes âmes dans nos montagnes !". Elle montre la grosse miche de pain, le morceau de lard fumé et elle a même un bon morceau de fromage ! Raoul et Magui, mourant de faim, se mettent à manger ou plutôt à dévorer.



102. Raoul et Magui sont de retour.

"J'espère que nous serons au trou des Gangônes (*) avant midi", explique Magui.

Bientôt, ils arrivent dans une forêt. Le terrain devient de plus en plus montagneux et même si les circonstances ne s'y prêtent pas immédiatement, Raoul ne peut manquer d'admirer le paysage qui l'entoure. Avec chaque pas parcouru, le paysage devient plus impressionnant et plus sauvage. Une ceinture de rochers gris entoure maintenant les deux marcheurs. Certains sont nus, d'autres sont couronnés par le beau vert d'innombrables sapins.

Quand ils arrivent sur un rocher surplombant le panorama, Raoul s'arrête soudainement.

"Que faites-vous, Messire ?" demande Magui avec étonnement.

"Je regarde et j'admire", dit Raoul.

Magui, cependant, n'a aucun regard pour la beauté qui les entoure.

"Ce n'est pas le moment d'admirer. Je vous en prie : continuons !"

Résolument, la vieille femme s'engage dans une sorte de défilé dans la montagne qui a été creusé par l'eau au cours de milliers d'années. Après un voyage difficile, Magui et Raoul arrivent sur les rives du lac de Bonlieu. Un petit torrent prend naissance dans le lac. De nos jours, ce torrent s'appelle encore le Hérisson.

(*) Le trou des Gangônes : Xavier de Montépin explique qu'en patois franc-comtois, les cloches s'appellent des gangônes et sans doute ce nom cherche à imiter le bruit qu'elles font. Quand on applique son oreille contre le rocher, on entendrait distinctement le son des cloches (Chapitre II : Le fantôme) - De nos jours, il existe un gouffre qui porte le nom de "Trou des Gangônes" mais il est situé non pas sur les bords du Hérisson mais sur la commune de La Frasnée près de Clairvaux-les-Lacs. C'est une sorte de cheminée naturelle qui sert de trop-plein à la source du Drouvenant. La grotte connue de nos jours sous le nom de grotte Lacuzon au bord du Hérisson, s'appelait autrefois le Grand cellier (ce qui signifie la grande cave). C'est un vaste porche (15 x 8 m) long de 35 m, prolongé par un boyau inondé, déjà exploré par le spéléos sur 15 m. Cette cavité avait servi de dépôt de marchandises aux moines Chartreux de Bonlieu, en 1639. (source Jean-Claude Frachon †). C'est cette grotte que Xavier de Montépin surnomme le trou des Gangônes.



103. Le terrain devient une plaine. Il y a moins d'arbres et plus de prairies. Raoul et Magui vont marcher un peu plus lentement. Ils regardent le château de l'Aigle, le château d'Antide de Montaigu qui se dresse sur un pic et qui est visible de très loin. Raoul regarde longuement le château. C'est un regard plein de haine et de colère.

"Toute la misère vient de là", murmura Raoul intérieurement. Puis le jeune homme devient soudainement mortellement pâle. Dans ses yeux, on peut lire la peur, la surprise et la consternation.

"Que vous est-il arrivé, Messire ?" Demande Magui voyant le soudain changement d'expression de Raoul.

"Un spectre !" Répond Raoul. "Un fantôme enveloppé de blanches vapeurs traversées par les rayons du soleil".

"C'est une illusion, Messire !"

"Non, non, c'est une réalité. Je l'ai bien vu, j'en suis sûr !"

"Alors, c'est quelque drapeau dont les plis flottaient au vent".

"Non, c'est une forme humaine. Mes yeux ne peuvent pas me tromper. J'ai vu le visage d'une femme. Le visage d'une femme morte. . . !"

"Tout est possible", dit Magui. "Même l'impossible, parce que le château de l'Aigle est un château maudit et que son maître est un démon !". Puis Magui se remet en route et continue le voyage. Raoul suit. Il est calme et absorbé dans ses pensées.

"Nous approchons déjà", dit Magui un moment plus tard. "La seule chose c'est que nous devons être au trou des Gangônes le plus tôt possible. On est sur le bon chemin."

Puis elle pénètre par une faille s'ouvrant dans le rocher.



104. À peine Magui était-elle entrée dans la faille du rocher qu'une voix venant d'en haut, s'exclama impérieusement: "Qui va là ?" Raoul lève les yeux. Il voit un montagnard, le pistolet à la main.

"Répondez !" Dit Magui en hâte, à Raoul. "Dites le mot de passe !" "Saint-Claude et Lacuzon !" Répondit Raoul.

"Où allez vous ? "

"Je veux rejoindre le capitaine qui m'attend."

"Et cette femme ?"

"Elle m'accompagne."

"Allez-y, passez !". dit l'homme. Il approche une corne de bœuf de ses lèvres et souffle. Un son aigu et retentissant en sort, emporté par le vent.

C'était la première fois que Raoul voyait un montagnard revêtu de l'uniforme des corps francs.

"Ah !", murmura Magui, "Lacuzon est bien gardé. Il faudrait avoir les ailes d'un aigle pour le surprendre !"

Le chemin qu'a choisi Magui, devient de plus en plus périlleux. Ils progressent sur des sentiers étroits, se fauillent sur des rochers et arrivent enfin à un passage si étroit qu'une seule personne à la fois, peut marcher le long de cette falaise. Depuis cette étroite et glissante corniche, ils aperçoivent en dessous d'eux, le précipice vertigineux, plein de brumes et de vapeur.

"Faites attention à vous, Messire !", prévient Magui. "Regardez devant vous. Ne regardez ni en arrière ni en bas".



105. Raoul et Magui continuent leur voyage jusqu'à au trou des Gangônes. La route qui a d'abord traversé des gorges très périlleuses, continue le long d'un torrent sauvage. L'eau ne murmure plus, elle rugit. Enfin les deux voyageurs arrivent à l'endroit où ils doivent traverser la rivière. Ils sont fatigués et ont faim et soif à cause du long voyage.

Un tronc de sapin ébranché relie les deux rives de la rivière. De l'autre côté, deux montagnards attendent Raoul et Magui. Les hommes ont leurs mousquets prêts à tirer et ils sont prêts faire basculer le tronc d'arbre dans la rivière au moindre mouvement suspect.

"Qui va là ?" "Saint-Claude et Lacuzon !", répond Raoul.

"Passez " dit le montagnard.

Et comme la sentinelle précédente, l'homme fait retentir sa trompe à deux reprises.

Raoul et Magui traversent le pont improvisé et Raoul sent le tronc d'arbre vaciller à chacun de ses pas. Pendant un moment, il ressent de la frayeur en voyant l'eau qui bouillonne au-dessous de lui. Il voit, cependant, que Magui passe avec confiance, tout droit et sans hésiter sur le pont et qu'elle a confiance en elle: elle connaît bien ces régions montagneuses et sauvages.



106. Quand ils ont traversé la rivière et salué les deux montagnards qui veillent sur le pont, Magui et Raoul continuent. Le paysage devient de plus en plus sauvage. Des rochers massifs se dressent des deux côtés du sentier, de gigantesques arbres séculaires dominent les deux voyageurs. Raoul se sent oppressé. Il a l'impression que quelque chose pourrait arriver à tout moment qui empêcherait sa rencontre avec Lacuzon, pourtant si proche. Ce n'est que lorsque Raoul et Magui entrent dans une petite forêt qu'il commence à se sentir libre. Il respire profondément l'air. A peine sont-ils entrés dans la forêt, que trois hommes viennent à eux.

Raoul reconnaît Garbas parmi eux. "Ah Messire", dit-il.
"Comme vous avez tardé et avec quelle impatience, Lacuzon

vous attend !"

"Voulez-vous prévenir le capitaine de mon arrivée ?" Demande Raoul.

"Le prévenir !" S'exclame Garbas ! "Il y a près d'une heure que nous avons reçu la nouvelle de votre arrivée sur les bords de la rivière. Le capitaine vous attend !"

Au bout de la forêt, la route commence à monter fortement. A la sortie du bois, il n'y a plus d'arbres et il y a une large ouverture au flanc d'un talus incliné dominé par une muraille de rochers gris, à pic. C'est l'entrée du trou des Gangônes. Magui et Raoul marchent derrière les trois hommes.

"Finalement nous touchons au bout de notre voyage", dit Magui.

"Il était temps!", répond Raoul, "je suis à bout de forces !"



107 Le mot caverne est en réalité beaucoup trop modeste pour décrire la grande grotte que Raoul et Magui atteignent finalement. Mais les habitants de la montagne sont fiers de leur caverne. Autour d'un feu de bois au-dessus duquel une marmite est suspendue, les fidèles montagnards s'assoient pour commenter les événements de la journée. Certains sont simplement assis par terre, d'autres sur une souche d'arbre. "Je ne vois nulle part le capitaine", dit Raoul. "Ici, c'est la caverne des soldats", répond Garbas. "Je vais vous conduire au logis du capitaine. Cependant, j'ai l'ordre que vous me suiviez seul. Cette femme doit vous attendre ici !" Raoul s'énerve un peu mais Magui lui demande d'y aller seul. Précédé par son guide, Raoul s'enfonce plus profondément dans la grotte. Ils arrivent à un escalier creusé dans le roc. Cet escalier semble conduire à une seconde caverne qui, en quelque

sorte, forme un deuxième étage au-dessus de la première salle de la grotte.

Lacuzon, Varroz et Marquis étaient assis autour d'une table en bois rugueux. Silencieusement, les trois hommes serrent la main de Raoul.

Lacuzon commence à parler d'Églantine : "Où est-elle ? Où l'avez-vous laissée ?" demande-t-il à Raoul.

"J'espère que vous ne me blâmez pas," répond Raoul. "C'est seulement en m'attaquant lâchement par derrière qu'ils ont pu l'emmener loin de moi. Mais je connais un moyen de savoir où elle se trouve."

"Ce moyen, pourquoi ne l'avez-vous pas déjà employé ?" Demande vivement le curé Marquis.

"Parce que la femme qui détient ce secret ne veut en parler qu'en présence du capitaine Lacuzon."



108. Qui est cette personne qui sait où Églantine est cachée? », Demande le curé.

"Vous la connaissez sous le nom de Magui la sorcière", répond Raoul.

"Magui la sorcière !" Répète le curé Marquis. "Une mendiante, une vagabonde et peut-être pire encore !... Et vous avez confiance en elle ?"

"Une confiance totale", répond calmement Raoul.

"Et comment a-t-elle gagné cette confiance ?" Raoul explique maintenant brièvement comment il a rencontré Magui et comment elle l'a aidé.

"Il a raison," dit Lacuzon, après avoir écouté attentivement. "Et je crois que moi aussi, j'ai confiance en cette femme." Le capitaine appelle Garbas et lui donne l'ordre d'amener Magui.

Il semble que cette mesure n'est pas très appréciée du curé. Tandis que Garbas reparait avec Magui, Lacuzon explique à Raoul qu'il avait laissé sur place un montagnard, à l'endroit du rendez-vous avec Églantine et Raoul; cependant, celui-ci ayant choisi une route différente, le soldat doit encore les attendre là-bas.

Puis Garbas entre avec Magui.

"Femme !", lui dit le curé Marquis, "Bienvenue et n'ayez pas peur. Vous avez une mauvaise réputation et votre surnom en dit assez long sur vous. Mais il faut bien avoir du cœur, malgré tout ce que l'on dit de vous ... Mais, quoi que vous soyez, nous vous remercions des bons services que vous avez rendus à Messire Raoul, notre ami."

"Je n'ai fait que mon devoir," balbutia Magui. "Cet homme a risqué sa propre vie pour sauver la mienne. Je voulais le remercier beaucoup pour cela."



109. Lacuzon donne la parole au curé Marquis pour questionner Magui.
 "Vous avez dit à Messire Raoul que vous saviez où Églantine est retenue prisonnière. Et vous lui avez dit aussi que vous connaissiez le nom et la demeure du Masque noir ?"
 "En effet. Et ce que j'ai dit est vrai !"
 "Bien ! Voilà le capitaine Lacuzon, voilà le colonel Varroz et vous savez sans doute que je suis le curé Marquis. Pouvez-vous parler devant nous trois ?"
 "Oui, je le peux et je le veux. Vous devez me promettre, cependant, de croire tout ce que je dirai maintenant."
 "Oui, si vous jurez sur le salut de votre âme de ne dire que la

vérité."
 "Je vous le jure sur le salut de mon âme !" Et elle rajoute :
 "Et vous vous engagerez aussi à punir le traître comme il se doit !"
 "Quel qu'il soit, nous le punirons !", s'exclament simultanément Lacuzon, Raoul, Varroz et le curé Marquis.
 "Très bien !", reprend Magui, en baissant la voix. "C'est au château de l'Aigle qu'il faut aller chercher Églantine."
 "Quoi ?" Demandent les trois chefs avec étonnement.
 "Vous avez bien entendu !" Dit Magui. "Au château, vous trouverez également le Gris Francatripa qui a emporté Églantine pour la vendre en otage au seigneur Antide de Montaigu !"
 Les derniers mots ont été prononcés lentement et pleins de haine.



110. Si toute la caverne s'était brusquement effondrée au-dessus de leurs têtes, la stupeur et la confusion que les paroles de Magui avaient provoquées n'eussent pas été plus grandes. Les trois chefs se regardent sans voix. Seul Raoul ne montre aucune surprise.

"Mais Antide de Montaigu est l'un de nos plus fidèles alliés !", s'exclame Lacuzon. Magui regarde fermement Lacuzon : "Un allié loyal, lui, l'homme au masque noir !" S'exclame-t-elle. "Ce que j'ai dit est vrai !"

"Et je dis que cette femme a raison !", Dit Varroz.

"Je ne pense pas que le pressentiment de Raoul l'ait trompé !"

"Prenez garde, colonel !", dit le prêtre. "Un mauvais ressentiment peut causer beaucoup de dégâts. Et vous êtes partial, parce que vous haïssiez Antide de Montaigu. " "Oui ", dit Varroz. "Et je le hais encore et cela dure depuis vingt ans."

"Hé bien oui, Mordieu ! Chaque fois que je me trouve en sa présence, une voix intérieure me dit : Voilà le ravisseur de Blanche, l'assassin de Tristan de Champ d'Hivers ! J'ai essayé de lutter contre cette idée mais je me suis toujours senti convaincu. Je me suis souvent dit comme vous : peut être c'est un allié fidèle, mais ... aujourd'hui je ne veux plus douter ! Je vois la vérité. Antide de Montaigu est un ravisseur, un incendiaire, un assassin et un traître. Il a non seulement tué Tristan le Champ d'Hivers, mais aussi Pierre Prost ! Mais enfin quand, cette série de crimes prendra-t-elle fin ?" Puis il retrouve son sang-froid. Il se tourne vers Lacuzon et dit: "Es-tu convaincu, Jean-Claude ?"

"Pas encore tout à fait. Je veux tenter une suprême épreuve. " " Quel genre d'épreuve ? "Dit Varroz.

"Je vais aller au château de l'Aigle ... seul et sans autre arme que mon épée."

"Et que feras-tu là-bas ?"



111. La proposition de Lacuzon n'est pas accueillie avec beaucoup d'enthousiasme par ses amis. "Je parlerai à Antide de Montaigu et lui dirai, les yeux dans les yeux, quels sont les soupçons que nous avons contre lui. Je saurai lire la vérité dans ses yeux et dans le ton de sa voix", dit le capitaine. Magui eut un éclat de rire sinistre: "C'est la chose la plus stupide que vous puissiez faire!", dit-elle. "Dans ce cas, vous pouvez dire adieu à vos amis au lieu d'un au revoir." Alors Marquis rompit le silence: "Je ne comprends pas", dit-il. "Vous saviez que nous étions trahis et vendus depuis longtemps. Pourquoi ne pas nous avoir prévenus plus tôt?" "Et pourquoi aurais-je du faire ça?" Demande Magui tristement. "J'ai été méprisée par tout le monde et personne n'a jamais voulu me parler." "Vous, vous ne le faites pas, les Gris ne le font pas et les Suédois ne le font pas!"

"Comment aurais-je pu vous prévenir? Un de vos montagnards m'aurait probablement tiré une balle dans la poitrine parce que je ne connaissais pas le mot de passe! Il a fallu vraiment des circonstances imprévues pour que je me retrouve ici avec vous!" Puis Magui se tut. "Étrange femme!", pensa le curé Marquis. "Elle a raison!", murmura Varroz. "Quelqu'un qui parle de cette manière ne peut pas mentir!", s'exclame Lacuzon. "Que décides tu, Jean-Claude?" "Il faut sauver Églantine et l'arracher des griffes du Masque noir sans perdre un instant!" "Appelez aux armes, tous les montagnards!", suggère Varroz, "et marchons avec eux sur le château de l'Aigle". "Un mauvais moyen!", répondit Lacuzon.



112. Lacuzon comprend immédiatement qu'une action violente contre le château de l'Aigle ne serait pas un bon moyen de libérer Églantine.

"S'il découvre que nous l'avons percé à jour, il utilisera Églantine comme otage !", explique-t-il. "Nous devons essayer d'entrer dans le château par la ruse. Je veux aller au château et seul !" – "Mais comment voulez-vous entrer dans un château aussi bien

gardé ?" interrompit le curé Marquis.

"Je trouverai un moyen !", dit Lacuzon.

"Je vais vous donner un moyen !", s'exclame soudainement Magui.

"Vous ?" demande le curé Marquis avec étonnement.

"Oui. Aujourd'hui tous les paysans vont venir payer leurs redevances au seigneur de l'Aigle. Pourquoi le capitaine ne se cacherait-il pas dans un chariot, vêtu en paysan ? Je connais un homme qui pourrait certainement vous aider pour cela; c'est le

père de Garbas à Menétrux-en-Joux, lui aussi doit aller payer ses redevances aujourd'hui. "

"C'est vrai", dit Lacuzon. Il se tourne vers Garbas et lui présente le plan. "À quelle heure ton père doit-t-il se rendre au château ?" Demande-t-il.

Il m'a dit qu'il quitterait la ferme à trois heures."

"Qu'est-ce qu'il apporte avec lui ?"

«Du foin, du blé, de l'orge, du seigle et en plus : 75 écus.

"Maintenant, cours au-devant de lui et dis-lui qu'il doit simuler un accident sur son chariot. Tu m'attendras près du Saut Girard. "

"Oui capitaine !", répond Garbas en partant.

"Tu vas te déguiser ?", Demande Varroz. "Non, un déguisement me gênerait et d'ailleurs, il me serait inutile."

"Sois prudent !"

Lacuzon boucle son baudrier avec son épée et met à la ceinture, son poignard et ses pistolets.



113. Au moment où Lacuzon va quitter ses amis, Magui l'arrête. "Capitaine, vous avez oublié quelque chose !" "Quoi alors ?" "Un moyen de cacher Églantine rapidement au cas où l'affaire prendrait une mauvaise tournure." Lacuzon est silencieux et écoute la vieille femme qui explique qu'il existe un passage secret entre les bâtiments du château et la pointe du rocher sur laquelle se dresse la grande tour : la tour de l'Aiguille. C'est une sorte de fissure dans la montagne qui n'a jamais été comblée. Une sorte de voûte a été construite dessus, créant un tunnel qui s'ouvre sur le parvis près de la porte d'entrée. Au milieu de cette voûte, il y a un soupirail pour l'écoulement des eaux de pluie. Une grille qui n'est pas scellée recouvre le soupirail. Il suffit de soulever cette grille pour entrer dans le conduit qui s'ouvre au pied des murs du château. "Merci !", dit simplement Lacuzon.

"Mais comment pouvez-vous connaître cela ?" "Je sais cela comme je sais tant d'autres choses. Peut-être je vous le révélerai un jour mais ce jour là n'est pas venu." "Gardez vos secrets, je vous remercie du fond du coeur !" dit Lacuzon. Puis il se tourne, serre longuement la main de ses trois amis et il se retire rapidement. "Femme !" dit alors le curé Marquis à la vieille Magui, qui écoute attentivement le bruit des derniers pas de Lacuzon résonnant sous les voûtes : "Je sais que tout ce que vous avez dit est vrai. Mais Lacuzon est parti maintenant et c'est parce qu'il a eu foi en vos paroles qu'il se prépare à affronter les périls et les pièges. C'est pourquoi je vous demande de rester ici jusqu'à ce que Lacuzon soit de retour. C'est la loi de la guerre." "En d'autres termes, je suis prisonnière ?" "Oui et non, mais nous ne pouvons pas nous permettre de vous laisser sortir d'ici." Et le curé Marquis confie la vieille femme aux soins de l'un des soldats.



114. Il est trois heures de l'après-midi. Les paysans de la région viennent payer leurs impôts au seigneur Antide de Montaigu. Certains portent les sacs de blé sur leur dos, mais les plus riches viennent avec des charrettes qui ont de grandes difficultés à grimper les rudes chemins pentus de la montagne. C'est une longue file de chariots. Au château se tiennent des soldats qui veillent à l'ordre dans les entrées et sorties. Un majordome inspecte soigneusement tout ce qui est apporté. Un groupe de paysans qui attendent d'être contrôlés, entame une conversation étrange.

"J'ai regardé la tour de L'Aiguille, mais je n'ai rien vu", explique l'un des paysans, le père Berniquet.

"Rendez-en grâce au Bon Dieu !" lui répond une femme surnommée La Gothon.

"Grâce de quoi ?", Demande le Père Berniquet.

"Parce que le fantôme du château aurait pu vous rendre aveugle sur le coup !"

"Le fantôme ?"

"Comment ? Vous ne savez pas ? Oui, il y a un fantôme qui se promène sur les remparts de la tour et quand on voit le fantôme, on devient aveugle".

Alors que les paysans continuent la conversation sur l'apparence mystérieuse qui perturbe toute l'ambiance du pays, le majordome continue l'inspection. Les paysans déchargent les voitures pendant que le seigneur les regarde avec des visages sinistres.

"On dirait que vous n'aimez pas payer cette taxe ?", dit brutalement le majordome à l'un des paysans.

"En effet !" répond le paysan. "Les gens doivent travailler dur de nos jours pour pouvoir joindre les deux bouts et si en plus, une grande partie du produit doit être payée en redevances ! ..."

Le majordome fit semblant de ne pas avoir entendu les derniers mots et dit: "Ce sont des choses dont Monseigneur ne s'occupe pas. Qu'il perçoive seulement ce qui lui est dû, dans les temps !"



115. Le paiement se fait rarement sans incident. Pas même aujourd'hui. Certains paysans ne peuvent pas payer les impôts requis et le majordome reste insensible aux plaintes des hommes et aux larmes des femmes. Il ne lâche pas un sou ! Certains paysans qui savent que la supplication ne sert à rien, expriment de terribles menaces à Antide de Montaigu, mais tout cela en vain. Au bas d'un escalier, Antide surveille ses subordonnés. Les gens le saluent. Ils le respectent, malgré tout, parce qu'il est l'un des combattants de la cause franc-comtoise, mais ils le détestent pour les redevances trop lourdes qu'il ose demander. Ils savent que ce qu'ils apportent est en partie pour les soldats de Lacuzon, pourtant, c'était toujours avec indignation que les paysans entendaient associer le nom d'Antide de Montaigu et de Lacuzon, Varroz ou Marquis, qu'ils vénèrent et honorent profondément. Quand presque tous les paysans sont passés, Antide de Montaigu se tourne vers le majordome.

"Comment ça s'est passé ?" Demande-t-il.

"Tout le monde est venu...sauf Rémy Garbas de Menétrux."

"Le père du trompette de Lacuzon ?"

"En effet, Monseigneur. Il lui est arrivé un accident en cours de route."

"Tant pis pour lui !", dit laconiquement Antide de Montaigu. "Il aurait dû prendre ses précautions !"

"Que dois-je faire maintenant ?", Demande le majordome.

"Faites rentrer les hommes en poste et faites fermer les portes. Garbas reviendra demain ! Le majordome allait exécuter ces ordres, et au moment où les portes allaient être refermées, il entend une voix qui chante à tue-tête une chanson qui n'est chantée que par les partisans de Lacuzon.

"Messire majordome, crie de loin un valet, "Voici Garbas de Menétrux !" Antide de Montaigu commanda :

"Laissez-le avancer. Il peut décharger ses redevances en ma présence !"



116. Le valet exécute promptement les ordres de son maître, ouvre les portes et fait conduire le chariot dans la cour d'honneur. Mais s'écria Antide de Montaigu : " Ce n'est pas le vieux Garbas, le fermier qui est assis là ! C'est Garbas, le trompette de Lacuzon...!"
"En effet, Monseigneur", répond le paysan. C'est le fils au lieu du père, qui vous apporte les redevances à sa place".
- "Pourquoi ton père ne vient-il pas ?" Demande le seigneur du château de l'Aigle. "C'est bien simple, Monseigneur. Mon père s'est trouvé mal en chemin et pour pouvoir payer la taxe à temps, j'ai pris sa place sur le chariot pendant qu'il était ramené à la maison."
"Alors le capitaine n'a donc pas besoin de toi aujourd'hui ?".
"Il semble que non, Monseigneur, parce qu'il m'a laissé quartier libre jusqu'à demain".
"Est-ce qu'il est au trou des Gangônes en ce moment ?"

"Non, Monseigneur, il est parti ce matin !"
"Seul ?"
«Avec le colonel Varroz, le curé Marquis et soixante montagnards".
"Probablement pour une expédition ?"
"Je le crois, Monseigneur."
"Dans quelle direction sont-ils allés?" "Le capitaine ne me l'a pas dit."
"Et sais-tu quand il reviendra ?"
"Cette nuit, Monseigneur." "La nuit est déjà tombée."
"Monseigneur, interrompt le majordome.
"Est-ce que vous nous permettez de dérange de faire décharger la voiture maintenant ?"
"Pas ce soir !", répondit Antide de Montaigu.
"Il est grand temps de lever le pont-levis et de fermer les portes. Demain, vous pèserez tout ça !"

Silence dans la cour



117. Avant de fermer les portes, le majordome demande à Antide de Montaigu: "Que faut-il faire de la voiture de Garbas ?"

"Qu'on la conduise dans la cour où se trouve la citerne et dételez les bœufs."

- Monseigneur, demande Garbas, pouvez-vous me permettre de passer la nuit ici ? Je peux dormir sur mon chariot, dans le foin. "

"Pour les bœufs, je veux bien mais quant à toi, pas question ! Aucun étranger n'est admis dans le château pendant la nuit. "

"Va coucher chez ton père à Menétrux et dis-lui qu'il pourra reprendre son chariot demain", poursuit Antide de Montaigu.

"Bien, Monseigneur."

"Et quand tu reverras le capitaine Lacuzon, le colonel Varroz et le curé Marquis, dis-leur bien que mes sentiments pour eux n'ont pas changé et ne changeront jamais." "Maintenant tu peux y aller, mon ami !"

Garbas conduit la voiture de foin dans la cour de la citerne. Puis il dételle les bœufs et dit tout haut, comme se parlant à lui-même : "Le plus dur est fait ... Bonne chance !"

Garbas quitte le château en chantant à tue-tête comme à son arrivée. Le temps a passé. Dix heures du soir venaient de sonner au loin, à l'horloge d'une église. Les hommes d'armes qui gardent le château sont tous à leur poste, le pont-levis a été remonté et les lourdes portes ont été fermées. Presque toutes les lumières se sont été éteintes successivement sauf une.

Un grand silence enveloppe le château de l'Aigle.



118. Jetons un coup d'œil à l'intérieur du château de l'Aigle. Nous sommes dans un immense salon qui est situé à côté de la salle des gardes. Antide de Montaigu est assis sur un grand fauteuil; les armoiries de sa famille orne le haut du dossier. Antide de Montaigu a environ cinquante ans. Il est grand et fort. Son visage est beau mais il inspire à première vue, un sentiment de répulsion et presque d'effroi tant il reflète la cruauté et l'absence de cœur. Un valet attend ses ordres: "Allez chercher la prisonnière !", dit-il d'un ton sec. A peine le valet est-il parti qu'Antide de Montaigu saute de son fauteuil et se met à aller et venir en tous sens dans la pièce. Il incline sa tête sur la poitrine en proie à une profonde préoccupation.

Les flammes dans le foyer accentuent les lignes anguleuses de son visage qui paraît donc plus cruel que jamais. Des pas résonnent dans le couloir. Après quelques minutes, le valet entre avec la prisonnière, qui, comme les lecteurs peuvent le soupçonner, n'est autre qu'Églantine.

La fiancée de Raoul de Champ d'Hivers entre lentement dans le salon et s'arrête devant Antide de Montaigu. Les traces de ses larmes se voient encore sur ses joues pâles. Ses beaux yeux sont rougis par l'angoisse de sa captivité. Antide de Montaigu regarde fixement Églantine. Il fixe bien son visage et la regarde longuement, puis il dit: "Jeune fille, écoutez-moi !" Églantine relève la tête et écoute.



119. Églantine est silencieuse et Antide de Montaigu profite de l'occasion pour regarder la jeune la fille. Involontairement, il tombe sous le charme de sa beauté si éblouissante : Il ne put s'empêcher d'avoir un instant d'admiration pour elle. "Vous donneriez sans doute cher pour sortir de ce château ?" Demande-t-il.
 "Vous vous trompez, Messire !"
 "Quoi !"
 "Vous ne réalisez pas ce que signifie d'être prisonnière pour moi !"
 "Je suis heureuse quand je sais que tant de braves gens se battent pour la liberté de la Comté".
 "Mais c'est du fanatisme !"
 "Non, Messire, c'est du dévouement, c'est pour l'amour du pays !"
 Après un lourd silence, Antide de Montaigu reprend : "Si vous faisiez un serment, tiendriez-vous la parole donnée ?"
 Églantine hausse les épaules. "Que pensez-vous de ceux qui font un serment et qui ne le tiennent pas ?" Demanda-t-elle, avec mépris.
 "Si je vous donne la liberté à condition de ne dire à personne dans quel lieu vous avez été amené et ..."

"Vous n'avez pas besoin d'en dire plus !" Dit-elle, "c'est inutile !"
 "Qu'entendez-vous par là ? Que vous ne pourrez pas garder ce secret ?"
 "Que je ne veux pas le garder, Messire !"
 "Et pourquoi pas ?"
 Parce qu'il sera de la plus haute importance pour toute la province de savoir qui est réellement le fidèle allié : Antide de Montaigu. Et dès que vous me rendrez la liberté, je dirais la vérité aux combattants de la liberté !"
 "Prenez garde, jeune fille !"
 "Pourquoi, Messire ?"
 "Parce que vous risquez d'attendre longtemps cette liberté que vous refusez !" - "Peut-être", répond Églantine avec un sourire.
 Antide de Montaigu perd son calme. Furieux, il crie :
 "Qu'espérez-vous encore ?"
 "Un homme qui viendra me délivrer." "Et cet homme... ?" "C'est le capitaine Lacuzon !" répond-t-elle.



120. Antide de Montaigu retombe sur son fauteuil, il tient sa tête entre ses mains. Des sentiments contradictoires se lisent sur son visage.

"Jeune fille", dit-il. "Je devrais vous faire tuer, parce que vous ne voulez pas garder mon secret mais je n'ai pas le courage de le faire donc vous devrez rester prisonnière !"

"J'acceptais la prison comme j'aurais accepté la mort."

"Revenons à notre premier projet. vous serez certainement un excellent otage. "

Comme s'il se le disait à lui-même, Antide de Montaigu poursuit: "Bien sûr, vous ne pouvez pas rester ici. Vous devrez partir. "

Églantine devient mortellement pâle quand elle entend ces mots: "Partir !..." répète-t-elle. "En effet !" "Et que voulez faire de moi ? "

"Le comte de Guébriant, mon puissant allié, se chargera sûrement de trouver une prison convenable pour vous."

"Eh bien soit !", dit Églantine, qui ne se soucie guère de savoir si elle sera la prisonnière de Guébriant ou d'Antide de Montaigu.

"Je partirai demain."

"Non, pas demain, jeune fille !"

Un frisson traverse le corps d'Églantine. Ses mains tremblent. "Et Quand donc, alors ?" Balbutie-t-elle.

"Cette nuit. Dans quelques minutes !"

"Cette nuit ! oh ! non ! ... c'est impossible !", je vous en supplie : attendez jusqu'à demain."

Antide de Montaigu jette à Eglantine un regard surpris. "Pourquoi voulez-vous passer la nuit ici"? Qu'espérez-vous encore, stupide enfant ?"

"Rien, Messire, rien... Je suis tellement fatiguée !"

"Vous pourrez vous reposer dans le camp suédois. Quelqu'un va vous transférer "

"Qui donc ?"

"Vous verrez bien !"



121. Antide de Montaigu s'approche d'un tableau, un portrait en pied du baron de Vaudrey. Il appuie sur un bouton qui est caché parmi les ornements sculptés du cadre. Un petit craquement sec s'entend derrière le tableau. Églantine attend anxieusement ce qui va se passer. Le panneau tout entier tourne sur des gonds invisibles et laisse découvrir une ouverture dans le mur. Églantine comprend que c'est le passage secret qui relie le château au monde extérieur.

De cette façon, les alliés du seigneur de l'Aigle qui sont hélas, également les ennemis des partisans de la Franche-Comté, pouvaient entrer dans le château. Antide de Montaigu fait un pas en arrière et regarde dans le couloir. "Capitaine Brunet, dit-il, vous pouvez venir !" Puis une silhouette sort lentement des ténèbres. On entend ses pas résonner dans le couloir. Ensuite, on peut la distinguer qui sort du couloir.



122. Au lieu du capitaine Brunet, le terrible compagnon d'armes de Lespinassou, Antide de Montaigne voit avec étonnement une vieille femme sortir de la pénombre. Elle a l'air pauvre et est misérablement vêtue. Églantine poussa un cri. Le seigneur du château de L'Aigle fit un pas en arrière.

"Qui êtes-vous ?"

"Je suis une pauvre femme qu'on appelle Magui la sorcière !"

"Et comment êtes-vous arrivée ici ? Pour surprendre mes secrets ?"

"Vos secrets, Monseigneur je les connais tous depuis bien longtemps !"

"Depuis le jour de l'incendie du château de Champ d'Hivers, je savais qui était le nom du Masque noir." Antide de Montaigne pâlit. "J'aurais pu vendre ce nom, Monseigneur mais vous savez que je ne l'ai pas fait. "

"Mais", dit Antide, essayant de dominer son émotion,

"comment avez-vous pu pénétrer ici ?"

"Qui vous a parlé de l'existence de ce passage secret ?" Qui a ouvert la porte pour vous ?"

"Je pourrais vous répondre : parce que je suis une sorcière. Mais je préfère vous dire la vérité. "

"Parlez ! Parlez vite !"

"Connaissez-vous cette clé, Monseigneur ?"

"Oui, répond Antide, je la connais très bien, c'est la clé qui ouvre la porte du passage secret."

"Vous aviez remis vous-même cette clé à celui que vous attendiez ici, cette nuit à dix heures : Brunet, le capitaine des Gris."

"Comment est-il possible que vous ayez cette clé que j'ai donnée hier à Brunet ?" "C'est très simple, monseigneur, mais avez-vous le temps d'écouter mon histoire ?" "Oui, mais n'essayez pas de me tromper par un mensonge !"

"Je ne dirai pas un mot qui ne soit vrai, Monseigneur !"



123. Comment la vieille Magui a-t-elle pu obtenir la clé qui donnait accès au château et que le seigneur du château de l'Aigle avait remise personnellement au capitaine Brunet ? C'était très simple. Magui parle de sa visite au trou des Gangônes et comment elle a réussi à échapper à ses gardes. Dans la forêt, Magui a été témoin d'une bataille : Quatre montagnards se sont battus en infériorité numérique, contre vingt Gris. Trois montagnards ont été tués. Le quatrième qui a été blessé a été emmené en tant que prisonnier. À peine les Gris, avaient-ils continué leur chemin qu'ils ont été attaqués à leur tour par cinquante montagnards. Quelques minutes plus tard, les Gris ont dû s'enfuir, laissant plusieurs morts sur le terrain. Magui voulait continuer, mais elle entendit une plainte d'un blessé. C'était le capitaine Brunet qui gravement blessé, avait quelque chose à lui dire. Il lui donna la clé secrète et lui demanda de l'apporter au seigneur du

château l'Aigle.

Il lui a également demandé de transmettre un message important.

"Quel genre de message ?", demande Antide de Montaigu.

"Ce sont les mots que le capitaine a prononcés: Le deuxième et le troisième nous ont échappé. Mais le premier est en notre pouvoir. Nous l'amenons au château de Clairvaux."

"Ah !" S'écrie Antide. "Ce sont les mots qu'il a prononcés ? Et vous êtes bien sûre qu'il a dit cela ?"

"Je suis certaine, Monseigneur." Répond Magui.

"Et ensuite ?"...

"Le capitaine m'a dit que vous l'attendiez à dix heures, et il m'a expliqué comment je pouvais arriver ici. En utilisant le couloir secret menant à ce salon.

"Attendez dans ce couloir jusqu'à ce que Monsieur le comte Antide de Montaigu vous ouvre la porte," dit-il avant de fermer les yeux pour toujours.



124. Quand elle eût fini son histoire, Magui dit: "Maintenant que je suis là, Monseigneur, je suis entièrement à votre disposition. J'attends seulement vos ordres. J'espère gagner votre protection après tout ça."

"Rien ne vous arrivera !", dit Antide de Montaigu, qui fait maintenant entièrement confiance à Magui. Églantine ne comprenait pas ce que Magui voulait dire par ces mots : "Le premier est en notre pouvoir".

Elle ressent que Magui n'est pas hostile envers elle. Brusquement, elle demande maintenant : "Eh bien, me voilà prête à partir ce soir !"

Antide de Montaigu hausse les épaules et se tait. Il ne sait plus trop ce qu'il doit faire.

Magui commence maintenant à parler avec Églantine. "Jeune fille", dit-elle gentiment. "Je ne suis pas une méchante femme.

Si je reçois l'ordre de vous conduire quelque part.

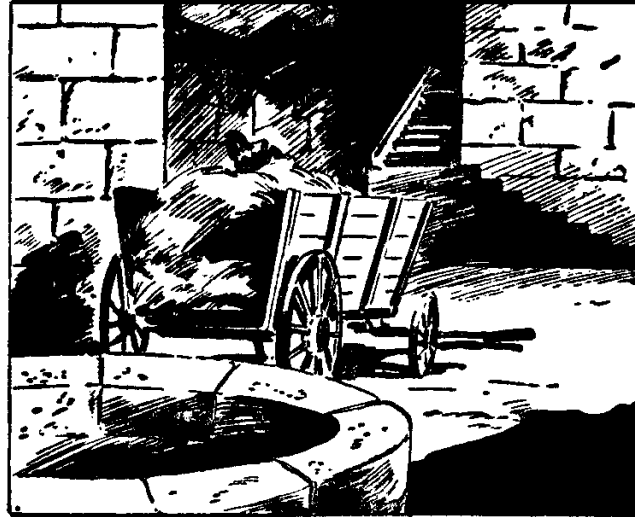
J'obéirai fidèlement à ma mission mais vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Je vous assure que je ne vous ferai aucun mal."

"Vous ne partirez pas ce soir ", dit tout à coup Antide de Montaigu.

"Je ne vous confierai pas à cette femme même si j'ai entièrement confiance en elle, vous pourriez lui échapper trop facilement. Donc vous devrez rester au château jusqu'à demain soir. "

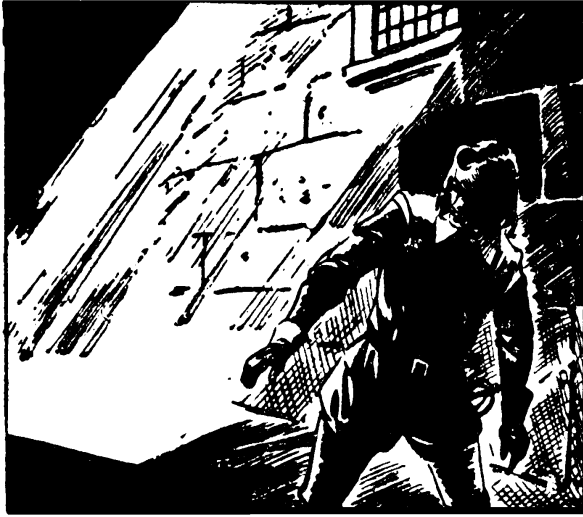
"Vous m'aviez demandé une nuit de repos et les circonstances font que je vous l'accorde. Profitez-en bien! " Puis il frappe sur un timbre.

Le domestique qui a conduit Églantine dans le salon, une heure plus tôt, entre. "Reconduisez cette jeune fille dans sa chambre !", commande-t-il. Et vérifiez si les fenêtres et les portes sont bien fermées pour qu'elle ne puisse pas s'échapper. Vous me répondez d'elle sur votre vie !" et ensuite il dit à Magui: "Restez ! J'aurai besoin de vous !"



125. Dans la cour intérieure du château, il règne un profond silence. Les valets ont quitté la place les uns après les autres. Quelques heures ont passé depuis que Garbas a quitté le château en chantant, laissant derrière lui la voiture de foin. Depuis, aucun son ne s'est fait entendre. Cependant, celui qui aurait traversé la cour à ce moment-là aurait vu une chose d'étrange. Le foin sur la voiture s'agite doucement. Il semble que quelqu'un, très discrètement, soit en train de ramper sous le foin, en haut de la voiture. Puis une tête apparaît puis deux épaules et enfin un homme.

Pendant un moment, le foin demeura à nouveau complètement immobile. L'homme regarde autour de lui. Puis il sort tout entier du foin et quelques instants plus tard, il se glisse jusqu'au sol. En effet, c'est bien Lacuzon, celui qui a conçu ce plan fantastique pour délivrer Églantine de sa prison. Lacuzon demeure immobile, quelques secondes. Il regarde attentivement vers le château. Dans les ténèbres, quelque chose scintille sur les vêtements sombres du capitaine : c'est l'églantine en diamants du médaillon que Pierre Prost lui a donné et qu'il porte à son cou depuis. Deux pistolets sont glissés dans sa ceinture. Il reste immobile pendant quelques minutes, scrutant chaque bruit.



126. Lacuzon connaît bien ces lieux. Il venait souvent ici pour parler avec le "fidèle allié" : Antide de Montaigu qui leur donnait toujours de précieuses instructions. Lentement, il descend de la charrette. Il voit la lumière derrière les deux fenêtres du salon. Il hésite un instant. Mais il pense soudain au garde qui risque de passer là et traverse rapidement la cour. Il soupçonne l'endroit où Églantine pourrait être retenue et c'est pourquoi il se dirige vers une petite porte avec détermination.

Le bois de cette porte est déjà bien verrouillé. Derrière cette porte se trouvent les appartements des femmes. Les yeux de Lacuzon, habitués à l'obscurité, voient immédiatement les points faibles du bois.

Il sort son poignard et le glisse entre deux planches. Il commence

à attaquer le bois. Un petit craquement retentit. Tout va bien jusqu'à présent. Mais alors les difficultés surviennent. La lame du couteau de Lacuzon bute sur une surface dure comme si la porte était recouverte de fer à l'intérieur. Il comprend qu'il doit abandonner dès maintenant toute nouvelle tentative pour ouvrir cette porte.

Lentement, il passe devant le mur du bâtiment, observe la façade, cherchant désespérément si une escalade est possible : une solution à cette question. Comment arriver jusqu'à Églantine ? Le capitaine est désespéré à cause de cet échec. Se serait-il donné tout ce mal pour rien ? Il reste immobile et lève les yeux, mais en vain.



127. Cependant, Lacuzon n'abandonne pas encore. Il poursuit son exploration des lieux et murmure: "Serait-ce pour rien que je connais le nom du traître qui nuit tant à mon pays? Vais-je jamais pouvoir le prouver? Et Églantine, la reverrais-je jamais? Je voudrais la délivrer même au prix de ma vie!"

Puis son pied heurte la première marche d'un escalier. Lacuzon reste immobile et voit que l'escalier conduit à une sorte de terrasse devant le bâtiment des femmes. Il crie presque de joie. Soudain, il se souvient qu'il avait déjà vu cet escalier.

"Ah! Je suis donc fou que j'aie oublié ça!" S'écrie-t-il.

Lacuzon monte rapidement les escaliers. Au bout de ces marches, il trouvera Églantine.

Au bout de l'escalier, au niveau de la terrasse, une grille lui barre le passage. La porte est fermée, mais la clé est toujours dans la serrure. Lacuzon n'a qu'à passer son bras entre les barreaux pour tourner la clé. La serrure toute rouillée grince affreusement mais finalement elle s'ouvre. Lacuzon s'interrompt un instant pour écouter au cas où d'autres auraient entendu ce bruit inattendu dans le silence de la nuit.



128. Lacuzon écoute attentivement, personne ne vient. Il pousse la porte ouverte. Les gonds rouillés grincement avec un bruit horrible. Encore une fois Lacuzon écoute attentivement, mais une fois de plus, il n'y a pas âme qui vive, rien ne bouge. Puis Lacuzon s'engage sur la terrasse avec une lenteur prudente. Il se tient maintenant entre le logis seigneurial et le bâtiment des femmes. Une des fenêtres du premier étage est ouverte, malgré le froid qui règne. Une faible lumière y brille...

" C'est là qu'Églantine attend son libérateur", pense Lacuzon. Rempli d'espérance, il marche vers la porte principale. Il pousse la porte et à sa grande surprise, constate qu'elle est ouverte. Un escalier se trouve en face. Une faible lumière brille tout en haut. La porte de la chambre du premier étage, que Lacuzon a vue de l'extérieur, est entrouverte. "C'est étrange", pense Lacuzon. – C'est de cette façon que les prisonniers sont gardés au château l'Aigle ?" Ou bien, Lacuzon serait-il arrivé trop tard et Eglantine aurait-elle été transférée ailleurs ?



129. L'idée que Magui ait pu le trahir ne vient pas un seul instant à l'esprit de Lacuzon. Il est possible qu'Églantine se trouve dans une autre pièce. Lacuzon décide de pencher pour cette hypothèse.

Il monte les escaliers et pousse la porte ouverte. Il pénètre dans une pièce vide éclairée par une bougie sur une grande table en bois. Le mobilier de cette pièce avait été autrefois très beau, mais il est maintenant dans un état misérable.

Les tentures sur le mur, la tapisserie des fauteuils, les tapis, le rembourrage des chaises : tout est usé et rongé jusqu'à la corde. Le bois du grand lit à baldaquin est tout vermoulu. La lumière de la bougie éclaire une Bible ouverte sur la table : une soudaine révélation pour Lacuzon.

Au château de l'Aigle, seule Églantine pouvait avoir une Bible et la lire. Presque en même temps, il voit le large manteau d'Églantine sur une chaise. C'est celui qui, humidifié, avait servi à Lacuzon pour la protéger des flammes et la faire sortir de la cave. C'est sans doute la chambre d'Églantine.

Mais où est donc la jeune fille ?

Lacuzon poursuit ses recherches. Il ouvre une porte et pénètre ensuite dans un long couloir qui occupe toute la longueur du logis des femmes. Il voit, que d'après cette découverte, il est sur la bonne voie. Il veut retourner dans la chambre d'Églantine quand il entend des pas sur la terrasse. Les marches montent les escaliers. Lacuzon a peu de temps pour réfléchir. Rapidement, il se cache derrière le grand lit à colonnes.



130. A peine Lacuzon s'est-il caché qu'il entend la porte en bas de l'escalier, se refermer. Il entend la clé être tournée et grincer deux fois dans la serrure rouillée. "Je pense que je suis fait comme un rat !", murmura Lacuzon. Dans l'escalier, il entend le bruit léger du pas d'une femme. Le cœur du capitaine battait violemment dans sa poitrine. Églantine entra dans la pièce. Le capitaine est sur le point de quitter sa cachette. Mais il se souvient à temps qu'il vaut mieux attendre. Églantine pourrait s'effrayer et crier, mettant ainsi en péril son plan de sauvetage. Il préfère donc rester parfaitement immobile et muet.

Églantine revient de chez Antide de Montaigu. Elle s'assoit devant la table et prend la Bible entre ses mains. Elle lit tranquillement. Puis elle se lève et marche vers la fenêtre ouverte. Elle regarde dehors et pense à Garbas qu'elle a entendu chanter il y a quelques heures: "Vos amis savent où vous êtes, ils vous protègent, ils sont là, tout près de vous. Espérez et ne craignez plus !"...

Ce sont ces mots qui ont fait comprendre à Églantine qu'il valait mieux ne pas quitter le château ce soir.



131. Lacuzon attend longtemps puis il pense que le valet qui a conduit Églantine s'était suffisamment éloigné, Il sort de derrière le lit et murmure: " Églantine..."

La jeune fille se retourne brusquement, les yeux agrandis par l'étonnement, elle fixe le coin de la chambre d'où son nom a été prononcé. Puis elle voit Lacuzon. Son cœur déborde de joie. Églantine se remet rapidement du choc que l'apparition soudaine de Lacuzon a provoqué chez elle de manière involontaire. Elle appuie son doigt contre ses lèvres pour lui commander le silence.

Elle va à la fenêtre et regarde pensivement dehors. Elle voit le valet qui l'avait emmené, entrant dans le bâtiment de l'autre côté de la cour. Puis elle referme soigneusement la fenêtre.

Elle regarde Lacuzon, les yeux brillants. Puis elle se jette dans ses bras en balbutiant : "Te voilà donc enfin, mon frère, mon sauveur !" Lacuzon sent la douceur de ses joues et la caresse de ses cheveux. Pendant un moment, il veut la presser contre elle comme si elle était sa bien-aimée, mais très vite il se souvient : Églantine est la fiancée de Raoul. Pourtant, il l'aime de tout son cœur.



132. Lacuzon commence à parler d'abord: "Dis-moi ce qui s'est passé depuis que tu as été amenée ici ?", demande-t-il gentiment. Églantine, cependant, baisse les yeux et dit doucement: "Dis-moi d'abord comment va mon père et ... Raoul ?"

"Ton père est sauvé", dit Lacuzon, qui ne veut pas immédiatement lui dire la terrible vérité. Et Raoul est au trou des Gangônes avec Varroz et le curé Marquis. "Mais toi ? Dis-moi vite !"

"Mais j'ai bien peu de choses à te raconter ... J'ai perdu connaissance au milieu de l'incendie de la maison. C'est toi qui m'as sauvée, n'est-ce pas ?"

"Oui, mais Raoul voulait se jeter au milieu des flammes et pour l'en empêcher, il a fallu l'arrêter de force", répond Lacuzon à la question non-dite sur l'action de Raoul. Puis, Églantine raconte comment elle a été amenée au château de l'Aigle et comment elle a été présentée devant Antide de Montaigu qui a décidé de faire d'elle sa prisonnière.

"Ainsi, c'est donc bien vrai ! Antide de Montaigu est un traître?"

"Un traître bien lâche et bien misérable qui profite de votre confiance !"

"Mais pourquoi, que veut-il ? Souhaiterait-il que Louis XIII et Richelieu lui achètent la Franche-Comté ?"

Il y a un moment de silence indigné dans la pièce.

Puis Lacuzon dit. "Plus tard, je vais régler mes comptes avec cet homme. Maintenant, il faut fuir".

"Oui, mais comment ?"

"Ce ne sera pas facile, mais j'ai un plan. Je sais à quel endroit le mur n'est pas très haut. A cet endroit, on arrive sur une sorte de plate-forme et une fois qu'on est sur cette plate-forme, le plus dur est fait."

"Mais comment descendre jusqu'à cette plate-forme ?"

"J'ai déjà tout prévu. Regarde." Le capitaine montre à Églantine, une corde qu'il avait enroulée autour de sa taille, sous son manteau.



133. Églantine explique ensuite à Lacuzon pourquoi elle se trouve encore au château. "L'homme qu'attendait Antide de Montaigu a été tué. "C'était un nommé Brunet "

"Brunet ? Le capitaine Brunet, le capitaine des Gris du Bugey ? Et qui a annoncé cette nouvelle ?"

"Une vieille femme qui se dit sorcière et qui a parlé à Brunet juste avant sa mort."

"Une vieille femme qui se dit sorcière! Comment s'appelle-t-elle ?"

" Magui je crois ! " Dit Églantine "Voici qui est étrange ! "

"Pourquoi ?"

"J'ai laissé Magui au trou des Gangônes quand je suis parti."

"Elle est en ce moment auprès d'Antide de Montaigu".

"Que vient-elle faire ici ?"

J'ai cru d'abord qu'elle était à la solde du seigneur de l'Aigle mais j'ai remarqué qu'il ne la connaissait même pas."

Elle n'a cessé de me regarder comme si elle voulait me rassurer et comme si elle me connaissait déjà. "

"Oui, certes Magui te connaît ! C'est elle qui m'a envoyé ici !"

"Elle?" Répète Églantine avec stupeur.

"Oui, elle ! Et je ne peux pas croire qu'elle veuille nous trahir !

Elle nous a déjà rendu de grands services", poursuit Lacuzon. Elle a amené Raoul au trou des Gangônes après lui avoir sauvé la vie.

"Quoi !" Appelle Églantine.

"Elle a sauvé Raoul, la chère femme ! Tu ne dois plus douter d'elle !"

"Tu as raison," dit Lacuzon. "Je suis sûre qu'elle est venue ici pour m'aider. J'espère qu'un jour, elle me donnera la clé du mystère dont elle s'entoure. "

"Oui," murmure Églantine. "Mais ce n'est pas dans ce château qu'il faut parler de mystères."



134. "Il y a des choses très mystérieuses ici", dit Églantine.
 "Que veux-tu dire ?", demande Lacuzon.
 "Des choses étranges se produisent dans ce château. Quand je suis arrivée ici, il m'a semblé entendre des lamentations qui sortaient des entrailles de la terre. Et le soir, une voix plaintive et mélancolique chante une ballade douloureuse dans la tour de l'Aiguille. La nuit, une forme pâle et vêtue de blanc, apparaît sur la plate-forme de la tour."
 "Un fantôme ! Tu l'as vu ?"
 "Oui, juste après avoir entendu la chanson de Garbas, le "fantôme" s'est promené lentement pendant plus d'une heure sous les grands arbres de la terrasse."
 "Ainsi, murmure Lacuzon, ce n'était pas donc pas un conte. Le fantôme de la tour de l'Aiguille existe donc..."
 "C'est une femme, à n'en pas douter. Une femme qui vit et qui souffre et les gémissements qui montent des profondeurs révèlent d'autres souffrances et d'autres crimes !"

Le capitaine est silencieux pendant quelques instants.
 Puis il dit : "Ah ! Comte de Montaignu, seigneur de l'Aigle, noble bandit, un jour viendra et ce jour n'est peut-être pas loin où je reviendrai dans ton château !"
 Lacuzon a oublié que quelqu'un l'écoute. Il ne se parle qu'à lui-même: "Un jour, je reviendrai, l'épée d'une main et la torche enflammée de l'autre. Alors il faudra bien que tes cachots souterrains disent tous leurs secrets ! Mais cette heure n'est pas encore venue !"
 Mais pour le moment, il n'y a qu'une chose qui compte: fuir de ce château. Je vais te faire descendre par la fenêtre, le long de cette corde", dit Lacuzon à Églantine. "As-tu déjà visité les autres pièces de ce corps de logis qui bordaient la tienne ?"
 "Non, je n'ai pas osé quitter cette pièce !"
 "Alors nous allons voir si nous trouvons ce que je cherche."
 Lacuzon prend la lampe et ouvre la seconde porte, suivie de près par Églantine.



135. Après avoir inspecté toutes les pièces qui donnent sur le couloir et n'ayant rien pu découvrir d'anormal, ils arrivent dans la dernière pièce. Il y a une porte ouverte qui donne sur un escalier pratiqué dans la muraille.

"Ce doit être l'escalier qui aboutit dans la cour de la citerne", dit Lacuzon.

Ils descendent l'escalier et arrivent à la porte vermoulue que Lacuzon avait tenté d'ouvrir en vain de l'extérieur.

Lacuzon étudie la serrure. Il n'y a pas de clé mais ce n'est pas nécessaire. La porte est fermée avec deux gros verrous.

Lacuzon tire les verrous et la porte s'ouvre sans difficulté.

La porte donne en effet accès à la cour.

Lacuzon passe la tête par l'entrebâillement de la porte. Il écoute pour voir si le grincement des verrous ne les a pas trahis, et vérifie si la cour est bien aussi déserte qu'on pourrait le penser. Cependant, il n'y a rien de suspect au dehors. Tout est silencieux et il y a seulement la lumière qui brille encore derrière la fenêtre de l'appartement d'Antide de Montaigu.

"Viens, mon enfant, dit Lacuzon à Églantine, suis-moi et surtout, ne fais pas de bruit. Marchons comme si nous étions des ombres!"



136. Églantine marche derrière Lacuzon dans la cour. À peine a-t-elle franchi le seuil qu'un violent coup de vent referme la porte derrière eux. Les deux fugitifs ont peur.

"J'aurais du y penser, maladroît que je suis ! balbutia Lacuzon. Il sait que s'il ne veut pas être découvert, il doit prendre des mesures rapidement.

Il prend Églantine par la main et court avec elle jusqu'à l'entrée de la voûte conduisant au chemin de ronde.

"Il est possible qu'il y ait une sentinelle sur la muraille", dit Lacuzon. Dans ce cas, il me faudra me battre."

Rapidement, il donne quelques consignes à Églantine sur ce qu'elle devra faire dans ce cas.

"Si tout se passe bien", conclut-il, "je vais te faire descendre avec la corde et je te rejoindrai."

Lacuzon et Églantine entendent soudain un coup de cor. Il sonne à la porte principale. Lacuzon a l'air contrarié.

"qu'est-ce que ça veut dire ? "Quel est l'hôte qui pourrait arriver au château de l'Aigle à cette heure ? " murmure-t-il.

"J'ai entendu le même son de cor hier soir", répondit Églantine.

"Mais c'était seulement un peu plus tard. Les portes se sont ouvertes et en quelques minutes, la cour était pleine d'hommes d'armes, de valets et de chevaux."

"Nous ne pouvons pas rester ici, nous devons nous cacher aussi vite que possible !"



137. C'est un moment critique. Si Églantine et Lacuzon restent dans la cour pendant quelques secondes, ils seront certainement découverts.

"Où pouvons-nous nous cacher ?" Murmure Lacuzon. "La porte menant aux quartiers des femmes s'est refermée derrière nous".

"Hâtons-nous !" murmura la jeune fille anxieusement.

"Peut-être aurons-nous le temps d'atteindre le rempart rapidement", dit Lacuzon.

"Impossible", dit Églantine de manière décisive. "C'est par le chemin de ronde et par la voûte que les hommes et les chevaux vont arriver."

Soudain, le regard de Lacuzon tombe sur l'ouverture de la grande citerne au milieu de la cour. La citerne à côté de laquelle Garbas a déposé sa charrette de foin ...

"Nous sommes sauvés !" S'écrie Lacuzon.

"Sauvés ! Comment ?" demande Églantine désespérément.

"Il y a très peu d'eau dans cette citerne"

"Et bien ?"

"Eh bien, je vais descendre dans la citerne. L'eau sera froide, mais après tout, il ne s'agit que de prendre un bain un peu froid. Il attrape une échelle dressée contre le mur d'un hangar et continue :

"Quand tout danger aura disparu, tu reviendras vers moi."

Églantine demande anxieusement: "Et moi ? Que dois-je faire ?"

"Tu vas monter cet escalier menant à la terrasse. Il y a des grands arbres et les hommes n'y viendront certainement pas. Tu te caches derrière un arbre et quand les soldats seront partis tu peux revenir."

"Je ne peux pas rester avec toi ?"

"Non. Nous serions découverts ensemble, Antide de Montaigu ne me pardonnerait pas d'avoir découvert son secret. Il me ferait tuer et nous serions perdus tous les deux !"



138. Églantine se sent rassurée par l'explication de Lacuzon. En effet, si elle est découverte, le seul risque est qu'elle soit à nouveau enfermée et elle devra attendre une nouvelle libération. Par contre, si de Montaigu devaient les rencontrer ensemble, il ferait tout pour les empêcher de sortir du château. Des plans si soigneusement élaborés ne doivent pas fuiter. Et le comte de Montaigu ne négligera aucune mesure pour éviter cela ! Lacuzon convient avec Églantine qu'elle récupérera l'échelle quand Lacuzon lui fera signe. Églantine montera ensuite sur la terrasse pour se cacher. Lentement Lacuzon descend. Il touche le mur avec ses mains, cherchant une prise. Églantine est au-dessus de lui. Elle scrute la citerne; elle ne voit

rien à travers les ténèbres. Alors la main de Lacuzon rencontre une corniche. Il tâte et remarque que c'est une corniche étroite et glissante qui fait le tour complet de la citerne. "Enlève l'échelle !" Dit-il après avoir pris pied sur cette corniche. Cependant, une fois seul, il se sent très inquiet sur les suites possibles de son audacieuse entreprise. La trahison ! Ce mot et son sens fatal s'imposent soudainement à lui. Jusqu'à aujourd'hui ils parlaient de loyauté et de liberté, d'une Franche-Comté libre et maintenant de cette grande trahison qui peut être fatale ... et le premier complice de cette trahison semble être un combattant de la liberté !



139. La citerne semble être très grande. Quand les yeux de Lacuzon se sont habitués à l'obscurité, il voit une immense voûte souterraine qui occupe tout l'espace sous la cour. Une large corniche longe tout le mur, comme un petit chemin. Quelques minutes ont déjà passé depuis qu'Églantine a récupéré l'échelle. Puis Lacuzon entend soudainement un bruit qui lui fait glace le sang. Il entend un gémissement sourd, une plainte haletante.

Un sanglot résonne à travers la voûte. Lacuzon pense que c'est le fruit de son imagination. Pourtant, il continue d'écouter attentivement. Cependant, le soupir continue. Puis il entend un doux sanglot. Il n'y a aucun doute maintenant possible. Ici, près de lui, il y a une créature qui souffre...

Une créature qui était sans doute une victime de l'infâme cruauté du seigneur de l'Aigle.

Lacuzon entend alors un autre son. Celui d'un corps qui se déplace avec difficulté.

Alors le capitaine se souvient alors des mots d'Eglantine qui lui a dit que la nuit, elle aussi, a entendu des plaintes qui semblaient venir de la terre. Les bruissements se rapprochent.

Lacuzon ressent une peur indicible. Un souffle tiède caressa son visage. Il veut fuir mais c'est impossible. Lacuzon reste sur la corniche, cloué contre le mur. Puis il voit les plis d'un vêtement près de lui. Il sent une respiration humaine sur son visage et deux yeux ardents le regardent.



140. Une voix lente demande sans intonation : "Qui êtes-vous ?" Maintenant que Lacuzon sait avec certitude qu'il a affaire à un être humain, un grand soulagement s'empare de lui. Bien qu'il soit toujours surpris, il n'a plus peur. La personne qui lui a parlé est-elle un ami ou un ennemi ? "Qui êtes-vous vous-même ?" Demande Lacuzon. "Vous ne le savez pas ? Murmure la voix. "Non, je ne sais pas."

"Alors que venez-vous faire ici ? Pourquoi réveiller le prisonnier ?"

"- Quoi, s'écrie Lacuzon, vous êtes prisonnier ?"

"N'essayez pas de me tromper", poursuit l'inconnu. Si vous êtes envoyé par Antide de Montaigu, mon ennemi mortel, et si vous êtes chargé de me tuer, faites-le maintenant. La main qui tue est aussi la main qui délivre."

Lacuzon allait répondre quand un bruit d'armes et les chevaux se fait entendre au-dessus de la citerne.

"Silence !", murmure Lacuzon.

"Qui donc êtes-vous ?" Répéta la voix mais plus douce maintenant. "Votre sauveur, peut-être. Mais au nom du ciel, silence maintenant. S'ils nous découvrent ici, nous sommes tous deux perdus." " Alors allons dans mon cachot." Dit l'inconnu. Lacuzon sent une main saisir la sienne. Il marche lentement. Lacuzon découvre bientôt une ouverture étroite et basse dans la paroi rocheuse qui aboutissait à la prison de l'inconnu.

"Nous sommes arrivés" Dit-il.

"Il y a une botte de paille. Asseyez-vous dessus si vous voulez. Il fait moins froid ici que dans la citerne. Mais je vois que vous êtes assez jeune et fort et les jeunes gens craignent moins le froid que les personnes plus âgées.

"Comment savez-vous que je suis jeune et fort ?"

"Mes yeux sont habitués à voir dans la nuit comme ceux d'une chouette depuis que je passe ma vie dans l'obscurité de ce cachot".



141. "Alors il y a bien longtemps que vous êtes prisonnier ?"

Demande Lacuzon.

"Depuis vingt ans."

"Vingt ans !", répéta Lacuzon avec consternation.

"Pouvez-vous comprendre ce que j'ai souffert pendant ces vingt années? Oui, j'ai terriblement souffert. Tous les autres captifs seraient devenus fous sous cette torture morale. Mais chez moi tout est resté intact : l'esprit, les pensées ... J'ai tout gardé, le souvenir, le regret, l'attente, la haine !... Oh, toutes ces longues heures pendant lesquelles j'ai tant désiré que la mort vienne me détourner de cette horreur !

"Combien de fois," continue le vieil homme, "j'ai eu envie de me briser le crâne contre les murs. Seule la haine m'a donné la force de vivre !" Pendant un moment, l'inconnu s'arrête, silencieux, submergé par l'émotion.

Puis il poursuit: "Jeune homme, mon exaltation vous semblera étrange et comment me comprendriez-vous ? Mais je n'ai pas vu de visage depuis vingt ans. "

"Je n'ai même jamais vu le visage de mon geôlier car le guichet par lequel on me jette ma nourriture ne s'ouvre jamais qu'à moitié. Je n'ai pu serrer la main à personne depuis vingt ans mais il y a soudainement quelqu'un qui m'offre de serrer sa main amie car vous êtes mon ami puisque vous êtes aussi l'ennemi d'Antide de Montaigu !"

-" Oui, son ennemi", répondit pensivement Lacuzon, son plus mortel ennemi !"

"Après moi !", dit doucement le prisonnier.

"Et bientôt ce compte terrible sera réglé !"

"Puissiez-vous dire vrai ! Si je meurs bien vengé, je mourrai heureux !"



142. Après un moment de silence, Lacuzon dit : "C'est la Providence qui m'a conduit auprès de vous. Je vous rendrai la lumière et la liberté. Mais je pense avant tout à celle que je suis venu défendre et secourir ici, et qui va certainement aussi nous aider à nous échapper."

"Est-ce donc pour une femme que vous êtes au château de l'Aigle ?", Demande le prisonnier.

"Oui, Messire."

"Une jeune fille, n'est-ce pas ?"

"Oui !"

"Et elle a été amenée ici par un misérable bandit qui l'a livrée comme otage au sire Antide de Montaigne ?"

"En effet, s'exclame Lacuzon avec étonnement, mais comment pouvez-vous le savoir ?"

"C'est étrange, n'est-ce pas que je sache tout cela ? Je peux vous en dire encore beaucoup plus. Je sais même qui vous êtes !"

"Et pourtant je ne vous avais jamais vu auparavant."

Lacuzon est trop stupéfié pour pouvoir répondre quoi que ce soit. "Il n'y a qu'un homme, poursuit l'étranger, qui oserait s'aventurer ainsi dans la fosse aux lions. Il n'y a qu'un seul homme qui ferait cela pour libérer Églantine. "

"Églantine !" répète Lacuzon qui croyait rêver. "Et cet homme ! C'est Jean Claude Prost !...c'est le capitaine Lacuzon !"

Le capitaine ne répondit pas.

"Dites-moi que je ne me suis pas trompé ?", demande le prisonnier.

Et comme Lacuzon se taisait toujours, il dit tristement: "Me suis-je donc trompé ? Je sais que c'est la nièce du curé Marquis, la cousine de Lacuzon qui est retenue captive dans ce château. Et je sais aussi que cette jeune fille s'attend à ce que quelqu'un vienne la libérer. Dites-moi, est-ce que je me suis trompé ?"

"Non", répond Lacuzon. "Je suis en effet Jean-Claude Prost !"



143. Maintenant que Lacuzon sait qu'il peut faire confiance à l'inconnu, il raconte pourquoi il est descendu dans la citerne. "C'est le son du cor qui m'a fait fuir ici."
 "Le son du cor !", répéta le vieil homme. "Hier, Antide de Montaigu a eu une longue entrevue avec un autre seigneur que vous connaissez sans doute. Quand ils se sont séparés, ils ont dit : à demain..."
 "Mais comment pouvez-vous savoir tout ce qui se passe dans le château ?" Demande Lacuzon.
 "Je vais vous le dire !" Le vieil homme prend la main du capitaine et l'amène à l'un des angles du cachot.
 Lacuzon ne comprend plus son étrange compagnon. Comment cet homme qui n'a pas vu la lumière du jour depuis vingt ans, qui ne parle jamais à personne, peut-il connaître tous ces détails sur le château ?

Oui, cet homme sait même des choses sur les événements qui se passent dans la province.
 "Appuyez votre oreille contre ce mur", dit l'étranger. Lacuzon obéit. Il entend dans l'instant, le bruit de deux voix.
 Une de ces voix, Lacuzon ne peut pas en douter, est celle d'Antide de Montaigu. S'il s'était trouvé en ce moment dans la même pièce que celle du seigneur de l'Aigle, Il n'aurait pu entendre plus distinctement la conversation. Tout ce qui se dit à l'intérieur semble si clair.
 "Qu'est-ce que tout cela signifie ?" Demande-t-il.
 "Je vous expliquerai plus tard", dit l'inconnu, "Mais maintenant, écoutez bien ce qui est en train de se discuter à l'intérieur. Parce que ou je me trompe fort ou cet entretien va vous intéresser !" Lacuzon remet son oreille contre le mur et écoute attentivement.



Pourquoi Antide va-t-il dans la cour ?



144. Nous sommes maintenant dans le salon d'Antide de Montaigu, le seigneur du château l'Aigle, quelques minutes avant que ne sonne le cor qui annonçait le visiteur nocturne. Antide de Montaigu assis au coin du feu, devant une table de chêne, traçait des caractères bizarres sur une grande feuille de papier. Juste en face de lui se trouve Magui la sorcière, le regard apparemment vague et distrait en apparence mais qui scrute en réalité le visage d'Antide de Montaigu. Puis le son du cor retentit soudainement, faisant tressaillir le comte. De Montaigu se lève précipitamment de son fauteuil et appuie sur le bouton caché près du tableau, démasquant à nouveau le couloir secret par lequel Magui était arrivée ici même

il y a quelques heures.
"Femme", dit Antide de Montaigu, "j'ai l'intention de vous confier une grande mission qui demandera beaucoup d'intelligence. Mais maintenant, Entrez dans le couloir et restez-là et attendez que je vous appelle."
"N'allez pas m'oublier au moins, Monseigneur ?" supplie Magui.
"À cet égard, soyez sans inquiétude !" dit avec hauteur le comte de Montaigu.
Une fois le panneau refermé derrière Magui, Antide de Montaigu appelle le valet qui avait conduit Églantine dans le salon. L'homme porte une lanterne avec lui. Les deux hommes quittent la pièce et descendent les escaliers menant à la cour.



145. Antide de Montaigu appelle les gardes sur le mur et leur donne l'ordre d'ouvrir les portes et de baisser le pont-levis. Quelques instants plus tard, le cliquetis des chaînes du pont-levis rompt le silence de la nuit. Puis un profond silence revient comme celui régnant quelques minutes auparavant. Rien ne trahit la présence d'hommes là-bas. Antide a pris soigneusement des mesures de précaution pour qu'aucun de ses plans ne puisse être dévoilé ! Ensuite, un cavalier entre par la porte. Il est enveloppé dans un immense manteau brun foncé et escorté par une douzaine de soldats.

Le visiteur et Antide de Montaigu se saluent cérémonieusement sans dire un mot. Alors les hommes se rendent sur le chemin de ronde. Le pont-levis a été relevé. Seulement précédés du valet qui porte la lanterne, les deux hommes traversent la cour et montent l'escalier qui mène au salon d'Antide de Montaigu. Dans la cour, on peut entendre seulement le bruit des hommes qui parlent en sourdine et des chevaux impatients, dont les sabots heurtent les pavés.



146. Une fois les deux hommes installés au salon, le visiteur laisse glisser la cape de ses épaules. Antide de Montaignu lui offre un fauteuil puis il dit d'un ton cordial: "Comte de Guébriant, soyez les bienvenu."
 "Le représentant de Sa Majesté le Roi de France se réjouit qu'il soit le bienvenu chez le gouverneur du comté de Bourgogne!", Répond le comte en insistant sur les cinq derniers mots.
 Quand il entend ce titre, le titre qu'il souhaitait ardemment, Antide de Montaignu commence à frissonner et son visage devient rouge foncé de joie.
 "Gouverneur du comté de Bourgogne ?" Répète-t-il.
 "Oui !", répond le comte de Guébriant, "et cela signifie que vous serez en charge de : Saint-Claude, Lons-le-Saunier, Dole, Salins et Nozeroy".

"Alors, s'exclame Antide, le cardinal Richelieu daigne enfin être d'accord".
 Le comte de Guébriant interrompt le seigneur du château l'Aigle. "Comte de Montaignu," dit-il, "afin d'éviter les malentendus, il est indispensable de récapituler ce qui s'est passé depuis le début de nos négociations."
 "A quoi bon ? Nous le savons d'avance tous les deux, de toute façon ?"
 "Certes, nous le savons mais je crois que sur certains points il y avait des divergences et je crois qu'il me paraît essentiel d'y revenir."



147. La conversation entre le seigneur du château L'Aigle et le comte de Guébriant dure longtemps. Les hommes peuvent difficilement parvenir à un accord. En effet, le comportement d'Antide de Montaigu est jugé sévèrement par le camp Français et Guébriant ne lui cache pas. "Vous êtes accusé de ne pas aller assez vite avec ces trois hommes : Lacuzon, Varroz et Marquis. Leur confiance envers vous est sans limite, la pensée d'une trahison ne leur est pas encore venue à l'esprit. Et depuis six mois que vous appartenez à notre cause, vous auriez eu vingt fois l'occasion de capturer ces hommes et de nous les livrer. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? " "Eh bien, je vais vous expliquer...En effet, plusieurs fois j'ai eu l'occasion de tenir en mon pouvoir Lacuzon et les deux autres membres de la trinité et de les livrer. Mais pourquoi ne l'ai-je pas fait ?"

"Je me serais mis pieds et poings liés à votre merci ou plutôt à celle du roi de France et du cardinal de Richelieu. Et c'est ce que je ne voulais pas accepter. Une fois le service rendu, le roi oublie facilement son serviteur !"

"Seigneur de l'Aigle, s'écrie Guébriant, caustique, ce doute envers le roi est une injure !"

"Cette injure ne s'adresse pas à vous et sa Majesté ne relèvera pas !." Avec habileté, de Montaigu démontre facilement à son partenaire Français que celui-ci ne peut rien faire sans son aide. Il oriente ensuite la conversation vers d'autres sujets dont l'un le préoccupe au plus haut point.

"Le titre dont vous avez parlé juste après votre arrivée me fait croire qu'une décision a finalement été prise. Mais je voudrais avoir plus de certitude à ce sujet et je voudrais voir les preuves. "



148. Le comte de Guébriant tire un papier d'une enveloppe. Il remet la lettre au seigneur de l'Aigle et dit : " Voici la preuve que vous demandez !"

Antide de Montaigu saisit avidement le papier. Il le déplie et le parcourt d'un seul regard. C'est un message envoyé par le duc de Saxe-Weimar au comte de Guébriant.

"Cette lettre, dit de Montaigu, annonce une autre lettre du cardinal de Richelieu que vous êtes chargé de me remettre."

"Oui Messire comte... La voilà. Bien que les instructions que j'ai reçues me prescrivaient de ne vous la donner qu'au moment où vous auriez tenu toutes vos promesses... Mais votre franchise m'a donné confiance."

Le seigneur de l'Aigle brise le cachet de cire rouge qui fermait l'enveloppe. Il déplie le parchemin et lit. Au fur et à mesure de sa lecture, son visage devient plus rayonnant. Une fois la lettre lue, il s'exclame :

"Comte de Guébriant, savez-vous ce que contient cette lettre ? Je suis heureux d'avoir pu lire que la loyauté du cardinal de Richelieu, celle du duc de Saxe-Weimar et la vôtre ne pouvaient être

souçonnées..."

"Demain, je remplirai mes devoirs. Incidemment, j'ai déjà de bonnes nouvelles pour vous : un des membres de la trinité est déjà en notre pouvoir !"

"Lacuzon ?", s'écria le comte de Guébriant. "Non, ni Lacuzon ni Varroz, le premier et le second nous ont échappé. Mais nous avons le troisième en notre pouvoir : le curé Marquis est notre prisonnier."

" En effet, c'est là une bonne et importante nouvelle ! Pouvez-vous me donner quelques détails sur cette capture ? Et quels sont vos projets futurs ? "

"Marquis a été fait prisonnier par les Gris il y a quelques heures et je leur ai donné l'ordre d'amener le prisonnier directement au château de Clairvaux, où le comte de Bauffremont, notre allié, se chargera de lui. Mes plans à votre égard, sont clairs : je vous livrerai bientôt Lacuzon et Varroz. Mais leur capture ne sera pas facile ! "

"Où sont-ils maintenant ?"

"Au trou des Gangônes."



149. Le comte de Guébriant reprend : "Je veux vous faire une proposition". "Je ne suis pas un diplomate, moi, seulement un soldat. Varroz et Lacuzon sont certes mes ennemis, mais ce sont de braves gens et je veux qu'ils meurent d'une mort honorable, comme ils le méritent, sur le champ de bataille, les armes à la main. N'est-il pas possible au lieu de les attirer dans un piège comme des fouines, d'aller les attaquer directement au trou des Gangônes avec une petite armée et de les attraper là-bas ?" Antide de Montaigu sourit. "C'est chevaleresque, Messire comte mais complètement impossible !" Dit-il. "Vous devez savoir que le trou des Gangônes est formée par un dédale de rochers et de grottes. Cet endroit est imprenable, même si nous cernons l'endroit pendant très longtemps. En outre, la grotte renferme des issues secrètes connues seulement de Varroz, Marquis et Lacuzon. Donc, si nous devons cerner la grotte, nous aurions de gros risques que les partisans s'enfuient et nous attaquent ensuite dans le dos." "Je comprends. Nous pouvons seulement recourir à la ruse." "Que comptez-vous faire ?"

"Je ne le sais pas encore. Mon plan sera dicté par les circonstances. Je ne pense pas qu'il soit difficile d'attirer dans un piège adroit, des hommes sans défiance ... "

"Judas !" murmura de Guébriant avec dégoût, mais assez bas pour que l'autre ne puisse l'entendre.

"Dès aujourd'hui", poursuit Antide de Montaigu. "car il est déjà minuit passé. Je vais me mettre à l'oeuvre".

"Je dois encore écrire un message au seigneur de Bauffremont dans lequel je lui demande de bien vouloir faire garder avec une attention particulière, le curé Marquis." Tout en parlant, Antide de Montaigu reprend sa plume. Il rajoute quelques caractères aux lignes tracées sur le papier il y a quelques heures. "Et qui va se charger de porter cette lettre ?" Demande de Guébriant.

"Une vieille femme en qui j'ai confiance et que personne ne peut soupçonner. Même si elle perdait cette lettre, personne ne pourrait en tirer avantage car je l'ai écrite avec des signes connus seulement du comte et de moi.

"J'admire la prudence que vous savez mettre en toutes choses !".



150. Après avoir relu sa lettre et l'avoir cachetée et mise sous enveloppe, il appuie sur le bouton à côté du tableau et appelle Magui. Elle vient immédiatement. "Vous pouvez maintenant faire la preuve de votre zèle pour nous aider. Pouvez-vous vous mettre en route tout de suite ?"

"Oui Messire !"

"Combien de temps vous faut-il pour aller d'ici à Clairvaux ?"

"Quatre heures."

"Ainsi vous arriverez là-bas avant le jour ?" "Oui Messire."

"C'est bien ! Prenez cette lettre et remettez-la personnellement au comte de Bauffremont."

"Je vais cacher la lettre dans ma besace où personne ne le cherchera. Mais il reste une difficulté: on ne permettra jamais à Magui la sorcière, de parvenir jusqu'au comte."

"C'est vrai. Prenez cette bague, montrez-la à la sentinelle et dites que vous venez de ma part. Toutes les difficultés seront alors aplanies. Vous direz au comte que j'attends une réponse. Vous m'apportez cette réponse après avoir pris du repos pendant quelques heures." " Et par quelle porte devrai-je arriver lorsque je serais revenue ?"

"Par la petite porte du rempart, en voici la clé." Magui disparaît dans le couloir secret et le panneau se referme derrière elle.

"Comte de Montaigu", dit le sire de Guébriant, "je crois que notre conférence est terminée."

"Nous voici d'accord sur tous les points, maintenant."

"J'en suis heureux, Messire et j'ai hâte de prouver au roi de France et au Cardinal que je suis digne de la confiance qu'ils veulent bien porter en moi."

"Il est maintenant de votre intérêt autant que du nôtre que la Franche-Comté devienne une province française car le jour même, vous deviendrez gouverneur du comté de Bourgogne". "Messire, avant trois mois, la Franche-Comté sera une province française".

"Voulez-vous donner des ordres maintenant pour que mes gens et mes chevaux se tiennent à ma disposition ?"

Le seigneur du château l'Aigle sonne, appelle un valet et lui donne quelques instructions. L'homme disparaît en toute hâte en direction de la cour de la citerne. Quelques minutes après, le comte de Guébriant s'en va, accompagné par Antide de Montaigu et franchit le pont-levis du château de l'Aigle.



151. Lacuzon et l'inconnu sans en perdre un seul mot, comprirent la longue conversation entre Antide de Montaigu et le comte de Guébriant. Le capitaine devait se maîtriser pour ne pas crier de colère et d'indignation. La nouvelle imprévue de la captivité du curé Marquis l'avait bouleversé, il a bondi mais le vieil homme l'a calmé en disant qu'il ne serait pas si difficile de libérer ce fidèle ami. L'apparition de Magui semblait inexplicable. Lacuzon est certain, cependant, qu'elle ne les trahissait pas car même si elle sait que Lacuzon est au château, elle n'en a apparemment rien dit.

"Comment est-il possible que nous entendions ici tout ce qui se dit dans le salon d'Antide de Montaigu ?" Demande Lacuzon.

"Je me le demandais souvent aussi" Dit L'inconnu

"Il est remarquable que nous ne puissions entendre quelque chose que lorsque nous collons notre oreille contre le mur. Je pense qu'un mur ou une partie d'un mur de la chambre d'Antide de Montaigu s'appuie sur la voûte même du cachot. Un savant pourrait probablement l'expliquer mieux que moi."

"Plus tard, je vous dirai quels événements m'ont fait - après une nuit terrible - découvrir que je pouvais écouter les conversations de cette façon. Mais maintenant, nous devons seulement penser à la façon dont nous pouvons quitter le château."

La cour est vide maintenant.

"Venez." L'inconnu reprend la main de Lacuzon et le ramène dans le couloir qui aboutit au cachot. "Suivez-moi", dit-il. "Maintenant, la chance de retrouver la liberté est enfin venue à moi."



152. Lacuzon et son compagnon sont à peine arrivés sur la corniche glissante que quelque chose à côté d'eux agite violemment l'eau.
 Une voix au-dessus d'eux murmure: "C'est l'échelle."
 Lacuzon lève la tête avec reconnaissance. Il sent la main de l'inconnu trembler dans la sienne. Se retrouver si proche de la liberté submerge l'inconnu d'une foudroyante émotion. "Soyez courageux maintenant !", murmure Lacuzon.
 "Pardonnez-moi ma peur", dit le prisonnier. "L'idée d'être libre est si incroyable pour moi. Maintenant je suis calme à nouveau."
 "Messire, répondit Lacuzon, je vais monter le premier. Églantine s'attend à me voir seul, et si vous montez juste derrière moi, la première fois, elle pourrait pousser un cri de surprise."

"Oui, montez vite. Je vais vous suivre." Dit l'inconnu.
 Lacuzon monte sur l'échelle.
 L'inconnu le suit des yeux en restant immobile sur la corniche.
 Églantine, cependant, avait entendu une autre voix venant du fond de la citerne. Ses yeux sont grands ouverts. Elle est soulagée quand elle voit Lacuzon, qui s'agite habilement sur la corniche qui entoure la citerne.
 "Tu n'es pas seul", demande-t-elle tendue.
 "Non", répondit le capitaine.
 "Qui donc t'accompagne ?"
 "Un ami"
 "Mais comment est-ce possible ?"
 "Je te le dirai plus tard. Maintenant, je t'en prie, pas un mot de plus."
 A ce moment, la tête de l'inconnu émerge de l'orifice de la citerne.



Noble malgré ses haillons

153. Lacuzon se dirige vers la citerne pour aider l'homme. Il fait moins noir ici que sous terre et maintenant Lacuzon peut mieux voir à quoi ressemble son compagnon.

C'est un homme de 55 à 60 ans. Il est grand et a l'air plein de noblesse malgré les haillons qu'il porte, les longs cheveux qui lui couvrent la tête et l'immense barbe blanche qui tombe jusqu'à la poitrine.

L'inconnu a regardé attentivement Lacuzon et ses yeux sont pleins de reconnaissance.

"Je suis prêt, capitaine", dit l'homme.

"C'est de l'autre côté de ces murailles que nous retrouverons la

liberté". Répond Lacuzon.

"Je vous suivrai, mais d'abord, retirons l'échelle de la citerne".

"Pourquoi faire ?"

"Il vaut mieux que de Montaigu ne s'aperçoive de notre fuite que le plus tard possible". "Effectivement" admet Lacuzon en retirant l'échelle de la citerne.

Tandis que Lacuzon ramène l'échelle à l'endroit où il l'avait prise, Églantine et le prisonnier se dirigent vers la voûte qui reliait la cour de la citerne avec le chemin de ronde. Tout est calme et désert. Seule la lumière brille encore aux fenêtres de la pièce où Antide de Montaigu caresse avec amour ses plans de trahison et de grandeur.



154. Lacuzon entre le premier sous la voûte suivie d'Églantine et du prisonnier. Il marche à dix pas devant les autres. Une main tient le pistolet, l'autre la poignée de sa rapière. Ses yeux scrutent les ténèbres; il essaie de sonder les secrets des plus sombres recoins. Il écoute attentivement à l'affût du moindre bruit suspect.

Églantine tremble. Elle sait comment peut finir cette dangereuse aventure : soit ils retrouveront la liberté et mettront un terme aux activités d'Antide de Montaigu et sauveront ainsi toute la province, soit l'aventure se terminera très vite et les conséquences en seront terribles. Bientôt, ils ont dépassé la voûte.

Ils voient déjà le début du chemin de ronde. Ils arriveront bientôt à cette partie de la muraille que le capitaine a choisie comme étant la plus favorable pour l'escalade. Les lèvres de Lacuzon remuent comme pour murmurer : "Comment cette entreprise risquée finira-t-elle ?"

Il n'ignore rien de ses doutes mais ne veut y faire aucune allusion devant ses compagnons car ils dépendent entièrement de lui. Puis, soudain, une silhouette humaine émerge de l'ombre du grand bâtiment alors qu'ils ne l'avaient pas remarquée jusqu'à présent. "Qui est là ?", cria le soldat. Surpris par ce retournement inattendu et défavorable de l'affaire, les trois fugitifs restent pétrifiés, incapables de penser ou d'agir calmement.



155. Lacuzon ne répond pas à l'injonction du soldat. Pendant un instant, il regarde Églantine et l'inconnu. Il hoche la tête presque imperceptiblement. Il espère toujours atteindre le mur, avant que la poursuite ne commence. Il s'élançe en avant. Pendant un moment, le soldat est déconcerté par la rapidité du mouvement. Il est tellement surpris qu'il hésite un instant à agir.

Puis il épaule son mousquet et presse la détente, un coup de feu assourdissant déchire le silence de la nuit. Le son se répercute mille fois. Une balle siffle à quelques centimètres de

la tête de Lacuzon.

Quelques instants plus tard, l'homme disparut dans l'obscurité, mais les fugitifs l'entendirent hurler : "Alarme ! Alarme !"

Tout le château semble s'éveiller à ce cri qui résonne dans la nuit. Les lumières s'allument derrière les fenêtres et les hommes munis de torches, sortent. Les hommes et les domestiques reprennent l'appel du soldat : "Alarme ! Alarme !" La cour est remplie d'hommes d'armes et de valets qui courent en tous sens. Personne ne sait exactement ce qui se passe et la confusion est grande. "Alarme ! Alarme !" Ce cri résonne toujours.



156. "Nous sommes perdus !", balbutia Églantine.
 "Pas encore !", répondit Lacuzon, d'abord hésitant puis, prenant une décision : "En avant, nous devons y retourner !", dit-il. "Nous allons redescendre dans la citerne."
 "Nous nous y tiendrons cachés jusqu'à la nuit prochaine."
 Le capitaine a remarqué que les poursuivants sont encore loin de la citerne et qu'il y a donc une grande chance pour que les trois fugitifs puissent atteindre la citerne sans être vus.

Le temps presse cependant, et ils devront agir rapidement. Mais au moment où Lacuzon voulait reprendre l'échelle qui heureusement se trouvait dans un coin sombre, dix valets équipés de torches viennent investir la cour.
 - "Trop tard !", murmura Lacuzon, nous n'aurons jamais le temps d'atteindre la citerne." Mais alors il pense soudain à une autre solution: "La terrasse ! Gagnons la terrasse."



157. Les trois fugitifs montent l'escalier menant à la terrasse.
 "Ici au moins, nous pourrons nous cacher et même si nous sommes découverts, nous pourrons essayer de nous défendre, derrière le tronc des arbres et les haies." Dit Lacuzon. Il referme soigneusement la grille qui était ouverte. Églantine, Lacuzon et l'inconnu se dissimulent derrière les haies de buis touffues.
 "Capitaine", dit tout bas l'inconnu, capitaine, au nom du ciel, donnez-moi une arme, que je puisse au moins défendre ma

vie."

"Si nous sommes surpris, j'aurais eu au moins le bonheur de leur vendre chèrement ma vie !"

Lacuzon lui donne son poignard.

Puis les bruits qu'ils ont entendus au loin se rapprochent soudainement.

Les hommes d'armes doivent maintenant être près de la terrasse et le risque devient grand d'être découverts. Églantine a l'air mortellement pâle.

Lacuzon murmure : "Allons-nous mourir ici ?"

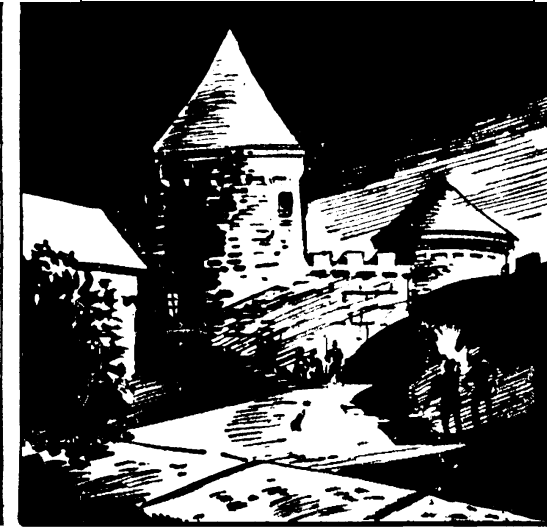
Où sont les fugitifs ?



158. Le seigneur de l'Aigle a entendu le coup de feu et le cri d'alarme. Il s'est précipité et a questionné plusieurs valets. Ils le renvoient vers la sentinelle qui a tiré. L'homme raconte brièvement ce qui s'est passé. Le seigneur de l'Aigle voit clairement l'importance de la découverte des fugitifs. Il se prend la tête dans les mains. Les couloirs et les recoins sombres sont fouillés et tout est éclairé par d'innombrables torches enflammées. Antide de Montaigu retourne ses idées dans tous les sens en se demandant comment des étrangers ont pu pénétrer dans le château. Son regard tombe sur le chariot de Garbas, l'homme qui chantait ses fameux refrains et il ordonne immédiatement qu'il soit déchargé

jusqu'à la dernière botte de foin.

Cependant, sans résultat. Le seigneur de Montaigu ne peut pas soupçonner que cette voiture de foin était la première étape de la tentative d'évasion de deux personnes emprisonnées par lui. Le château est systématiquement fouillé mais sans résultat. Les fugitifs ne peuvent pas être dans la cour. Celle-ci a été fouillée pouce par pouce. Même les cuisines ont été retournées et contrôlées jusqu'au dernier balai. Les fugitifs se cachent derrière les touffes des haies de buis sur la terrasse. Mais à leur grand désarroi, ils voient une douzaine de soldats qui montent les escaliers et envahissent la terrasse.



159. Lentement, les soudards du seigneur de l'Aigle se rapprochent. Ils sont encore à une trentaine de pas de la haie, passant et repassant près des touffes de buis, l'épée à la main. Les fugitifs voient leurs ennemis se rapprocher. Les hommes sont fatigués de ne rien trouver, à cause de la longue recherche et de leur fort mauvaise humeur pour avoir été obligés de se mettre en branle à une heure aussi tardive de la nuit. Ce fut un salut "provisoire" pour les trois fugitifs.

Un des soldats marche vers la grille et regarde à travers les barreaux. Avec son sabre, il frappe entre les buissons qui sont près de la grille. Les fugitifs se retirent tout doucement. L'homme secoue brièvement la grille et voit qu'elle est ouverte. Puis il voit la

clé dans le trou de la serrure.

Il ferme la porte et met la clé dans sa poche. Il marmonne quelques mots inaudibles à ses camarades, puis tous les hommes s'en vont. Les recherches se poursuivent pendant plus d'une heure. Tout est à nouveau fouillé, mais personne ne cherche apparemment les prisonniers sur la terrasse. Puis les hommes disparaissent un par un. Apparemment, Antide de Montaigu a ordonné d'arrêter les recherches avec l'idée que les fugitifs devaient déjà se trouver en dehors du château. Les lumières s'éteignent progressivement et le château est à nouveau plongé tranquillement dans le noir du ciel nocturne comme auparavant. Cependant, le comte de Montaigu a doublé le nombre de gardes !



160. "Sommes-nous sauvés ?" Demande Églantine dans un murmure.
 "Pas encore", répondit le capitaine, "Mais j'ai un plan. Nous ne pourrons pas nous échapper tous les trois cette nuit. Il y a trop de gardes. Je vous propose de retourner au cachot de la citerne et de vous y cacher. Je vais essayer de maîtriser la sentinelle qui se tient au début du chemin de ronde. Je me laisse couler au pied du rempart sûrement sous une grêle de balles et demain à l'aube, j'appellerai mes montagnards et nous nous emparerons de force du château. Quand le jour viendra nous vous libérerons. Que pensez-vous de ça ?" "Capitaine," répond le vieil homme, "Que va-t-il arriver à cette pauvre enfant si vous êtes tués ?"

"Alors elle est perdue et vous avec, je le sais."
 "Mais c'est notre seule chance et nous devons la saisir." "Tu as raison." dit Églantine, ne t'inquiète pas pour nous. Je suis sûre que tu reviendras."
 "Eh bien ?" Demande Lacuzon en se tournant vers le vieil homme.
 "Oui, vous devez partir. Vous me confiez cette enfant et je m'occuperai d'elle, comme vous le voudrez." Lacuzon se lève lentement et vérifie soigneusement son pistolet.
 "Souvenez-vous surtout de ne pas quitter la citerne. Ce n'est que si je vous donne le signal moi-même que vous pourrez le faire", dit Lacuzon avant de quitter ses amis. Puis il se faufila hors des buissons. La place est calme et déserte; tout est silencieux.

Ils sont là !



161. Lacuzon descend l'escalier, arrivé à la grille, il veut ouvrir la porte, mais à sa grande surprise, il voit qu'elle est fermée de l'extérieur.
Au même instant, des soldats s'élancent hors de l'obscurité en criant: "Ils sont là ! Nous les tenons ! Tuez-les, tuez-les !" Les canons de quatre ou cinq fusils sont dirigés vers Lacuzon à travers les barreaux.
Pendant un moment, le capitaine reste cloué au sol.
Puis il répond à sa première impulsion.

Il tire ses pistolets de sa ceinture en un rien de temps et les décharge sur les soldats d'Antide de Montaigu.
Deux cris résonnent et à travers la fumée de la poudre, Lacuzon voit deux hommes s'effondrer et rouler dans les escaliers.
Les autres soldats, saisis par la brutalité de l'attaque adverse et déconcertés par la vision de leurs deux camarades, étalés raides morts au bas de l'escalier, s'enfuient aussi vite que possible en poussant des hurlements.
Le capitaine revient à l'endroit où il a laissés derrière-lui, Églantine et le vieil homme.



162. "Ils nous ont découverts", soupire Lacuzon quand il revient à Églantine et à son compagnon. "Et cette fois nous sommes perdus !"

"Et nous ne pourrons pas nous défendre au corps à corps, parce qu'avec leurs mousquets, ils pourront nous tuer de très loin !" S'exclame l'inconnu. Au loin, les fugitifs voient des torches enflammées. On entend des cris furieux qui parviennent aux trois fugitifs.

Lacuzon réfléchit : il a un nouveau plan. "Nous devons arriver à la tour le plus tôt possible. Mais nous devons passer par la grille et elle est fermée." Les hommes marchent vers la grille.

"Nous devons la forcer", dit l'inconnu.

"Une fois dans la tour, nous pourrons nous défendre jusqu'à la mort", dit Lacuzon.

Lacuzon saisit l'un des barreaux de la porte et tente de le faire plier. L'inconnu lui vient en aide et ses forces ne semblent pas avoir diminué malgré ses années d'emprisonnement. Les hommes utilisent toute la vigueur qu'ils ont en eux et finalement le fer plie comme du plomb sous l'effort prodigieux de leurs forces décuplées: une brèche étroite est créée mais suffisante pour laisser passer un homme !



163. Un par un, les trois fugitifs se fauillent entre les barreaux écartés de la grille. Il n'y a plus de temps à perdre, car il est clair que les soldats sont partis chercher des renforts et qu'ils sont déjà en route vers l'endroit où ils ont laissés leurs camarades touchés. Lacuzon le sait et il écoute avec attention les bruits au loin.

L'entrée de la tour est maintenant tout près des fugitifs. Ils n'ont qu'à traverser une petite partie de la cour et cette partie est dissimulée par le haut mur

Les fugitifs, cependant, restent immobiles pendant un moment à la grille. Il n'est pas certain que les soldats ne soient pas présents dans le secteur.

Alors Lacuzon fait un signe. Les trois fugitifs traversent la place. Ils sont dans la tour un peu plus tard. Les trois fugitifs se regardent indécis. Puis leurs yeux se tournent soudainement vers le sol. Une voix étrange semble monter des profondeurs et appelle doucement : "Lacuzon, Lacuzon !".

Églantine devient mortellement pâle et au bord de s'évanouir.

Y a-t-il un moyen de s'en sortir ?



164. Lacuzon se penche et s'écrie : "Nous sommes sauvés !" Dans le sol, il voit la grille dont Magui la sorcière lui avait révélé l'existence.
"Aidez-moi !", dit-il à son compagnon inconnu. "Je commence vraiment à croire qu'il y a encore une bonne chance d'échapper à Antide de Montaigu".
Les deux hommes tentent de soulever la grille pour l'écoulement des eaux, mais ce n'est pas aussi simple : la grille semble scellée par la rouille. Ils s'arrêtent au bout de leur première tentative. Mais une fois qu'ils ont retrouvé leur force, ils essaient à nouveau et

maintenant avec de meilleurs résultats :
la grille se soulève, de sorte que les deux hommes perdent leur équilibre. Au-dessous d'eux, ils voient un orifice béant et sombre qui s'ouvre dans un souterrain très noir et étroit.
Puis de nouveau la voix résonne: "Lacuzon, Lacuzon ! Courage !" Lacuzon prend la corde qu'il a enroulée autour de sa taille et attache une des extrémités autour de la taille de l'inconnu. "Je vais vous laisser descendre avec cette corde", dit Lacuzon. "Quand vous serez en bas, détachez la corde que je tirerai à moi. Alors préparez-vous à recevoir Églantine, que je ferai descendre ensuite."



165. Sans hésiter une seconde - car le moindre retard pouvait être dangereux pour les trois fugitifs - l'inconnu serra la main de Lacuzon, qui attacha alors rapidement la corde autour de la taille de son compagnon. Un instant plus tard, l'homme disparaît dans l'obscurité du trou.

Églantine ne dit pas un mot, mais il y a encore de l'espoir dans son cœur. Un moment plus tard, le capitaine sent que la corde n'est plus tendue.

Il la tire à lui – "À ton tour, Églantine", dit doucement Lacuzon en se tournant vers la jeune fille...

Mais Églantine ne répond pas. Elle fixe la porte de la tour, les yeux écarquillés. Elle voit une ombre blanche et murmure: "Le fantôme..."

Lacuzon se tient dos à la porte. Il voit le visage d'Églantine pâlir et il suit son doigt tendu.

Les cheveux du capitaine se dressent sur sa tête. La porte de la porte s'est ouverte sans bruit et, à quelques pas d'Églantine et de Lacuzon, une ombre vague et blanche est apparue, immobile.

"Arrière Satan ! Arrière !" Dit Lacuzon.

Mais le "fantôme" ne bouge pas.



166. Ensuite, "l'apparence de fantôme" fait un pas en avant. Lacuzon peut maintenant distinguer le visage d'une femme grâce à un rayon de lune favorable. Il est mortellement pâle et a l'air profondément affligé. Il ressemble au visage d'une morte. Ensuite, la femme eut le temps de voir étinceler autour du cou de Lacuzon, le médaillon avec son églantine de diamants. Elle tombe à genoux et murmure d'une voix tremblante d'émotion et de tristesse : "Ma fille ! Où est ma fille ?"

Lacuzon ne croit plus à l'existence d'un fantôme. Il croit plutôt avoir affaire à une folle dangereuse dont il fallait à tout prix se débarrasser le plus vite possible, parce que les soldats se rapprochent.

La voix d'Antide de Montaigu résonne sur l'esplanade :

"En avant ! Ils ne peuvent pas nous échapper à nouveau. Quand vous serez à portée, feu partout ! Tirez !"

"Ma fille ?" répète la femme.

"Pourquoi me parlez-vous de votre fille ?" Demande Lacuzon. "Je ne vous connais pas et je ne connais pas votre fille" Mais la femme persiste et insiste. "Je vous en prie, madame, lâchez-moi, au nom du ciel...ils viennent ...Lâchez-moi !"

La femme agenouillée se relève d'un bond et saisit délicatement le médaillon avec l'églantine de diamants. Puis elle dit d'une voix sombre: "Celui qui porte ce médaillon doit savoir aussi où est ma fille".

Ces paroles provoquent un choc chez Lacuzon : "Vous !", S'écrie-t-il. "C'était vous !"



167. "Je sais qui vous êtes", dit Lacuzon. "La nuit du 17 janvier n'est-ce pas ?"

"Oui, oui, ma fille est née dans la nuit du 17 janvier 1620", répond la femme pâle. Et l'homme auquel le seigneur de l'Aigle a remis la pauvre enfant et à qui j'ai donné au péril de ma vie, ce médaillon, a laissé là, sur le premier arceau de cette voûte, l'empreinte de sa main sanglante. "Vous savez où est ma fille ? Dites-le moi ! Je vous en supplie !"

Le cercle formé par les soldats d'Antide de Montaigu se resserre autour de la tour.

"Cela fait dix-huit ans que je pleure pour mon enfant", poursuit la femme. "Dites-moi où elle est ?"

Mais le temps passe et Lacuzon doit agir rapidement.

Il regarde Églantine qui s'est évanouie quand elle a vu "le fantôme.

Il relève son corps inanimé et la met dans les bras de la femme en s'écriant: "Voilà l'enfant qui est née dans la nuit du 17 janvier 1620. C'est votre fille et elle s'appelle Églantine. Elle croit que sa mère est morte et elle croit également que l'homme qui a laissé la trace de sa main sanglante, est son père. Prenez-la et veillez sur elle. Je suis Jean-Claude Prost, le capitaine Lacuzon. Je reviendrai bientôt pour vous sauver toutes les deux !"

Un cri de joie s'échappe à la poitrine de la femme tourmentée. Elle embrasse le trésor rendu et la soulève dans ses bras. Il semble qu'une force surhumaine lui donne ce pouvoir. Elle marche en portant sa fille jusqu'à la porte de la tour.



168. La femme n'a soudain plus rien d'un fantôme; elle est maintenant une mère qui essaie de mettre sa fille en sécurité, le plus rapidement possible.
 Lacuzon regarde autour de lui de façon indécise pendant un instant et c'est durant ces quelques secondes qu'Antide de Montaigu, qui dirige personnellement ses soldats, découvre la silhouette du jeune homme, grâce à la lumière des nombreuses torches.
 "Feu !" Crie Antide de Montaigu. En même temps, une vingtaine de coups de mousquet éclatent simultanément.

Une grêle de balles s'abat sur tout le périmètre. Cependant, il est déjà trop tard. Lacuzon a esquivé à la vitesse de l'éclair et s'est déjà enfoncé dans le trou qui s'ouvre dans le sol.
 Les balles viennent moucheter les durs blocs de pierre des murs de la tour.
 Lacuzon se précipite sous la voûte du souterrain. Tout semble facile maintenant : il sera bientôt à l'extérieur du château. Il y a cependant une chose qui le laisse songeur : il n'a pas reconnu la voix qui a appelé son nom quand il a marché sur la grille. C'est grâce à cette voix qu'il a découvert la grille dans le sol !



169. L'évasion de Lacuzon s'est étonnamment bien passée. Seules quelques déchirures à ses vêtements et quelques écorchures minimales à ses mains furent les seuls résultats fâcheux de son évasion. Il arrive bientôt au bout du souterrain. L'inconnu l'y attend. Mais à côté du vieil homme, Lacuzon voit quelqu'un d'autre: une femme qu'il ne peut immédiatement reconnaître à cause des ténèbres. "Ah ! capitaine, vous nous avez fait attendre longtemps", murmura cette femme. "Magui !" S'écria Lacuzon, qui la reconnut à sa voix. "Oui, Magui...la pauvre Magui que le curé Marquis a voulu retenir prisonnière au trou des Gangônes jusqu'à votre retour.

"Vous voyez, capitaine que j'ai bien fait de m'échapper et je peux dire ou je me trompe fort, que je vous ai sauvé la vie pour la deuxième fois." "C'est vous qui m'avez appelé lorsque je n'avais pas encore découvert la grille et qui m'avez crié : Courage ?" "Oui, c'est moi. " "Donnez-moi votre main, Magui, je vous ai toujours fait confiance !" - Qu'avez-vous fait d'Églantine?" Demande l'inconnu. "Rassurez-vous, tout va bien ! Cependant, pour le moment je ne peux pas tout vous dire, parce que je dois encore garder le secret, mais je vous assure que tout est en ordre. Elle est en sûreté. Mais maintenant nous devons nous dépêcher. Nos amis nous attendent et, d'ailleurs, nous ne sommes pas encore en sécurité ici car les soldats du château peuvent facilement nous pourchasser jusqu'ici."



170. Les trois fugitifs continuent leur chemin et c'est encore Magui la sorcière qui montre le chemin aux hommes. Elle connaît très bien le terrain et elle sait qu'il y a plusieurs petits trous d'eau sur le chemin, difficiles à distinguer dans cette obscurité. Avec un long bâton, elle sonde le terrain en cas de doute. De temps en temps, les fugitifs regardent autour d'eux pour voir s'ils ne sont pas poursuivis par les hommes du château. Ils atteignent la route de Menétrux après un quart d'heure. "Messire, dit Lacuzon à l'inconnu, ici et ici seulement, nous sommes sauvés !" A partir de maintenant, vous êtes vraiment libre ! " "Capitaine", répond l'inconnu, "si je ne vous remercie pas, comme je devrais le faire, c'est parce que les mots me manquent.

Mais j'espère sincèrement que je serai en mesure de faire quelque chose plus tard pour payer la dette de reconnaissance que j'ai maintenant envers vous. " Puis le capitaine se tourne vers Magui : "Je suis maintenant dans un grand embarras. Vous avez fait beaucoup pour moi, mais je dois encore me séparer de vous maintenant. " "Pourquoi ?" "Parce que je vais regagner maintenant le trou des Gangônes par une entrée secrète connue seulement du curé Marquis, de Varroz et de moi. Nous avons juré de ne jamais révéler cette entrée à qui que ce soit. " "Capitaine," dit Magui avec un petit sourire, "Vous ne trahirez aucun serment en utilisant cette entrée. Je connaissais depuis longtemps et bien avant vous, toutes les entrées secrètes du trou des Gangônes."



171. Le capitaine est un peu surpris quand il apprend que Magui connaissait déjà toutes les entrées secrètes du trou des Gangônes. Puis il pense que la femme vit sans asile permanent et au jour le jour depuis vingt ans. Toutes ces années, elle a erré à travers le Jura et il est donc naturel qu'elle connaisse toutes les bonnes cachettes. "Alors, venez avec nous" dit Lacuzon.

Après avoir marché rapidement pendant un moment, Lacuzon ralentit soudainement son pas. Il se tourne vers Magui et lui demande: "Est-il vrai que le curé Marquis a été capturé, comme vous l'avez dit à Antide de Montaigu ?"

"Hélas, oui ! Tout est vrai par malheur !"

Et ce que j'ai dit au sujet de ma rencontre avec le capitaine Brunet était également vrai mais à quelques détails près."

"Qu'est-il arrivé?"

"Je vais vous le dire."

Immédiatement après votre départ, le curé Marquis a ordonné à deux soldats de me garder. Cela m'inquiétait, parce que je savais que vous étiez en danger. Je me suis couchée sur un tas de paille et j'ai fait semblant de dormir. Après environ une heure, l'attention de mes gardes s'est relâchée. La raison en était l'arrivée d'un homme des corps francs qui accourait pour dire qu'une bande de Gris était arrivée dans les environs. Ils avaient déjà incendié et pillé deux fermes et massacré des paysans. Le curé Marquis a immédiatement rassemblé une vingtaine de montagnards autour de lui et il a décidé d'attaquer les Gris. J'en ai profité pour me glisser dans les profondeurs de la grotte et par l'issue secrète. Parce que je connais très bien la région, je suis vite parvenue au dehors, en rase campagne".



172. "Au début, j'avais eu une idée", continua Magui, "pour pouvoir accéder au château, je me serai mêlée aux paysans qui allaient payer leurs redevances, mais je n'aurais pas été très crédible car je suis trop connue; très vite, cela aurait bien trop dangereux pour moi ! Je ne voulais pas m'aventurer au château en plein jour. Je me suis donc cachée derrière un arbre dans le bois de Charézier pour attendre la tombée de la nuit. C'est là que j'ai été témoin du terrible combat entre les Gris et les montagnards, celui que j'ai raconté au seigneur de l'Aigle. Parce que je ne pouvais rien faire, je suis resté cachée. J'ai vu comment le curé Marquis a été capturé. Quand le capitaine Brunet est passé devant moi, je l'ai entendu dire à l'un de ses soldats: "Vous prenez le commandement de l'escorte du prisonnier. Vous amenez le prisonnier au fond de la gorge qui traverse la rivière du lac qui passe sous Clairvaux.

Vous remonterez la rive droite de la rivière et vous rencontrerez un homme auquel vous demanderez le mot de passe."

"Je vous quitte. En ce qui me concerne, le maître m'attend à dix heures. Je compte vous rejoindre la nuit prochaine. Faites bonne garde ! En attendant, vous me répondez du prêtre sur votre tête !"

Les Gris sont partis et le capitaine Brunet a disparu en direction du château de l'Aigle.

"Mais maintenant je dois vous dire d'abord - Magui a interrompu son histoire étrange - que je connaissais l'existence d'une poterne secrète qui s'ouvre au bas des remparts du château de l'Aigle. J'avais déjà vu plus d'une fois, Lespinassou et Brunet entrer dans le château par cette porte. Je soupçonnais donc que Brunet allait entrer à coup sûr dans le château par cette entrée. Mais il avait les clés et j'avais besoin de rentrer en possession de ces clés. Pour obtenir ces clés, je devais empêcher Brunet d'entrer dans le château. Mon plan fut bientôt établi."



173. "À une demi-heure de l'endroit où se trouvait Brunet en ce moment, le sentier est coupé par une profonde ravine. Les montagnards ont disposé le tronc d'un sapin sur cette ravine en guise de pont. Je savais que Brunet devrait traverser cette ravine pour arriver à l'entrée secrète. J'ai couru en ligne droite pour prendre les devants et j'ai traversé le pont. J'ai déplacé bien difficilement le tronc du sapin de sorte que son extrémité repose à peine en équilibre sur l'autre bord de la ravine. Puis je me suis cachée dans les buissons. Au bout de cinq ou six minutes, j'ai entendu Brunet arriver. Il sifflotait joyeusement. Je l'ai vu s'engager jusqu'au milieu du tronc puis je suis sortie de ma cachette et j'ai poussé le tronc. Avec un cri effroyable, Brunet bascula dans le ravin avec le sapin. Je suis descendue avec précaution. Il était mort sur le coup. Je le fouillai et trouvai la clé du passage secret du château de l'Aigle.

Je parvins facilement, comme je le pensais, à l'intérieur du château et je racontai une histoire qui fut immédiatement crue par le comte de Montaigu. Vous connaissez la suite de l'histoire. "

Lacuzon et l'inconnu ont suivi l'histoire de Magui avec la plus grande attention. Le comportement étrange de Magui s'explique désormais clairement. Tout doute qui aurait pu subsister dans l'esprit de Lacuzon a disparu.

"Êtes-vous sûre que le curé Marquis a été conduit au château de Clairvaux ?" Demande-t-il.

"Je suis sûre au moins qu'il a été remis au sire de Bauffremont."

"Avant la nuit prochaine, nous aurons libéré le curé Marquis et capturé le sire de Bauffremont", s'écria Lacuzon.

"Me permettez-vous, capitaine, de vous donner un conseil, ou plutôt, d'exprimer mon opinion ?", Demande Magui.

"Certes !"

Que voyez vous d'étrange en moi ?



174. "Croyez-moi", dit Magui. "La libération du curé Marquis ne sera pas aussi facile que vous le pensez. En premier lieu, nous n'avons pas suffisamment de preuves de la trahison du comte de Bauffremont. De plus, le curé Marquis est probablement retenu prisonnier dans une prison secrète pour nous empêcher de le libérer. Mais n'oubliez pas que nous avons un bon moyen de découvrir ce qui se passe chez notre ennemi. J'ai une bague et une lettre que le comte de Montaigu m'a remises pour me permettre d'approcher le sire de Bauffremont. Nous pouvons ainsi apprendre beaucoup sur notre ennemi. "

"Nous ne pouvons en douter", répond Lacuzon, "mais tout retard pourrait être fatal pour le curé Marquis.

"Soyez sans inquiétude. Le Marquis est trop précieux comme prise de guerre. Ils ne lui feront rien. "

"Il est possible que vous ayez raison. Cependant, je ne veux rien faire sans consulter Varroz."

"Magui, vous serez la bienvenue à notre délibération. "

La forêt de Menétrux devient plus dense et plus sombre. Magui et Lacuzon, qui voient beaucoup moins bien dans le noir que leur compagnon dont les yeux sont habitués aux ténèbres, ont peur de se perdre ou de se retrouver dans un marécage.

Magui brise quelques branches sèches de sapin. Lacuzon embrase de la mousse sèche en enflammant une amorce de pistolet. La mousse commence à brûler, permettant à Magui d'allumer une branche sèche.

"Je vais aller devant le capitaine pour explorer le terrain", dit-elle. Lacuzon ne fait pas attention à elle. Il regarde abasourdi son compagnon inconnu dont le visage est subitement bien éclairé pour la première fois. Lacuzon tressaillit, stupéfait. Son compagnon remarque sa réaction.

"Voyez-vous quelque chose d'étrange en moi ?" Demande-t-il.



175. Messire, murmura Lacuzon, je n'avais encore jamais pu voir votre visage aussi nettement. Dans le cachot où je vous ai trouvé, vous ne m'aviez pas dit votre nom et vous connaissiez déjà le mien. Voulez-vous qu'à mon tour je vous dise le vôtre ?

"Le mien ..." dit l'inconnu avec hésitation. "Comment pourriez-vous le savoir ? Je l'ai presque oublié moi-même."

"Je vais vous le dire", répond avec enthousiasme Lacuzon.

"Votre nom est celui d'un homme fort et aimé, un cœur généreux qui n'a jamais été oublié ici dans la province. C'est celui du baron Franc-comtois : Tristan de Champ d'Hivers."

"Comment le savez-vous ?" Balbutie l'homme devenu soudain très pâle.

"Je vous expliquerai mais plus tard, Messire. Maintenant, j'aimerais entendre quelques confidences à propos de vous. Pouvez vous me faire le récit de vos malheurs."

"Sans aucun doute. Je vous raconterai mon histoire, et quand vous l'aurez entendue, vous comprendrez que je n'épargnerai même ma vie si je peux me venger ce que m'a fait Antide de Montaigu." Le baron reste silencieux pendant un moment, puis il demande au capitaine: "Que savez-vous de mon histoire ?"

"Je ne connais que les bruits qui ont couru dans la province au moment de l'incendie du château de Champ d'Hivers et rien de plus".

"Comme beaucoup de gens", poursuit Lacuzon, j'ai cru longtemps que l'orage avait détruit le château et que vous aviez péri dans cet incendie avec votre fils unique. Depuis peu, j'ai changé d'avis. Là où je ne voyais qu'un accident, j'ai vu un double crime : un assassinat et un incendie, commis par Antide de Montaigu que j'accuse en mon âme et conscience. "Puis-je savoir ce qui vous a fait changer d'avis ?"

"Vous le découvrirez très bientôt, Messire, mais ne me blâmez pas si je ne veux pas vous le dire en ce moment."

Tristan n'avait donc pas été assassiné ?



176. "Avez-vous cru à ma mort ?" Demande le baron à Lacuzon.
"J'y ai cru aussi fermement que si j'avais eu votre cadavre sous mes propres yeux".
"Pourquoi cela ?"
"Un vieux serviteur avait cru voir votre corps tout sanglant dans le lit en flammes"
"Mais alors capitaine, je voudrais savoir une chose de plus : comment vous a-t-il été possible de deviner qui j'étais ? Parce que quand j'ai disparu, vous n'étiez alors qu'un enfant."
Lacuzon est un peu embarrassé. Il réfléchit rapidement : "Pourra-t-il supporter le choc, cet homme qui a vécu tant d'émotions fortes durant ces dernières heures, si je lui annonce que son fils est encore en vie ?"

Car c'était sa ressemblance avec Raoul, qui avait permis à Lacuzon de reconnaître son père, Tristan. Lacuzon décide de garder son secret: "Je vous demande à nouveau, Messire, de vous armer de patience. Tout sera bientôt clair pour vous. "
Le baron acquiesce d'un signe de tête. "J'attendrai le moment venu." Puis il dit comme perdu dans ses pensées: "Mon vieux serviteur Marcel Clément, m'a sans doute vu tout sanglant et sans connaissance dans le château incendié et il ne s'était pas trompé. J'étais encore en vie. Dix hommes armés se sont précipités dans ma chambre. Parmi eux se trouvait Antide de Montaigu, l'homme au masque noir. Ces hommes se sont rués sur moi et m'ont percé de coups d'épée, je me suis évanoui et j'ai cru mourir. "



177. "Quand je suis revenu à moi", poursuit le baron de Champ d'Hivers, "j'étais dans mon cachot. Dans ce trou d'où vous m'avez arraché. J'étais tellement affaibli que je ne pouvais pas réaliser ce qui m'arrivait. Plusieurs jours se sont écoulés sans que rien ne se passe. Puis un terrible désespoir a pris le dessus sur moi. J'ai crié et hurlé et brisé mes ongles contre les murailles.

Je n'avais qu'un souhait : mourir. Je n'ai avalé ni eau ni nourriture pendant plusieurs jours. Mais les tourments de la faim et de la soif m'ont fait oublier ma décision. J'ai mangé et mes forces sont revenues. Et avec cela mon désir de mourir !" J'ai essayé d'en finir en me jetant la tête la première contre le rocher du mur.

J'étais couvert de sang, j'étais gravement blessé mais je ne réussissais pas à me donner la mort.

Quand j'ai fait une autre tentative, au moment où je m'étais évanoui, ma tête porta contre la muraille, il me semblait soudain qu'il y avait des personnes qui parlaient dans mon cachot tout près de moi.

Je levai la tête et regardai dans l'obscurité pour voir mes visiteurs inattendus. Cependant, je n'ai vu personne et j'ai cru à une hallucination. Désespérément, je posai à nouveau ma tête contre le mur et à ce moment-là, j'entendis clairement les voix. C'est comme ça que j'ai découvert l'étrange propriété de la transmission des sons à cet endroit particulier de mon cachot. "



178. "Pourriez-vous avoir entendu des choses importantes durant les années où vous avez été emprisonné ?" Demande Lacuzon. Le baron hoche la tête. "Je peux même me souvenir des dates, parce que j'ai noté chaque jour qui s'est passé. Par exemple, en mai de l'année 1619, dans la salle d'Antide de Montaigu, j'entendis une femme crier et supplier. J'ai alors reconnu la voix de ma bien-aimée Blanche. Jamais je n'ai souffert comme ça dans ces moments-là.

"Églantine est née en février 1620. Il n'y a plus aucun doute : Églantine est la fille de Blanche de Mirebel et de l'infâme Antide de Montaigu !" Murmura Lacuzon.

Le vieil homme allait demander au capitaine Lacuzon ce qu'il voulait dire par ces mots, mais il n'en eut pas le temps.

Magui s'arrête en face d'une roche haute et lisse dont la base était enfouie dans les buissons de genêts et d'épineux.

"Messire, dit Lacuzon, nous serons bientôt au terme de notre voyage. Je dois respecter le serment que j'ai fait à mes deux amis et je dois maintenant vous bander les yeux. Bientôt, ils vous connaîtront aussi et nous n'aurons plus de secrets pour vous. " Quelques minutes plus tard, les trois fugitifs sont sous la voûte d'une galerie souterraine. - Messire, demande Lacuzon, sauriez-vous vous retrouver où était l'entrée de cette grotte ? Pourriez-vous vous orienter jusqu'ici ? "

"Pas du tout, je vous en donne ma parole d'honneur", répond le baron Tristan. "Alors, ôtez le bandeau de vos yeux."

Tristan enlève le bandeau. "J'aime mieux ça !", dit-il à Lacuzon.



179. Quelques minutes plus tard, il y a une foule joyeuse au trou des Gangônes. Les montagnards ne cachent pas leur joie du retour de Lacuzon.

"Vive le capitaine ! Vive Lacuzon !", crient-ils.

"Merci mes amis", répond Lacuzon, ému. Puis il dit à Garbas:

"Cours prévenir le colonel Varroz et dis-lui que j'ai des nouvelles très importantes."

Lacuzon échange quelques mots avec les montagnards et leur assure que le curé Marquis reviendra avec eux dans les trois jours. Puis il se dirige avec Tristan de Champ d'Hivers jusqu'à l'escalier taillé dans le roc qui mène à l'étage supérieur de la grotte.

Il remarque soudainement que Magui ne les suit pas.

Il se retourne et voit la vieille femme chanceler. Il se précipite vers elle et la soutient juste avant qu'elle ne tombe. Elle a l'air mortellement pâle et regarde le visage de Tristan de Champ d'Hivers qu'elle aperçoit à la lumière pour la première fois.

"Mon Dieu, qu'avez-vous ?" Demande Lacuzon.

"Rien capitaine, rien." Puis elle regarde à nouveau le baron. "C'est lui, n'est-ce pas ?" Bégaye-t-elle. "Oh ! Capitaine... Dites-moi que c'est lui !"

"De qui parlez-vous ?" Demande Lacuzon.

"Dites-moi que cet homme est mon ancien seigneur, le baron Tristan de Champ d'Hivers."

"C'est lui", dit doucement Lacuzon. "Mais n'en parlez à personne !"

Est-ce que mon fils est encore en vie ?



180. Lacuzon est le premier à entrer dans la petite grotte où Varroz et Raoul l'attendent avec impatience. Ils voient immédiatement qu'il n'est pas seul, mais leur attention est concentrée sur Lacuzon. Lacuzon rassure d'abord les hommes sur Églantine. Puis il raconte brièvement tout ce qu'il a appris sur Antide de Montaigu.

"Capitaine", dit Raoul. "Je vous l'avait bien dit !"

"Et moi, je l'avais deviné, je l'ai toujours détesté", dit Varroz. "Vous voyez que mon instinct ne me trompait pas !"

"Et vous aviez raison," dit Lacuzon. "Nous soupçonnions tout cela, mais nous n'avions aucune preuve. Maintenant, nous en avons des dizaines !".

Lacuzon s'approche ensuite près du baron qui était assis dans un coin obscur de la grotte.

Il se tient devant lui et tandis que Raoul et Varroz regardent avec étonnement, il dit: "Monseigneur, vous avez terriblement souffert. Vous vous êtes conduit en héros car personne n'aurait pu survivre spirituellement et physiquement à cette captivité aussi bien que vous. Vous avez triomphé dans cette lutte terrible.

Tout vous a été enlevé: votre titre, votre fortune, votre famille et presque votre nom. Le choc écrasant du bonheur ne serait-t-il pas trop fort si l'on vous rendait tout cela ?"

"Capitaine", crie le baron en saisissant les épaules de Lacuzon.

"Vous avez dit, votre famille! J'ai donc une famille? ... J'avais un fils ... alors mon fils est donc toujours vivant ? "



181. "Monseigneur", dit Lacuzon. "Même la joie peut tuer. Croyez-vous que vous pourrez supporter un si grand choc ?"
 "Je vous en supplie, j'ai tout enduré : la solitude, la faim, le désespoir. Vous le savez. Ne me laissez plus dans l'incertitude et dites-moi : Mon fils est-il vivant ? Raoul regarde cette scène les yeux grands ouverts. Il regarde l'inconnu et se demande pourquoi il se sent attiré par cette silhouette en haillons.
 "Eh bien, dit Lacuzon, je vous ai dit que je vous redonnerais votre titre et votre famille. Voici votre fils." Il pousse Raoul vers l'avant.

Le visage du jeune homme est baigné de larmes et d'une voix étouffée, il s'exclame: "Mon père !" Varroz ne peut plus se retenir. Il va vers les deux hommes et les serre dans ses bras.
 "Tristan ... c'est moi ... ton ami, ton vieux Varroz qui ne t'as jamais oublié. Maintenant vous êtes ici tous les deux J'aime ton fils, Tristan. Il est devenu un homme comme tu l'étais : Sois fier de lui !"
 Quand les hommes ont fini de s'embrasser, Magui s'avance. Elle aussi n'a pu retenir ses larmes. Elle regarde un instant le baron sans dire un mot.



182. Magui tombe à genoux et saisit la main de Tristan de Champ d'Hivers. – "Et moi, Monseigneur, balbutia-t-elle. "N'aurais-je de vous ni un souvenir ni une parole ? Vous ne vous souvenez pas de moi ?" Tristan attache son regard sur les traits de la vieille femme et s'écrie : " Marguerite !"

"Il me reconnaît ! Il me reconnaît ! Qui aurait pu me prédire un jour que je vous reverrais tous les deux ! Vous, Monseigneur, et toi, mon pauvre enfant !"

Magui se retourne et dit à Raoul: "La vieille Magui, qu'on appelait Marguerite, était ta nourrice, mon enfant ! Laisse-moi t'embrasser, comme je le faisais tant de fois jadis. "En silence, ceux qui ne s'étaient plus revus depuis des décennies, s'embrassaient sans fin. Lacuzon n'a jusqu'à présent pas réagi tant il a été surpris par ces retrouvailles inattendues.

Mais maintenant, il pense au curé Marquis, toujours prisonnier et qu'il faut libérer dès que possible.

"Le Baron de Champ d'Hivers vous racontera tout ce qu'il a vécu", dit-il. "Mais je crois que nous devons maintenant nous concentrer sur tout ce que nous devons faire pour redonner sa liberté au curé Marquis, le plus vite possible."

"Que pouvons-nous faire ?", Demande Varroz. "Nous ne savons même pas où les Gris l'ont emmené."

"Nous le savons. Il est à Clairvaux. " Répliqua le capitaine.

"A Clairvaux ?" Répéta Varroz.

"Mais comment est-ce possible ? Le comte de Bauffremont"

"Il est traître et vendu, tout comme le seigneur de l'Aigle !"

"Les misérables !" Murmura Varroz. "Mais puisque nous savons tout cela, la question n'est pas si difficile !"



183. "Marchons immédiatement sur Clairvaux pour libérer le curé Marquis !" S'écrie le colonel Varroz.

Lacuzon regarde son vieux compagnon pendant un instant puis il dit : "Au début, j'ai dit exactement comme vous, colonel, mais écoutez d'abord Magui. Elle a un excellent plan."

Varroz se tourne vers Magui et lui demande d'expliquer le plan pour lequel Lacuzon est visiblement enthousiaste.

Magui répète tout ce qu'elle avait dit plus tôt à Lacuzon. La vie du curé Marquis n'est pas en danger et il vaut mieux exécuter d'abord un plan réfléchi que d'agir à la hâte. Puis elle raconte la mission qu'elle doit encore accomplir pour Antide de Montaigu. "Cette mission peut nous permettre de démasquer nos ennemis", conclut-elle.

"Elle a raison," dit Varroz. "Que pensez-vous faire maintenant ?"

"Je veux partir le plus tôt possible !", explique Magui.

"Je vais me rendre chez le comte de Bauffremont et lui remettre la lettre avec la bague d'Antide de Montaigu. Ensuite, je vais essayer de savoir ce qu'ils ont l'intention de faire avec le curé Marquis. Peut-être que je pourrais aussi trouver l'endroit où ils le cachent s'il ne se trouve plus dans le château.

"Mais", interrompt Varroz, "comment voulez-vous parvenir à vos fins ? Vous êtes déjà à bout de forces !"

"Il se peut bien que mes forces me trahissent et que je sois obligée de me reposer à Clairvaux. C'est pourquoi je vous demande de me donner six hommes qui pourront me protéger et explorer le terrain pour moi. "

"C'est facile".

"Eh bien colonel, que ces hommes se tiennent prêts !" Dit Lacuzon. Le colonel ordonne à l'un de ses lieutenants de trouver six hommes parmi les plus infatigables et les plus résolus.



184. Magui est maintenant partie avec sa petite escorte. Lacuzon et Varroz restent seuls dans la grotte avec le baron et Raoul. Le moment des explications est venu. Raoul raconte à son père comment il a été sauvé des flammes par le fidèle serviteur Marcel Clément. Il raconte comment il a été élevé en France et comment il est tombé amoureux d'Églantine. Le baron raconte à son tour les terribles années qu'il a passées en captivité. Puis Lacuzon raconte la nuit au château de l'Aigle et tout ce qu'il sait de la trahison d'Antide de Montaigu. Il en arrive à sa fuite avec Églantine et plus tard avec le baron, et il décrit même le fantôme qu'il a rencontré dans la tour. Il révèle au baron le mystère entourant la naissance d'Églantine.

Elle est la fille d'Antide de Montaigu et de Blanche de Mirebel. Elle a cependant été élevée loin du château par Pierre Prost, le médecin des pauvres qui était comme un père pour elle.

"Qu'importe que la naissance de cet enfant soit le résultat d'un crime horrible ?" Crie le baron quand le capitaine a terminé son histoire.

"Raoul l'aime et je l'aime comme ma fille. Elle deviendra une Champ d'Hivers et je serai fier de me dire son père !"" Mais elle est toujours prisonnière ! "Dit tristement Raoul. "Elle sera libre ce soir !", promet Lacuzon. Dans quelques heures, nous nous dirigerons vers le château de l'Aigle. Mais soyez assuré que rien ne peut lui arriver car Antide de Montaigu est convaincu qu'elle a quitté le château avec nous."



185. Puis un pas rapide retentit dans l'escalier. La porte s'ouvre et Garbas apparaît.

"Qu'est-ce que c'est ?" Demande Lacuzon.

"Un des hommes de l'escorte de Magui est de retour et veut vous parler sur le champ. Il a fait un long voyage et il est épuisé. "

Quelques secondes plus tard, l'homme entre.

"Avez-vous des nouvelles de Magui ?" Lui demande Lacuzon.

"Oui, capitaine."

"D'où venez-vous ?"

"De Clairvaux."

"Que s'est-il passé ?"

"Magui nous a fait cacher dans le bois sur la rive gauche de la rivière et elle est allée seule au château. Au bout d'une demi-heure, elle est revenue et m'a ordonné de courir ici pour vous répéter un message. " " Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?"

"Deux choses ..."

"La première ?"

"Que le comte de Montaigu vient d'arriver à Clairvaux à l'improviste et qu'il est inutile de rien tenter aujourd'hui contre le château de l'Aigle.

"Et après ?"

"Magui vous demande de nous trouver dans le bois de Saint-Maur le plus tôt possible avant midi."

"Seul ?"

"Oh non capitaine ! Avec beaucoup de monde, au moins 500 hommes."

"Et que faudra-t-il faire ?"

"Magui viendra vous le dire elle-même ou elle enverra un de mes camarades pour vous le dire."

"Merci", dit le capitaine. "Allez, descends et repose-toi un peu. Dis à Garbas et à Pied-de-Fer qu'ils doivent venir ici immédiatement."



186. Un peu plus tard, Garbas et Pied-de-Fer entrent dans la grotte.
 "Combien d'hommes avons-nous ici ?" Demande Lacuzon à son lieutenant Pied-de-Fer.
 "Trois cents, capitaine."
 "À la Franée ?"
 "Deux cent cinquante".
 "Et au champ Sarrazin ?"
 "Cent cinquante et le même nombre au Pont de la Pile".
 "Bien. Tu vas prendre deux cents hommes et tu partiras avec eux pour le bois de Saint-Maur."
 "Oui, Capitaine."
 "Tu auras soin de diviser ton monde par petits groupes qui suivront différents chemins. Porte-Balle, prend une centaine d'hommes à la Franée et conduit-les au même endroit. Cœur-de-Chêne et Bijou doivent courir respectivement au champ Sarrazin et au Pont de la Pile."

"Chacun d'eux conduit une centaine d'hommes au bois de Saint-Maur
 "Tu m'as bien compris ?"
 "Parfaitement, capitaine !"
 "Tout le monde doit être extrêmement prudent, car rien ne doit entraver notre plan. Je vais partir moi-même avec cinquante hommes. Pars dès maintenant et fais en sorte que je n'arrive pas le premier."
 Pied-de-Fer descend et les gens l'entendent communiquer les instructions du capitaine à haute voix.
 "Eh bien," demanda Varroz, "et moi, que dois-je faire ?"
 Je comptais vous prier de rester ici avec le baron de Champ d'Hivers. Vous serez alors prêt à prendre le commandement des renforts dont j'aurais peut-être bientôt besoin. Parce que, comme vous le savez, je ne connais pas le véritable but de cette expédition. Nous marchons à l'aveugle sous la direction de Magui. "
 "Bien. Nous attendrons ici ", dit Varroz.

Le curé Marquis va-t-il être délivré ?



187. Qu'est-il arrivé à Marquis en attendant ? Comme l'avait déjà dit Magui à Lacuzon, il avait d'abord été emmené à Clairvaux par les Gris. Mais la détention d'un des membres de la grande trinité Franc-comtoise est une tâche trop lourde et surtout trop compromettante pour le sire de Bauffremont, qui n'avait pas encore levé au grand jour l'étendard de sa trahison. Au lever du jour, Marquis fut tiré de sa prison. Les Gris jettent un long manteau gris sur les épaules du curé Marquis pour recouvrir entièrement sa soutane rouge.

Vingt Gris le placent au milieu d'eux et un moment plus tard, ils se mettent en marche. Le curé Marquis devine bientôt où ils le mènent :

au Bas-pays où ils le livreront sans doute aux Français et aux Suédois. Marquis se rendait bien compte de sa haute importance, il sait qu'il ne doit attendre aucune pitié. Les trois chefs des montagnards Franc-comtois sont leurs ennemis jurés. Cependant, il continue à marcher comme un héros avec la tête haute. A huit heures du matin, la troupe passe en vue du manoir de Verges qui appartient au comte Henri de Verges, franc-comtois de sang et de cœur. Marquis voit certains de ses hommes d'armes parler à la grille. Ils regardent la petite troupe, mais la distance est trop grande pour qu'ils reconnaissent le curé Marquis. Les pensées de Marquis vont très vite. Il ne peut pas fuir, mais il pourrait appeler à l'aide. Mais les Gris devinent ses pensées.



188. Un des Gris s'approche de Marquis. Il tire son poignard et enfonce la pointe dans le bras gauche du curé Marquis. D'une voix basse, il dit: "Un mot, un cri et vous êtes mort !" Marquis fait un mouvement involontaire. Le Gris se méprend sur ce mouvement. La lame du poignard pénètre de deux pouces dans la chair et le sang jaillit du bras du prêtre. "Vous me faites mal", dit Marquis avec un sourire résigné. Le Gris, un peu honteux sans doute, range son poignard. Le prêtre reprit son calme stoïque et les hommes d'armes du château des Verges regardent la troupe qui passe, ne se doutant pas qu'un prisonnier est emmené sous leurs yeux.

Un prisonnier qui porte le nom de Marquis ! Puis ils se replient et rentrent dans le château de leur maître. Les Gris continuent leur voyage et accélèrent leur marche. Après quelques heures, ils arrivent au château de Bletterans où se trouve le quartier général de l'armée française. Autour du château sont disposées des tentes où campent les soldats. Au départ, l'escorte peut entrer dans le camp sans encombre, mais quand ils avancent près du quartier général, des groupes plus nombreux se pressent autour d'eux avec un air de triomphe. La nouvelle de la capture du prêtre-soldat s'était propagée de bouche à oreille.



189. "Le château de Bletterans est un point stratégique important. C'est la clé du bailliage d'Aval, il défend l'accès à la Franche-Comté du côté de la Bresse. Du côté nord, les fortifications de la citadelle protègent le village. De plus, tout le château est entouré d'eau notamment par une rivière, la Seille qui défend le château du côté de la Bresse. Les Français sont devenus maîtres de ce château après une lutte longue et difficile. Le pont-levis est abaissé pour laisser passer Marquis et ses compagnons. Tandis que les soldats veillent sur les remparts et dans la cour, l'attention du public ne se concentre que sur les nouveaux arrivants avec un prisonnier très spécial parmi eux. "Le voilà donc, ce curé Fier-à-bras !" Les gens l'abreuvent de quolibets et d'insultes. "Nous sommes honorés de vous voir ici, grand défenseur de la Franche-Comté !"

C'est maintenant le moment où tu peux faire ta prière ! " Le prêtre marchait tranquillement dans la foule et semblait ne rien entendre. Quand elle arrive à la porte d'entrée à la citadelle, l'escorte s'arrête un moment. La porte s'ouvre et le prêtre peut entrer avec ses gardes. Pendant que le lieutenant des Gris attend de nouveaux ordres, le prisonnier est conduit dans une salle basse. La viande et le vin sont servis aux soldats. Evidemment, Marquis n'a droit à rien de tout cela. Ses poignets attachés très serrés, la faim et sa blessure au bras le font beaucoup souffrir et il se sent épuisé. Il tombe mort de fatigue sur un fauteuil. Cependant, aucune plainte ne sort de sa bouche. Il ne peut que supplier Dieu de lui accorder la force de mourir en héros comme il avait vécu.



L'homme à la robe rouge

190. Pendant que le curé Marquis attend son sort, une discussion importante a lieu dans une autre pièce du château. C'est une salle immense mais dans un état pitoyable. Les batailles qui ont eu lieu dans le château ont clairement laissé leurs traces dans cette pièce. Actuellement, il y a six personnes: le cardinal de Richelieu installé dans un immense fauteuil, le comte de Guébriant, Antide de Montaigu et trois généraux français, le duc de Longueville, le marquis de Villeroi et le marquis de Feuquières. Le visage du cardinal était osseux, il offrait une pâleur bistre et malade. Son regard est d'une étrange fixité et ses lèvres minces se contractent en un rictus sardonique à chaque instant. Tout en lui montre la ruse, l'audace, la cruauté, la confiance en lui mais aussi le génie, malgré la faiblesse de son corps. Antide de Montaigu lui annonce que le curé Marquis a été capturé et que les soldats vont lui remettre la première preuve de sa loyauté indéfectible envers la France bien-aimée.

Puis il présente au cardinal le plan qu'il a élaboré pour emprisonner les autres membres de la trinité : Varroz et Lacuzon. Quand il a fini son discours, il s'incline et recule respectueusement de quelques pas. L'homme vêtu de rouge qui l'avait écouté sans l'interrompre une seule fois, fixe maintenant le comte de Montaigu et dit d'une voix lente et basse : "C'est bien, Messire. Je crois à la réussite de vos plans. Et quand l'heure sera venue où nous récompenserons ceux qui nous ont aidés, vous ne serez point oublié." Le seigneur de l'Aigle rougit de plaisir et balbutie quelques mots de remerciement. Cependant, personne ne comprend ces mots, car un officier français est entré dans la pièce en annonçant l'arrivée du Curé Marquis. "Qu'il soit conduit ici et introduit devant moi dans les cinq minutes", dit le cardinal.



191. Alors le cardinal se tourne vers le marquis de Feuquières et dit: "Veillez, je vous prie, général, à ce que mon nom ne soit jamais prononcé devant le prisonnier ! Maintenant, donnez l'ordre à cinquante de mes gardes de venir se ranger derrière mon fauteuil."

"Monseigneur, dit Antide de Montaigu, j'ai aussi intérêt à ne pas être reconnu par le curé Marquis. Me permettez-vous de revêtir en sa présence, mon déguisement habituel ?"

" Le masque noir, n'est-ce pas ?"

"Oui, Monseigneur."

"Je le permets, Messire!"

Le seigneur du château de l'Aigle sort. Au bout d'une ou deux minutes, il revient enveloppé dans un long manteau et le visage caché par son masque noir.

En même temps, cinquante gardes entrent dans la salle, l'épée à la main. Ils se tiennent avec le comte de Guébriant sur le côté droit du fauteuil, en s'isolant volontairement du seigneur de l'Aigle qui reste seul, à gauche.

"Général, dit le cardinal au marquis de Feuquières, "Faites entrer le prisonnier."

Quelques secondes plus tard, le curé Marquis entre, entouré d'une douzaine de soldats. On venait de délier ses mains ce qui l'avait un peu soulagé, néanmoins il est très pâle. Il regarde tout autour de la pièce pendant un moment. Ses yeux se posent sur le cardinal. Un sourire à peine ébauché soulève sa lèvre supérieure et son regard brille une seconde d'un éclat vif. Le cardinal voit ce sourire et ce regard, et son front se plisse. Mais le curé Marquis ne le regarde plus.



192. Les yeux de Marquis se concentrent sur l'homme au masque noir. Le prêtre-soldat frissonne de dégoût, comme s'il venait de marcher sur un serpent venimeux qui l'aurait mordu au talon. Une haine féroce se reflète sur son visage pendant un moment. Puis il regarde à nouveau l'homme en rouge.

"Approchez-vous", dit-il au prisonnier. Le curé Marquis fait un pas en avant et reste immobile, les bras croisés sur sa poitrine.

L'homme qu'on appelle Monseigneur ou Votre Éminence regarde attentivement pendant quelques secondes le curé Marquis.

Après cet examen muet, le cardinal rompt le silence. – "Vous êtes donc le curé Marquis, le prêtre qui tenez le mousquet et l'épée de cette même main qui consacre la sainte hostie et donne la bénédiction ?".

"C'est moi", répond calmement Marquis.

"Vous avez donc oublié les paroles de l'Évangile : celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée ?"

"Je n'ai rien oublié ... Pour chasser les marchands du Temple, Jésus a pris une corde. Contre la dévastation, l'incendie, l'assassinat, il fallait d'autres armes !"

"Vous voyez que Dieu n'est pas avec vous cette fois-ci puisque ces armes ont été vaincues."

"Vaincues !" S'écrie Marquis. "Qui a dit cela ?"

"N'êtes-vous pas notre prisonnier?"

"Moi, oui ... Mais que m'importe ? Je ne suis pas seul ! Il y a d'autres héros ! Quand je serai mort, le désir de liberté ne fera que grandir !"

"Vous vous croyez donc libres ? Vous repoussez le roi de France pour être les vassaux du roi d'Espagne !"

"Sans aucun doute. Nous le savons trop bien ! Nous sommes prêts à verser jusqu'à notre dernière goutte de sang pour notre liberté !" La voix du curé Marquis est déterminée et résonne même avec enthousiaste !



193. Le cardinal regarde Marquis avec une sorte d'admiration étonnée. L'homme qui lui avait été décrit comme une brute de paysan, un fanatique grossier et aveugle, est un profond penseur, un savant ! Il va droit au but, inspiré par une pensée grande et sainte. Il a l'éloquence du geste et du regard.

Marquis peut deviner sur le visage de son interlocuteur, l'impression profonde qu'il vient de produire et il reprend :

"Pendant vingt ans, nous nous sommes battus pour notre liberté et vous ne pensez pas que nous allons abandonner le combat maintenant ? Etes-vous en train d'oublier toutes les batailles sanglantes que nous avons gagnées ?

Et pensez à l'existence du Parlement. N'est-ce pas la preuve de notre indépendance ?" Marquis est silencieux, son visage est grave, il reprend : "Des crimes terribles ont été commis.

Mais qui sait si bientôt on ne verra pas tomber des têtes dont on aura arraché le masque ?"

Ces dernières paroles accompagnées d'un regard de mépris et de menace arrivent droit au cœur d'Antide de Montaigu comme un coup de poignard et il pâlit sous son masque noir.

Le courage du prêtre n'a pas laissé beaucoup de cœurs insensibles. À la surprise succéda le respect et oui, presque la sympathie. Si le cardinal n'avait pas été là, peut-être que beaucoup auraient serré la main du prêtre. Seul Antide de Montaigu, le misérable traître, est en proie à une rage sourde. Comme il déteste cet adversaire qui a su gagner le respect de ses ennemis !

Pendant quelques secondes, l'homme à la robe rouge semble absorbé dans ses pensées. Marquis, toujours calme, les bras croisés, le regarde avec une sorte de sourire.



194. L'homme à la robe rouge relève lentement la tête. Son regard croise celui de Marquis qui ne baisse pas les yeux. Tous les spectateurs de cette scène attendent avec impatience les premiers mots qu'il va dire. Mais au lieu de mots de colère, le cardinal entame un débat.

"Vous craignez que le roi de France ne devienne un maître pour vous, dit-il d'une voix lente, mais la politique poursuivie par Louis XIII devrait vous convaincre. Elle sera une garantie pour votre province."

"Je ne vous comprends pas", dit Marquis.

"Vous m'avez dit que le parlement protège le peuple contre les gentilshommes et les gentilshommes contre les hauts seigneurs", dit le cardinal, mais Louis XIII ne fait-il donc pas pareil ?

Le prêtre répond seulement avec un sourire.

"Vous ne m'avez donc point compris alors ?" Demande le cardinal.

"Ne parlons pas de Louis XIII, je vous en prie !", s'écrie Marquis.

"Pourquoi ?"

"Parce que Louis XIII n'existe pas et vous le savez mieux que moi."

L'homme à la robe rouge tressaillit.

"Non, poursuit Marquis, ne parlons pas du roi de France, mais si vous le voulez, parlons du cardinal-ministre, parlons de Richelieu.

Richelieu, l'éminence rouge, qui parle au nom de la France, devant qui tout le monde, y compris le roi, doit s'incliner et dont l'ambition est sans bornes et l'orgueil immense !"

Sur ces mots, le duc de Longueville, le marquis de Villeroi et le marquis de Feuquières s'avancent avec un air menaçant, la main sur la garde de leur épée.

"Eh Messires, laissez vos épées en place", dit Marquis. Vous êtes de trop bons gentilshommes pour frapper un ennemi qui ne peut pas se défendre. De plus, le bourreau prendra très probablement soin de moi dans un instant.



Comment Marquis connaît-il le cardinal ?



195. Après s'être tourné vers les officiers français, Marquis désigne du regard et du geste, Antide de Montaignu:
"Messieurs, dit-il aux officiers, je vous ai demandé de remettre votre épée au fourreau, mais si vous voulez qu'on en finisse plus vite avec moi, donnez non pas une épée mais un couteau à ce seigneur masqué. Le métier de bourreau est digne de lui !"

"Insolent !" Crie le seigneur de l'Aigle.

"Silence !" murmure l'homme en rouge en faisant un signe au marquis de Feuquières. Celui-ci fait signe à son tour à un officier qui se tient près de la porte du fond. L'officier sort. En même temps, on entend une sonnerie de trompettes. Un page d'environ seize ans, précédé de deux clairons et suivi de huit gardes, entre dans la pièce. Le page porte sur son bras gauche replié, un coussin de velours écarlate galonné de fils d'or.

Une enveloppe avec un ruban rouge et un large sceau, est posée sur le coussin. Le page avance jusqu'au cardinal et met un genou à terre.

"Pour ..." commence-t-il.

Mais il n'eut pas le temps d'achever. Le curé Marquis l'interrompt.

"Pour Son Éminence, Monseigneur le Cardinal de Richelieu", dit-il d'une voix claire.

"Quoi ?", S'écria le cardinal.

"Vous saviez ?" Marquis s'incline profondément. "Oui, Monseigneur." Dit-il.

"Qui donc vous avait dit ça ?"

- "Personne, mais comment aurait-il pu m'être possible de ne pas deviner ? Le bruit de votre arrivée ne s'est pas encore répandu dans nos montagnes, Monseigneur et cependant je n'ai pas eu un moment de doute. Devant quel autre que vous, les généraux français courberaient-ils la tête aussi bas ? D'ailleurs, ne portez-vous pas un vêtement qui montre que vous êtes cardinal ?"



Richelieu demande à Marquis de parler

196. Après ces accusations du curé Marquis, Richelieu est blanc de rage. Ses yeux scintillent et d'une voix tremblante il crie: "Prêtre, prenez garde !"
- "À quoi, Monseigneur ?" Demande Marquis. "Qu'est-ce que j'ai à craindre ? Je sais que la mort m'attend et que je ne lui échapperai pas. Les grands de ce monde accordent toujours une grâce à celui qui va mourir. Je vous réclame comme faveur suprême le droit de parler jusqu'au bout sans être interrompu. Je parlerai brièvement et je vous jure de ne rien dire qui ne soit vrai."
"

Le cardinal qui avait eu le temps de prendre sur lui, fait un geste et répond : "Parlez !"

"Merci Monseigneur", dit le prêtre. La France veut la Franche-Comté. Mais croyez-vous que vos soldats peuvent gagner notre sympathie en dévastant le pays par l'incendie, le pillage, la famine, la barbarie, en commettant des crimes odieux et en faisant preuve d'arbitraire ? Demandez à vos généraux, Monseigneur, de quelle façon ils comprennent la guerre. Mais ils ne vous répondront pas. C'est pourquoi je vais vous le dire. Je vais

vous dire ce qu'ils ont fait ! "

Et s'ils l'osent, ils me démentiront.

Le duc de Longueville et Messieurs de Villeroi et de Guébriant font un pas en avant. Ils veulent évidemment imposer le silence à Marquis.

" Monseigneur, dois-je parler ou dois-je me taire ?" Demande le curé Marquis.

"Parlez !", Dit Richelieu. Marquis commence son récit en racontant les crimes commis en Franche-Comté : "En 1637, après avoir conquis Poligny, le duc de Longueville fit détruire la ville. Tous les habitants ont été tués. Le marquis de Villeroi fait faucher le blé en herbe, rase le château de Vire-Châtel sans raison et brûle les cinq villages de la baronnie. Je pourrais parler pendant des heures du mal qu'ils ont fait, Monseigneur. Le feu et la famine, voilà les armes de ces illustres chefs !"

"Au nom du ciel, Monseigneur, s'écrie Longueville, "que Votre Eminence daigne imposer le silence à cet homme !"

"A-t-il menti ?", Demande le cardinal. Le duc ne répond pas.

"Qu'il continue ! dit Richelieu.



Comment voulez-vous être traité ?

197. Marquis raconte maintenant une histoire longue et détaillée sur tous les crimes commis en Franche-Comté au cours des années. Il ne parle pas seulement des généraux mais aussi du comte de Guébriant.

Le prêtre termine sa plaidoirie d'une voix tremblante et les larmes aux yeux: "Monseigneur, ayez pitié de notre malheureuse province. La guerre que vous avez déclarée à notre province est humiliante et cruelle. Une meute de loups surnois a été lâchée sur nos montagnes, causant de grands ravages."

"Comme Franc-comtois et comme un des chefs des montagnards, je vous hais, Monseigneur ! Comme homme, je suis forcé de vous admirer et de vous déclarer grand !" Puis Marquis se tait.

Richelieu pendant un instant, reste pensif, la tête inclinée et médite sur tout ce que vient de dire le curé Marquis. Tous les auditeurs de cette scène s'étonnent du silence qui est tombé après ces mots si rudes.

Alors le cardinal relève la tête. "Prêtre, dit-il, votre vie est entre mes mains."

-"Je le sais, Monseigneur et je sais aussi ce que vous allez faire."

"Et si je vous laissais vivant et libre, pourtant ? ... que diriez-vous ?"

-"Je dirais, Monseigneur, que vous avez une arrière-pensée en agissant ainsi."

"Donc si je vous laissais libre, vous repousseriez mon offre ?"

"Monseigneur, dit Marquis, je vous reconnais le droit de m'envoyer au supplice mais pas de m'offenser."

"Prêtre" demande Richelieu, "je vous laisse maître de votre sort.

Comment voulez-vous être traité ?"

"Comme votre égal, Monseigneur."

"Mon égal ?", répète Richelieu avec étonnement.

"Vous êtes un des rois de France, je suis un des rois de la montagne. Et nous sommes prêtres tous les deux. "



198. – Et cette robe rouge, s'écrie le cardinal, de quel droit la portez-vous ? Seuls les plus hauts dignitaires ecclésiastiques ont droit de la porter !" – "On ne vous a pas dit, Monseigneur, que cette robe rouge était mon talisman ? Et n'avez-vous jamais entendu dire que cette robe me rend invulnérable aux balles de mousquet et aux coups d'épée ?"

"Oui, on m'a dit cela. Mais dans quel but portez-vous cette robe rouge ?

D'un geste rapide, Marquis saisit le poignard à la ceinture de M. de Feuquières qui se trouve à côté de lui, et avec la pointe du couteau, il fend la manche gauche de sa robe, sur toute sa longueur. Les Français, qui n'avaient pas compris le geste du curé Marquis, s'élancent, croyant que le curé en voulait à la vie du cardinal, mais le curé Marquis a déjà jeté loin de lui, le poignard. Il montre son bras nu au cardinal.

La blessure faite le matin par un Gris au château de Verges, saignait toujours.

-" Regardez, Monseigneur", dit Marquis, depuis tout le temps que je suis là, le sang coule et personne ne le sait.

Le sang est rouge de la même couleur que mon vêtement. Voilà comment le curé Marquis est invulnérable. Voilà le secret de la robe rouge ! "

Le cardinal baissa les yeux. Une émotion courte mais intense s'empara de lui.

Un cri d'admiration s'était échappé de toute l'assistance face à ce courage inébranlable. Cela dérange manifestement le cardinal qui fronça les sourcils. Les soldats restent silencieux. Le cardinal est pensif.

Marquis attend impassible ce qui doit arriver maintenant.



199. C'est Richelieu qui rompt enfin le silence pesant. "Messires, dit-il en regardant successivement chacun des officiers et en s'arrêtant sur chacun d'eux, nous avons capturé un rebelle. Il mérite une punition et j'aimerais vous demander à tous, ce que doit être sa peine. Parlez le premier, duc de Longueville." Monseigneur, répond le duc, je n'ai d'autre avis que celui de votre Éminence. Je pourrais me tromper mais Votre Éminence est infallible. "

- "Et vous, marquis de Villeroi ?"

Mon opinion est en tout point conforme à celle du duc de Longueville.

"Et vous, marquis de Feuquières ?"

"Ma réponse est la même que celle de mes deux prédécesseurs". Richelieu regarde le prêtre et pendant un moment, il dut baisser son regard tant les yeux de Marquis exprimaient le profond mépris devant la bassesse des trois seigneurs.

Marquis attend tranquillement le verdict des officiers.

"Il a raison", pensa Richelieu, "Ces hommes n'osent même pas avoir une d'opinion devant moi".

Puis il se tourne vers de Guébriant: - "Et vous, comte, avez-vous un avis à ce sujet ? - "Oui, Monseigneur. Moi, je ferais grâce."

"Ah ! Dit Richelieu. Les regards indignés des autres officiers se tournent tous avec stupeur vers Guébriant qui venait de prononcer des paroles d'une telle audace.

Seul Antide de Montaigu doit maintenant répondre à la question: "Et selon vous, Messire, quelle peine mérite le prisonnier ?"

"La Mort !" Répond Antide de Montaigu d'une voix gutturale.

"Et par quel supplice ?"

"Celui des manants : la corde !"

"Et si ce verdict est prononcé, vous chargeriez-vous de l'exécution ?"

"S'il le fallait, oui, Monseigneur".

Richelieu détourna les yeux. L'infamie du seigneur de l'Aigle faisait honte et horreur à tous.

"Que ce prêtre soit conduit à la chapelle", dit Richelieu



200. Alors que dans le château de Bletterans, on délibère sur le verdict du curé Marquis, deux moines suivent la route par laquelle il y a quelques heures, les Gris conduisaient le prisonnier au château. Ils portent tous les deux la robe de l'Abbaye de Cuzeau, c'est-à-dire : une robe de grosse laine grise, longue et large avec un capuchon qui peut cacher tout le visage. Une corde tient lieu de ceinture autour de la taille. L'un des moines est un vieillard. De profondes et nombreuses rides sillonnent son front et tout son visage. Une longue barbe blanche tombe jusqu'au bas de sa poitrine. L'autre moine a tout au plus 23 ou 24 ans. Il marche tête nue et ses cheveux blonds flottent au vent.

La route est absolument déserte et les hommes marchent d'un bon pas. Arrivés à l'endroit où la route fait un coude, les moines voient soudain arriver un cortège. Il y a des chariots chargés de grain et de fourrage et une demi-douzaine de grands bœufs. Tout cela est surveillé par un petit groupe de paysans armés jusqu'aux dents.

Dès que les moines voient le cortège approcher, un changement se produit brusquement chez l'un d'entre eux. Le vieux moine qui jusqu'alors a toujours marché la tête haute avec souplesse à côté de son jeune compagnon, est l'objet d'un changement subit. Il a le dos courbé et s'avance avec peine en s'appuyant d'une main tremblante sur un long bâton.



201. les deux moines finissent par arriver à la hauteur des paysans avec leurs chariots et leurs voitures de foin. Les paysans ôtent respectueusement leur chapeau et demandent au vieux moine, sa bénédiction; de bon cœur, le vieux moine les bénit tous d'une voix chevrotante. Après environ un quart d'heure où les deux groupes se sont perdus de vue, un second changement s'opère chez le vieux moine. Il relève la tête, redresse son dos et quelques secondes plus tard, tout comme une demi-heure auparavant, les deux moines marchent sur la route à grandes enjambées.

Après avoir marché pendant plusieurs heures sans incident, les moines atteignent une petite colline. Au loin, ils voient une forêt. Ils aperçoivent la silhouette d'une tour qui dépasse de loin les autres bâtiments.

Qu'est-ce que c'est ?", Demande le jeune moine.

"C'est Bletterans." "Et quand y serons-nous ?"

"Dans une heure. J'espère que notre voyage se terminera aussi heureusement qu'il a commencé."

"Si les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts, le bois que nous devons traverser n'est pas occupé par les Français. Je commence à espérer que tout se passera comme je le souhaite. "

Les deux moines marchent dans la forêt sans rencontrer personne. Quand ils sortent de la forêt ils se retrouvent devant une grande plaine qui s'étend jusqu'au château de Bletterans. Le soleil disparaît derrière l'horizon, caché derrière la brume. A ce moment, le beffroi de la citadelle sonne cinq heures. Au même moment, en direction du château, retentissent des roulements de tambour et des sonneries de clairons. À leur consternation, ils voient le pont-levis du château qui était baissé jusqu'à présent, en train d'être relevé.

"Oh," s'exclame Le vieux moine, "Voilà qui va mal ! Nous arrivons en retard !"

"Que faire ?" "Allons toujours !"



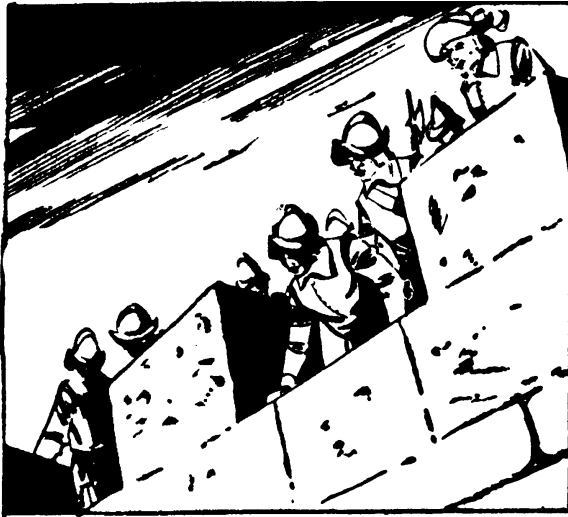
202. Les deux moines entrent dans un espace complètement découvert. Au loin, ils voient les premières tentes du camp français. Les sentinelles font des allers-retours sur les remparts et quelques soldats regardent dans le lointain. Les deux moines continuent. Le plus vieux est plus courbé que jamais. Ils s'approchent du château et n'ont besoin que de dépasser le second petit bois pour l'atteindre.

Les moines continuent à avancer d'un air tranquille comme des gens parfaitement assurés qu'ils n'ont rien à craindre. Ils arrivent maintenant dans le champ de vision des sentinelles. Les sentinelles s'arrêtent dans leur marche monotone et les regardent avec cette curiosité instinctive qui pousse à chercher une distraction dans le moindre incident futile.

Soudain, cette curiosité aiguisée fait place à la surprise.

Une vingtaine de soldats portant l'uniforme de l'armée française bondissent hors du bois et attaquent les deux paisibles voyageurs. Les deux moines essayent de s'enfuir, mais le vieux est trahi par ses forces et le plus jeune ne veut pas abandonner son compagnon. Les soldats entourent les deux religieux et une lutte inégale s'ensuit. Cependant, elle ne pouvait pas durer bien longtemps.

Le vieil homme est renversé, frappé et battu jusqu'à ce qu'il soit laissé pour mort sur place. Le jeune homme se défend désespérément mais il est écrasé par le nombre, il est facilement maîtrisé. Ses mains sont attachées derrière le dos. Il refuse cependant de marcher. Alors les hommes le soulèvent et l'emportent dans le sous-bois.



203. Cet assaut sauvage contre deux moines innocents qui ne pouvaient se défendre, fait parler les nombreux soldats qui l'ont observé depuis les remparts. Il y a de la stupéfaction devant un vol aussi honteux, commis en plein jour juste devant les murs de la ville.

"Que peuvent-ils faire du jeune moine et pourquoi l'emmener ainsi, pieds et poings liés ?" Demande l'un des hommes.

"A quel corps de l'armée appartientent ces détraqueurs ?", Demande une autre.

"J'ai cru reconnaître l'uniforme du régiment de Conti".

"Ah ! Le régiment de Conti ! Les plus grands pillards de l'armée !"

"Ce n'est pas bon de voir une telle agression aujourd'hui. Le cardinal ne leur pardonnera pas d'avoir attaqué des moines innocents. "

"Je ne comprends pas comment vingt hommes ont pu entrer dans le bois alors que nous n'avons même pas vu un chat y rentrer de toute la journée."

"Bah ! Ils sont venus par le grand bois qui se trouve derrière et ils se sont glissés d'un arbre à l'autre. Ce n'est pas bien difficile à comprendre ".

A ce moment, un nouveau personnage apparaît sur les remparts. C'est une vieille femme, petite et grosse, avec un visage bourgeonnant et un nez rouge et bulbeux qui témoigne de son culte fervent pour la dive bouteille. Tout le monde la connaît sous le nom de la "mère Fint" et depuis un temps immémorial, elle est portière et cantinière du château de Bletterans. Étant absolument neutre, elle sert à boire aussi bien aux Français et aux Suédois qu'aux Franc-comtois. Elle a aussi un logement de 2 pièces dans le mur du rempart, qui se compose d'un cabaret et d'une chambre à coucher. "Eh bien, demande-t-elle aux soldats, que se passe-t-il ici ?"



204. L'un des soldats répond aux questions de la vieille femme. Il tend la main vers l'endroit où le vieux moine est resté à terre, inanimé : "Regardez !", dit-il. "Il y a un pauvre moine qui a été dévalisé par des pillards."

"Un moine ! Est-ce bien possible ? Un moine ! Ah, les mécréants, les damnés !" S'écrie la vieille femme.

La mère Fint fixe le religieux au loin. Elle regarde pendant un moment, le corps inanimé sur le chemin, en faisant comme une sorte de longue-vue avec ses mains,

Au bout de quelques minutes, elle s'exclame : "Mais, il n'est pas mort ! Regardez, il a bougé !"

L'attention des soldats qui s'était un peu dissipée, se concentre à nouveau sur le moine. "Par ma foi, c'est vrai ! Il remue !" En effet, le moine essaie d'agiter un de ses bras.

Puis il se soulève à demi et porte les mains à son front. Il jette un regard plein de détresse autour de lui.

"Par ici, mon bon père," crie la vieille femme.

Mais le moine est trop éloigné pour l'entendre. Pourtant, il semble avoir entendu un bruit car il étend un bras en direction du château comme s'il suppliait pour avoir de l'aide. Puis il retombe et reste inanimé comme avant.

"Il nous a fait un signe. Nous devons le secourir !", reprend la vieille femme.

"Le secourir ?" Répète un soldat. "Et comment sortir du château ?"

"Je vais demander la permission au gouverneur."

À ce moment, les conversations ont été réduites au silence et, respectueusement, les soldats se sont écartés. Le gouverneur se rend à l'endroit où se trouve la vieille femme. "Que signifie ce bruit?" Demande-t-il d'un ton rude. En quelques mots, la vieille femme lui raconte ce qui s'est passé. L'homme regarde le corps étendu sur le chemin.

"Messire, supplie la vieille femme, nous devons l'aider, n'est-ce pas?"



205. "Messire, ordonnez d'abaisser le pont-levis et d'aller chercher ce saint homme", supplie la vieille femme. Mais le gouverneur ne veut pas céder. "Impossible !", répond-il. "Son Éminence, Monseigneur le cardinal, a ordonné de ne plus abaisser le pont-levis après cinq heures, en toutes circonstances".

A ce moment, venant de la direction du moine, on entend un vague cri.

La vieille femme est désespérée.

Le gouverneur semble également ému, mais il n'ose pas ignorer l'ordre du cardinal. Il se retire, ému, après avoir répété : "Oui certes, c'est triste, très triste mais je ne peux rien y faire !".

"J'ai une idée !" S'écrie soudain la vieille femme.

Le gouverneur s'arrêta. "Je connais un moyen, Messire, par lequel nous pouvons venir en aide à ce malheureux et pour lequel vous donnerez certainement votre permission."

"Que voulez-vous ?"

"Vous savez que j'ai un mulet et quand je vais chercher mes provisions à Lons, j'accroche deux grands paniers sur son dos".

"Oui mais après ?"

"Qui donc empêche d'attacher une longue corde à l'un de ces paniers et de le descendre dans le fossé ? Quand le bon moine sera installé dans le panier, nous pourrons le remonter sans avoir à ouvrir le pont-levis.

"Je ne dis pas non", dit le gouverneur.

"Alors vous me permettez ?"

"Je ne dis pas oui non plus. Parce que, qui me dit que ce n'est pas un moine de l'Abbaye de Saint-Claude, par exemple ? Un ami du capitaine Lacuzon ?"

"Un Cuanais ! S'écria la mère Fint, mais que nenni Messire, c'est un ami des Français au contraire ! C'est un moine de l'Abbaye de Cuzeau, vous pouvez le voir à son habit, de toute façon ?"

"Je dois avouer, répondit le gouverneur en souriant, que je m'y connais mieux en uniformes militaires qu'en frocs de moines."

"Alors Messire, vous me donnez la permission ?"

"Oui, mais à une condition".

"Laquelle ?" Le moine ne pourra pas sortir de votre logement, il n'est pas autorisé à se montrer dans la citadelle et il devra repartir demain matin. "

"Tout cela sera fait ainsi, Messire, soyez tranquille et faites-moi confiance !"



Le moine est-il sauvé ?

206. Dès que le gouverneur a disparu, la mère Fint appelle son fils : "Nicolas ! Hé ! Nicolas !" Au bout de quelques secondes le grand Nicolas, un garçon d'une trentaine d'années, arrive. Un peu simplet, son visage ne respire pas l'intelligence. En ce moment. Il exerce toutes sortes de petits emplois dans le château. Il a la fonction de porte-clefs et aide sa mère dans le service de la cantine. Son emploi en tant que porte-clefs, l'avait fait connaître et apprécier de tous; en effet les garnisons au château, changeaient continuellement et il était bien le seul à pouvoir dire au premier coup d'œil et avec certitude, quelle clef allait dans telle serrure. En quelques mots, sa mère lui dit ce qu'elle attend de lui, lui promettant qu'après exécution de la tâche demandée, il aura droit à un bon verre d'eau-de-vie. Surexcité par cette promesse, Nicolas se met au travail avec la plus grande énergie et il reparaît moins de 5 minutes plus tard avec tous les objets demandés.

Les soldats se mettent à l'œuvre sur le panier, tandis que la mère Fint leur donne des instructions. Ils attachent une petite corde à chacun des angles du panier. Les 4 cordes sont réunies et fixées à l'extrémité d'un solide câble. Puis ils font descendre le panier au bas du rempart.

Le moine s'est entre temps rapproché. Il est maintenant au pied du fossé du château, mais l'effort a apparemment été trop éprouvant pour lui. Il reste immobile près du panier.

Les soldats et surtout la mère Fint crient et après quelques minutes le moine lève les yeux. La vieille femme lui explique qu'il doit monter dans le panier. Avec un effort surhumain, le moine parvient finalement à se hisser dans le panier en poussant de grands gémissements.

"Que Dieu soit loué !" S'écrie la mère Fint. "Le saint homme est sauvé ! Allons, vous autres, hissez-moi soigneusement ce panier et sans secousses !"



207. Quelques secondes plus tard, le panier avec le moine dedans, parviennent au sommet du rempart. Toute l'attention se concentre sur l'homme épuisé dans le panier. Il gémit et supplie ses sauveteurs de ne pas le toucher, disant que tous ses membres sont rompus.

"Soyez calme, saint homme," dit la mère Fint, "Je prendrai soin de vous et deux hommes vous emmèneront dans ma chambre. Vous n'avez rien à craindre."

Quelques minutes plus tard, le moine est allongé sur le lit de la vieille femme. Par une fenêtre garnie de barreaux de fer, la lumière du soleil tombe sur le visage du vieil homme.

Un faible bruit provenant de l'extérieur se fait entendre dans la chambre. En effet, le logement de la mère Fint n'est pas loin du pont-levis.

Mais revenons à l'appartement du cardinal Richelieu. Il s'est retiré en ordonnant que personne ne le dérange. Il veut être seul pour réfléchir longuement. Il médite sur la conversation qu'il a eue avec ce prêtre-soldat qui a réussi à dresser comme un mur devant lui et qui, par son attitude, a fait une forte impression sur le cardinal. Il est environ dix heures du soir. Soudain, Richelieu se lève. Il prend une lampe allumée et entre dans le couloir qui mène à la chapelle.



208. Un soldat français en faction, va et vient devant la porte de la chapelle.

"Vous pouvez vous retirer", dit le cardinal. Le garde obéit et le cardinal ouvre la porte. Marquis priaît depuis longtemps. Maintenant, il est perdu dans ses pensées et fixe le crucifix sur le mur. Le cardinal s'approche doucement. Il touche l'épaule du curé Marquis qui se retourne. Son visage n'est ni inquiet ni surpris cependant il s'incline un instant devant le cardinal. Ce salut est un hommage rendu à la pourpre romaine dont le cardinal est revêtu et non au ministre lui-même.

" Prêtre, à quoi donc pensez-vous ainsi ?", demande le cardinal.
 - "Je pense, Monseigneur, répond calmement Marquis, que jusqu'à ce jour je vous ai maudit pour tout le mal que vous avez fait à la province. Maintenant, cependant, toute la haine a disparu de mon âme et je vous pardonne du fond du cœur."
 "Pourquoi ce changement soudain ?"

Et la main de Marquis désigne sur le mur, le Christ sur la croix.

"Je lui ai demandé la force de suivre son exemple: je pardonne à mes bourreaux."

"Les bourreaux ne viendront pas", répliqua lentement le cardinal.
 "Que voulez-vous dire ?"

"Je vous admire et je ne veux pas que vous mouriez. Vous vivrez."

- "Moi, monseigneur ?" S'écria le prêtre.

"J'espère, ajouta Richelieu en souriant, que vous ne me refuserez pas cette offre."

"Quel prix dois-je payer pour le rachat de ma vie ?

"Et qui vous parle d'un prix ? Je ne vous vends pas la vie, curé Marquis, je vous la donne."

- "Je vous entends, Monseigneur, mais vous dites des choses si merveilleuses que j'ai peine à vous croire." "Ah ! s'écria le cardinal, vous ne pouvez pas croire à l'indulgence de Richelieu !"



Que se passe-t-il dans le château ?

209. "Monseigneur, répondit Marquis après un court silence, l'histoire racontera plus tard que Richelieu fut un grand ministre, mais elle n'ajoutera pas qu'il fut un ministre clément." "Eh bien, en ce qui vous concerne du moins, l'histoire aura tort ! Quoi qu'il en soit : je vous donne la liberté sans conditions. J'ai besoin d'un ennemi comme vous. La victoire sur la Franche-Comté sera d'autant plus glorieuse, et quoi que vous en ayez dit, la province que vous défendez avec tant d'ardeur, appartiendra bientôt aux Français." "Jamais !" dit Marquis énergiquement. "Jamais ?" Répéta Richelieu. "Croyez-vous vraiment cela ?" Marquis allait répondre mais soudain, il lève la tête et les mots restent coincés dans sa gorge. Marquis s'arrête, saisit le bras du cardinal et murmure d'une voix basse : "Silence !".

Un coup de sifflet aigu résonne à travers le château. "Qu'est-ce donc ?" Demande Richelieu, étonné du mouvement du curé Marquis. Mais le prêtre ne répond pas. Un second coup de sifflet s'ensuit. "Deux !" S'écria Marquis. En même temps, ses yeux brillent et il y a sur sa bouche comme un sourire de triomphe. "Mais encore une fois, qu'est-ce que cela signifie ?" Demande le cardinal avec impatience. "Silence ! Attendez !", dit Marquis. Et pour la troisième fois, un coup de sifflet retentit. Marquis élève ses deux mains jointes devant le crucifix avec des larmes dans les yeux. Richelieu commence à ressentir l'effroi et l'anxiété. Il ressent l'approche d'un péril mystérieux et inconnu. Un coup de feu retentit juste après le troisième coup de sifflet puis une immense clameur s'élève, un grand tumulte se déchaîne autour du château.



210. Qu'est-il arrivé entre-temps au pauvre moine dont avait pris soin, la mère Fint ? La nuit est tombée et tout est calme dans le château. Seuls les gardes font leur ronde, se protégeant de leur mieux dans leurs amples manteaux contre la pluie glaciale qui tombe désespérément. Alors que le vieil homme dort dans une petite pièce, la mère Fint et le grand Nicolas attendent le moment où le moine se réveillera. La mère Fint prépare une boisson fortifiante à base de vin du Jura fortement sucré et de plusieurs épices, pour son invité inattendu.

Puis elle entend un bruit venant dans la chambre. La mère Fint entre et voit le moine assis sur le bord du lit.

"Digne femme", dit-il, "C'est vous qui m'avez sauvé ?"

"J'ai fait ce que j'ai pu, mon bon père."

"Mais comment vous sentez-vous maintenant ?"

"Mieux. Beaucoup mieux, Je souffre beaucoup de mes meurtrissures, mais mes forces reviennent". Alors la vieille femme donne au moine le gobelet de la boisson miraculeuse qu'il vide d'un seul trait.

Le moine quitte le lit et marche avec la mère Fint dans la grande salle où elle lui offre une place au coin du feu.

"Pourquoi les soldats ont-ils attaqué deux moines seuls ?" Demande-t-elle.

"Je pense que ces hommes savaient que mon jeune frère et moi avions beaucoup d'or sur nous", répond le moine.

"Beaucoup d'or ?" Demande la vieille femme avec étonnement.

"Je suis le trésorier de l'Abbaye de Cuzeau et nous nous rendions au Prieuré de Vaux-les-Poligny où nous devions porter au prieur, une somme d'argent considérable."



211. "Aviez-vous eu une grosse somme d'argent sur vous ?",
Demande la mère Fint.
"Dix mille livres."
"Dix mille livres !" bégaie la vieille femme, "et ils ont tout pris ?"
"Heureusement, non. Quand les hommes m'ont attaqué, je me suis défendu de mon mieux. Cependant, je crois que les soldats pensaient que mon compagnon avait aussi de l'or sur lui. Quoi qu'il en soit, j'ai pu garder une partie de l'or de ma besace. Cependant, une grande partie est tombée dans l'herbe pendant le combat. Je crois même qu'au moins neuf dixièmes des pièces d'or ont dû être perdues.
"On le trouvera, cet or ?"
-"Sans doute. Celui qui passera par là demain fera une riche récolte..." "

- "Nous ne devrions pas attendre demain pour ramasser cet or, nous devons y aller cette nuit. " Propose la mère Fint.
-"Mais par quel moyen sortir du château ?"
-"Il y a une poterne (*) à proximité."
-"Mais elle est fermée sans doute ?"
-"Oui, mais mon fils a la clef."
-"Mais n'est-ce pas dangereux ? Si le gouverneur l'apprenait... "
-"La nuit est noire et il pleut. Les sentinelles ne verront rien. "
Après une longue conversation, le moine admet qu'il vaut mieux commencer dès maintenant. Nicolas, à qui l'on promet quelques pièces d'or, va participer à l'opération. La mère Fint, le moine et Nicolas quittent la cantine un peu plus tard. La vieille femme soutient le moine qui est encore chancelant. Nicolas porte la lanterne et les clefs. Un peu plus tard, ils s'arrêtent à la poterne dont la mère Fint a parlée.

(*) Poterne : Une petite porte dérobée ouvrant dans le mur d'un rempart



212. Nicolas ouvre la grille de la poterne et va chercher une échelle. Il revient un peu plus tard. Il fait descendre l'échelle jusqu'à ce qu'elle touche le sol.

"Maintenant, bon père, expliquez à Nicolas ce qu'il doit faire," dit la mère Fint.

"Mon enfant, murmure le moine, si vous marchez tout droit devant vous, vous arriverez à l'endroit où l'attaque a eu lieu hier. Allez-y et cherchez les pièces d'or perdues; à force de chercher, vous les trouverez sans trop de difficultés.

Lorsque vos poches seront pleines et que vous ne trouverez plus rien, vous reviendrez."

Nicolas descend à l'échelle. Le moine et la vieille femme s'occupent de lui. Nicolas a franchi le fossé et on peut voir au loin la lueur pâle de la lanterne, éclairant sa marche en direction de l'endroit indiqué par le moine. Le moine est assis sur une marche d'escalier derrière la vieille femme.

Puis soudain, un coup de sifflet formidable retentit derrière la mère Fint. C'est le même coup de sifflet qu'a entendu le cardinal Richelieu.

Terrifiée, la mère Fint lève les yeux.

"Bon père, que faites-vous ?"

"Je fais, digne femme, la même chose que vous-même, j'attends le retour de votre fils."

"- Mais ce sifflement terrible ? - "Je n'ai rien entendu !" La vieille femme tremble de peur.

"C'est impossible, murmure-t-elle, "et je crois que...". Mais elle n'achève pas sa phrase. Un second coup de sifflet retentit, mais cette fois, de l'extérieur, en bas de la muraille.

"Mon père mon père, balbutia la vieille femme, cette fois, avez-vous entendu ce coup de sifflet ?"

"Je n'ai rien entendu, mon enfant."

"J'ai peur ... Il se passe des choses étranges ici." Puis un troisième coup de sifflet succède aux deux premiers.



213. Après le troisième coup de sifflet, la mère Fint est prise de panique. "Ah ! Nous sommes perdus ... fuyons !" Elle veut gravir les marches raides de l'escalier, mais le vieux moine l'arrête brusquement. Sa main saisit son bras comme un étau de fer. Les jambes de la malheureuse femme ploient sous elle et un instant plus tard elle tombe assise dans les escaliers. Puis un homme apparaît en haut de l'échelle.

C'est un montagnard que la mère Fint voit immédiatement. Derrière ce premier homme, elle en voit dix autres puis encore beaucoup d'autres. On voit briller les épées et les crosses des pistolets dans les ténèbres. Un par un, les hommes entrent par la petite porte. Ils passent devant le vieux moine qui crie toujours : "Passez, continuez à avancer !"

Puis soudain un cri retentit sur les remparts : "Aux armes !"

En même temps, on entend la détonation d'un mousquet. Immédiatement après, une clameur immense s'élève de toutes parts. Il est clair que le château était complètement entouré d'ennemis. Puis le moine libère le bras de la femme. Il arrache la barbe postiche de son visage et enlève son froc de moine et sa ceinture de corde. Il a un uniforme de soldat en dessous.

"Camarades !", crie-t-il. "En avant !" Puis il se tourne vers la vieille femme et dit : "Femme, rentrez chez vous tranquillement et ne craignez rien. Je vous donne ma parole qu'il ne sera fait aucun mal ni à vous ni à votre fils."

"Mais qui êtes-vous donc alors ?"

"Je suis le capitaine Lacuzon !" Puis le capitaine bondit dans l'escalier. Derrière lui, il entend la vieille femme qui s'écrie : "Vive Lacuzon ! Vivent les Cuanais (*) !" !"

(*) Les Cuanais = abréviation de Séquanais : les partisans Franc-comtois



214. Dans la chapelle, le cardinal et le prêtre sont toujours en face l'un de l'autre. Le cardinal est nerveux. Il demande au curé Marquis: - "Que se passe-t-il ?" – "Monseigneur, répond Marquis, il est fort possible qu'il ne vous reste plus que quelques minutes à vivre."

"Vous êtes insensé !" s'écrie le cardinal.

"Non, Monseigneur, car au moment où je vous parle, ce n'est pas le tout puissant premier ministre du roi Louis XIII qui commande le château de Bletterans."

"Et qui donc alors ?"

"C'est le capitaine Lacuzon !"

Le visage du cardinal devient menaçant.

"Lacuzon ici !", dit-il avec mépris. "Oh ! Malheur à lui !"

Le cardinal veut se diriger vers la porte, mais Marquis l'arrête.

"Malheur à vous plutôt, Monseigneur, dit-il calmement, restez avec

moi ou vous êtes perdu !"

"Perdu !", répète Richelieu, "Allons donc ! La garnison du château est nombreuse".

- "Qu'importe !" répond Marquis. - "Elle est vaillante, elle résistera et empêchera certainement qu'un groupe de paysans puisse pénétrer dans le château" Réplique le cardinal.

"On ne résiste pas à Lacuzon, Monseigneur."

Richelieu allait répondre.

Mais les clameurs sont maintenant si proches que les hommes ne peuvent plus se comprendre. Le cri de guerre des montagnards retentit à travers tout le château, "Lacuzon ! Lacuzon !"

Puis les portes de la chapelle s'ouvrent violemment. Les soldats des corps francs pénètrent à l'intérieur, guidés par Lacuzon.

"Enfin," s'écrie Lacuzon avec joie. Il s'élançait vers Marquis et prend ses mains dans les siennes.



215. Puis Lacuzon recule tout à coup en murmurant: "Le cardinal !" Il venait de voir Richelieu à côté du curé Marquis. C'est un instant suprême et tout le monde a l'impression que la vie du cardinal ne tient plus qu'à un fil. Marquis le comprenait bien et Richelieu le comprenait tout aussi bien. Cependant, le cardinal avait repris toute sa fierté et son calme. Bien qu'il fût complètement entouré de montagnards, l'épée à la main, il avait l'air aussi calme que s'il était au milieu de ses propres gardes en uniforme. Alors Marquis commence à parler : "Jean-Claude," dit-il d'une voix forte, "et vous tous, mes enfants ... vous m'avez sauvé ... Je savais que vous feriez votre devoir ... Maintenant écoutez bien ce que j'ai à vous dire. "

Marquis se retourne et étend sa main au-dessus de la tête de Richelieu. "Monseigneur, le cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, roi de France, moi, Pierre Marquis (*), pardonnez-moi au nom de l'armée de Franche-Comté dont je suis l'un des chefs, je donne ma parole de prêtre et de soldat que personne ne touchera à un seul de vos cheveux !" Un frémissement de surprise court dans les rangs des montagnards. "Mon père ! S'écrie Lacuzon, songez-vous bien à ce que vous dites ? Épargner Richelieu mais c'est éterniser la guerre ! Comment pouvez-vous dire ça ?" "J'étais au pouvoir du cardinal, répond Marquis. Il n'avait qu'un mot à dire pour faire tomber ma tête. Cependant, il n'a rien dit. Il m'a permis de vivre sans même mettre une seule condition "

(*) Pierre Marquis : en réalité, Marquis, curé de Saint-Lupicin, qui a vraiment existé, se prénomait Claude et non Pierre.



216. "Nous ne pouvons condamner une personne qui a épargné ma vie, dit Marquis en se tournant vers Lacuzon, ce serait un déshonneur pour la province !"

"C'est vrai", répondit Lacuzon. Puis le prêtre se tourne à nouveau vers le cardinal.

- "Monseigneur, vous êtes libre", dit-il.

- "Quoi ?" S'exclame Richelieu. "Vous m'accordez la liberté sans conditions ?"

- "Oui, Monseigneur, il ne sera pas dit que nous aurons été vaincus par vous, dans une lutte de générosité." Le cardinal tend la main au prêtre.

"Vous êtes d'invincibles ennemis, murmura Richelieu. "Je ne l'avais jamais mieux compris qu'en ce moment".

"Monseigneur, reprit Marquis, je voudrais vous poser une question." "Quelle que soit cette question, j'y répondrai."

"Le gentilhomme au masque noir est-il encore dans le château ?"

"Non, il n'y est plus. Il est parti à la tombée de la nuit avec le comte de Guébriant."

Lacuzon fait un geste de colère.

- "Ah sire de Montaigu, nous nous reverrons au château de l'Aigle !" murmure-t-il.

- Quoi ? Demande vivement Marquis avec surprise, Antide de Montaigu ?"

"Est l'homme au masque noir", répond Lacuzon. "Magui le savait bien et Raoul ne se trompait pas !"

"Et tu as la preuve de ce que tu dis ?"

- "Oui, et j'ai entendu l'infâme traître parler au sire de Guébriant. Il voulait nous attirer dans un piège, Varroz et moi, et nous livrer ensuite aux Français afin d'en finir avec la résistance comtoise."

- "Le misérable ! murmura Marquis. – "Oui, bien misérable en effet !" répéta Richelieu. "La découverte du secret du masque noir dont le nom est Antide de Montaigu, est l'avantage le plus important que vous ayez remporté depuis le commencement de la guerre." Le seigneur de l'Aigle cesse d'être dangereux pour vous et je dois avouer qu'il était le seul homme sur qui nous comptions pour nous assurer de la possession de la Franche-Comté."



217. "Messires, dit Richelieu, l'hiver approche et la campagne est terminée. Et si j'ai quelque crédit auprès du roi Louis XIII, elle ne recommencera pas ! Nos troupes vont rentrer en France. Vous avez vaincu Richelieu ! Pour le faire, il fallait des hommes tels que vous !"

"Mais il nous reste maintenant un devoir terrible à remplir", dit Marquis. "Dans quelques jours, le traître Antide de Montaigne devra rendre compte de ses crimes au parlement de Dole et le château de l'Aigle disparaîtra."

"Et ce sera justice", ajoute Richelieu à ces mots. Garbas arrive en ce moment.

"Que se passe-t-il ?" Lui demande Lacuzon.

Les troupes françaises et suédoises se dirigent vers le château. Ils sont environ quinze mille hommes et ils sont divisés en trois troupes. "

Après ce mauvais message, le capitaine garde son calme.

"Bien ! répond-il, "où est Messire Raoul ?"

"Il occupe l'entrée principale du château. Il a divisé les postes et tout le monde est sur ses gardes."

"Bien. As-t-on fait des prisonniers ?

"Oui, capitaine."

"Y a-t-il encore des officiers importants parmi eux ?"

"Un seul, capitaine. Le marquis de Feuquières."

"Fais-le amener ici."

"- Monseigneur, je crains que les troupes qui viennent à votre aide, ne se soient trop précipitées", dit Lacuzon au cardinal.

"Que voulez-vous dire, capitaine ?"

- Je veux dire, Monseigneur, que vous êtes notre seul otage. Nous venons de vous donner votre liberté, mais nous allons maintenant devoir vous la retirer. Il faut que vous restiez notre prisonnier."

Marquis fait un geste, mais Lacuzon ne lui laisse pas le temps de parler.

"Mon père", s'écrie-t-il, Songez qu'une minute de faiblesse peut nous faire perdre cette bataille. Je réponds de la vie des cinq cents hommes qui nous accompagnent. Je donne ma parole d'honneur que rien n'arrivera au cardinal !"

Comment quitterons-nous Bletterans ?



218. Un peu plus tard, Garbas entre dans la chapelle avec le marquis de Feuquières.
- "Monseigneur, dit Lacuzon, voulez-vous commander au marquis de Feuquières de faire camper autour du château, les troupes françaises dans la position où elles se trouvent en ce moment, à bonne distance du château ! Il est impératif que cet ordre soit donné avant que nous ne soyons attaqués."
- "L'avez-vous entendu, général ?" Demande le cardinal.
"Oui, Monseigneur."
"Eh bien ! Allez et faites votre devoir, vous voyez bien que ce n'est pas moi qui commande ici !".
"Général", dit Lacuzon, "voulez-vous bien revenir ici au château, après avoir accompli votre mission ?"
"Je reviendrai", répond le Français.
- "Pourquoi cela ? Demande Marquis après le départ de Monsieur de Feuquières. "Pourquoi fais-tu camper les troupes françaises autour du château au lieu de les renvoyer dans leurs quartiers ? Est-ce que nous ne partirons pas cette nuit ?"

"Non !" – "Pourquoi cela ?"
"Je ne veux pas que notre retraite ait l'air d'une fuite. Nous quitterons Bletterans au grand jour et nos 500 hommes passeront triomphants au milieu des quinze mille Français qui leur présenteront les armes."
"Mais n'est-ce pas courir au-devant du danger ?"
"Il n'y a pas de danger".
"Quel est ton projet ?"
"Vous le saurez tous bientôt".
Marquis n'insista pas.
Alors le capitaine donne l'ordre de laisser le cardinal regagner son appartement pour se reposer. Lacuzon, Pied-de-Fer et Garbas gardent les trois entrées de la chapelle. Ils n'osent pas confier la garde d'un prisonnier aussi illustre à d'autres qu'à eux-mêmes. Les troupes françaises avaient obéi à l'ordre transmis par le marquis de Feuquières et celui-ci est revenu au château. La nuit est tranquille et on eût dit que le château de Bletterans n'avait pas changé de maître.



219. Enfin le jour est levé. Lacuzon se précipite vers les remparts, après avoir chargé Marche-à-Terre de veiller sur le cardinal à sa place. Les trois corps de l'armée ennemie ont dressé leurs tentes à quelques centaines de pas du château. Lacuzon regarde l'immense armée et pense à sa propre petite troupe. Comparé aux forces ennemies, les 500 montagnards sont une goutte d'eau dans la mer. Le capitaine sourit triomphalement.

Puis il retourne à la chapelle et frappe à la porte du cardinal. Celui-ci est engagé dans une conversation paisible avec le curé Marquis et M. de Feuquières.

- "Monseigneur, dit Lacuzon, le moment du départ est venu."

"Nous sommes désolés de devoir vous faire une proposition qui ne correspond pas à vos principes ni à nos principes, mais c'est

notre seul salut." - "Parlez, capitaine, je suivrai la loi du plus fort...Dura lex, sed lex (*)."

"Nous devons vous utiliser comme bouclier durant notre retraite. L'armée française devra se ranger sur deux lignes depuis Bletterans jusqu'à Montmorot. Nous passerons au milieu de vos soldats, la tête haute et le cœur tranquille, parce que vous serez à l'avant-garde. Je marcherai à votre côté, votre bras sur le mien et aucun Français n'osera tirer son épée du fourreau." Le cardinal a pâli et ses narines frémissent décelant une terrible angoisse intérieure.

"Vous exigez beaucoup, capitaine !" Dit le cardinal.

"Dès que nous aurons franchi les dernières lignes de l'armée française, vous serez libre."

- "Qui m'en répond ?"

- "Ma parole, Monseigneur."

(*) Dura lex, sed lex : citation latine = La loi est dure mais c'est la loi.



220. Les ordres de Richelieu, ou plutôt ceux de Lacuzon, sont exécutés strictement. Les soldats se sont rangés côte à côte sur deux lignes et, en quelques heures, ils sont alignés à perte de vue de part et d'autre de la route jusqu'au-delà de l'horizon. Il y a eu beaucoup de grogne et de cris d'indignation dans les rangs de l'armée française quand les ordres de Lacuzon ont été connus, mais ils ne peuvent rien faire d'autre que d'obéir, parce que leur chef suprême, le cardinal Richelieu, est prisonnier.

La porte de la citadelle s'ouvre. La petite troupe de montagnards en sort : d'abord une avant-garde d'une centaine d'hommes dirigée par Raoul de Champ d'Hivers. Au premier plan, Garbas sonne du clairon sur lequel il joue des marches triomphales.

Trois cents hommes suivent l'avant-garde et au milieu marche entre Lacuzon et Marquis, le cardinal Richelieu. Les Français immobiles et silencieux, ont l'air morne et jettent sur les partisans, des regards chargés de haine. Parfois, certains soldats français ne peuvent plus se contrôler, des frémissements d'indignation agitent les rangs. Mais les officiers interviennent immédiatement et imposent silence. Aucun incident ne peut être toléré quand la vie du cardinal est en jeu.

Cent autres montagnards forment l'arrière-garde. Pendant ce temps, le défilé au pas cadencé des montagnards triomphants continue.

Garbas souffle sans relâche dans son clairon. Jamais il n'y eût défilé plus étrange.



221. Enfin les montagnards arrivent à l'endroit où se termine la double haie des troupes françaises. Richelieu s'arrête.
 "Suis-je libre ?", Demande-t-il.
 - "Bientôt, Monseigneur mais pas encore", répond Lacuzon.
 "Nous ne pouvons pas prendre de risques."
 Le capitaine ordonne à Marche-à-Terre de demander une cinquantaine de soldats à l'un des officiers français, qui pourront accompagner le cardinal au retour.
 Ensuite, la troupe se remet en marche. Après une demi-heure, la troupe arrive aux portes de Lons-le-Saunier. Lacuzon ne veut pas traverser la ville. Il fait tourner à droite et bientôt ils atteignent l'entrée des gorges de Revigny.

Lacuzon s'arrête.
 il dit : "Vous êtes libre, Monseigneur et voici votre escorte qui vous attend." - Monseigneur, ajoute Marquis aux paroles de Lacuzon.
 "Permettez-moi d'espérer que je nous ne nous reverrons jamais !"
 "Qui sait ?" Murmura Lacuzon.
 Lacuzon et Marquis font ensuite un salut respectueux au cardinal. Celui-ci répond à la salutation par un signe de tête. Puis il se retourne et rejoint les cinquante soldats qui l'attendent.
 "Vive la Comté ! Crie un homme de la troupe de Lacuzon. Tous les autres crient d'une voix unanime dès que le cardinal fut hors de vue. Puis ils se remettent en marche rapidement dans la direction des premiers plateaux du Jura. Lacuzon n'a jamais connu une victoire aussi glorieuse.



222. Les trois groupes de montagnards se sont maintenant reformés en un seul groupe. Il y a encore une longue marche à faire. Lorsque la troupe atteint les premiers plateaux du Jura, Lacuzon et Marquis qui marchaient jusqu'à présent au centre, remontent pour prendre la tête de la colonne dirigée par Pied-de-Fer et Garbas.

"As-tu déjà un plan, Jean-Claude ?" Demande le prêtre, après que Lacuzon lui eût raconté ce qui s'était passé au moment de son emprisonnement. – Apprendre la nouvelle que le père de Raoul et la mère d'Églantine sont encore vivants, a fortement ému Marquis.

-

"Oui, vengeance !" Répond Lacuzon. Demain, le château de l'Aigle n'existera plus ! Nous devons libérer Églantine et sa mère. Nous capturerons Antide de Montaigu et il sera condamné par le parlement de Dole."

"Quand allons-nous attaquer le château ?"

"Cette nuit même !"

"Allons-nous y trouver le traître ?"

J'en doute, car si Richelieu nous a dit la vérité, il se rend en ce moment à Besançon avec le comte de Guébriant. Mais peu importe ! Nous aurons certainement l'occasion de le capturer." Les troupes suivent maintenant une vallée profonde et sinueuse.

"Garbas ! Dit Lacuzon, la ferme de François Drouhin n'est pas loin d'ici, n'est-ce pas ?"

"Non, Capitaine, c'est sur la hauteur à un quart de lieue d'ici."

"A-t-il des chevaux ?"

"Oui, capitaine : il en a trois !"

- "Alors, grimpe la côte et cours jusqu'à la ferme, tu demanderas un cheval et tu iras au triple galop : rendez-vous à la grande cascade; là, tu continueras ton chemin à pied et aussitôt arrivé au trou des Gangônes, tu raconteras au colonel ce qui se passe et tu lui diras de venir m'attendre avec les hommes dont il dispose." - "Oui, capitaine, c'est tout ?"

- "C'est tout !"



223. Garbas monte rapidement et il est bientôt arrivé au sommet, sur un plateau, il regarde un instant autour de lui pour voir la petite troupe qui s'avance loin en dessous de lui. Puis il voit soudainement quelque chose de suspect. Ses yeux expriment soudain l'effroi. Il met ses deux mains en porte-voix et crie d'une voix retentissante afin que Lacuzon puisse l'entendre malgré la distance: "Capitaine ! prenez garde à vous !"

Lacuzon lève rapidement la tête pour voir où se trouve le danger que Garbas lui a signalé. En même temps, un petit nuage de fumée blanche s'élève parmi les sapins et un coup de fusil retentit. Une balle siffle au-dessus de la tête des hommes et le chapeau de Lacuzon tombe, percé d'une balle.

"Bien visé !" murmura Lacuzon.

"Si je n'avais pas baissé la tête, c'est la tête qui serait percée au lieu de mon chapeau."

De nouveau Garbas joint ses mains en porte-voix et ces mots arrivèrent à Lacuzon : "Le Masque noir !" Et il tire deux coups de pistolet en direction de l'ennemi invisible.

Quelques montagnards commencent rapidement à fouiller les alentours à la recherche de celui qui a attaqué le capitaine si traîtreusement mais toutes leurs recherches restèrent inutiles.

"Capitaine, prenez bien garde à vous !" Crie Garbas de sa voix forte depuis la hauteur.

Puis il disparaît en hâte pour aller remplir sa mission.

"Eh bien, sur ma foi ! dit Lacuzon en riant, au prêtre : "Je commence vraiment à croire que le seigneur de l'Aigle pourrait bien être un peu le diable !"



224. "Je ne comprends pas comment cet homme a-t-il pu nous échapper ?", dit Lacuzon en remettant son chapeau en place. "Garbas nous le dira sans doute", répondit le curé Marquis. "Je trouve cela très étrange que de Montaigu qui devait être en route pour Besançon, se trouve ici en ce moment... Cette vallée est presque son chemin pour retourner au château de l'Aigle." – "Il se doute peut-être de ce qui le menace ?" – "Je n'en crois rien ... Il ignore que le secret du Masque noir n'en est plus un pour nous !"

Le petit groupe reprend sa marche rapide.

En réalité, la présence d'Antide de Montaigu n'avait rien d'étrange. Quand les partisans comtois ont commencé leur attaque sur le château de Bletterans, il était encore dans le camp des Français.

Quand il a appris ce qui s'était exactement passé, il a décidé de retourner immédiatement au château de l'Aigle, suivi de deux serviteurs. Il ignorait si son identité avait été découverte mais il craignait que Richelieu, prisonnier de Lacuzon, ne révèle son identité au capitaine. Il se dit qu'il ne serait nulle part dans un lieu plus sûr que derrière les solides murailles de son château. De Montaigu écoute le compte-rendu d'un troisième serviteur sur ce qui s'est passé après son départ de Bletterans et conçoit immédiatement un plan. Il se cache le long de la route que doit suivre le groupe des montagnards et il est déterminé à tuer Lacuzon. Garbas, cependant, a compromis la réussite du projet avec ses cris d'alarme. Après le coup de feu, le traître a immédiatement sauté sur son cheval et a disparu avec ses deux serviteurs en direction du château de l'Aigle.



225. Tandis que Garbas se dirige vers le trou des Gangônes, Lacuzon avait calculé que le colonel Varroz et Tristan ne pourraient arriver au Saut-Girard que plus d'une heure après l'arrivée de sa propre troupe. Il est donc très surpris quand il trouve Varroz arrivé le premier au Saut-Girard.

"Comment est-il possible que vous soyez ici en premier, colonel ?", s'exclame-t-il. "Comment Garbas t'a-t-il averti si vite ?"

"Garbas n'est pas venu jusqu'au trou des Gangônes, parce qu'il nous a trouvés ici."

"Comment est-ce possible ?"

"Nous avons été avertis."

- "Avertis ?" Répéta Lacuzon, étonné. "Par qui ?"

"Par moi, capitaine," dit Magui, qui se montre tout d'un coup.

Elle poursuit : "Hier, j'avais suivi de loin les montagnards jusqu'au bois où ils se sont embusqués, près de Bletterans et quand j'ai été certaine que vous aviez pris le château et que le cardinal était en

vosse pouvoir, j'ai apporté cette nouvelle directement au colonel." Lacuzon serre les mains de la vieille femme dans les siennes. Varroz reprend la parole : "Je pensais que tu voulais attaquer le château de l'Aigle dès que possible et c'est pourquoi je suis venu t'attendre ici !"

"Parlons maintenant des plans pour faire le siège du château", dit Lacuzon.

"Que décides-tu ?", demande Varroz.

"C'est ce que nous allons voir tout à l'heure. Le seigneur de l'Aigle a-t-il beaucoup de monde avec lui ?"

- Oui, parce qu'en dehors des hommes de sa garnison, une bande d'environ deux cent cinquante Gris est arrivée ce matin."

"En es-tu sûr ?"

"Oui. Quatre de nos hommes déguisés en paysans, les ont vus entrer dans le château. "

"L'arrivée de cette bande de Gris est la preuve qu'Antide de Montaigu est sur ses gardes."



226. Lacuzon est perdu dans ses pensées durant un instant. "Le château de l'Aigle est formidablement défendu par la nature", dit-il gravement. "Ensuite, il y a la garnison du château et un renfort de deux cent cinquante Gris Tout cela équivaut à plus de mille hommes en rase campagne." Varroz ajoute à ces mots: "Nous devons rassembler la meilleure partie des nos forces si nous voulons avoir une chance de succès."

- "Cela sera un retard." Répond Lacuzon.

- "Peu important !" Nous allons envoyer des messagers dans toutes les directions. Ce soir nous aurons douze à quinze cents hommes...."

- "Et quand attaquerons-nous ?"

"À la nuit tombante."

Des ordres sont donnés sans retard et une vingtaine de

montagnards se dispersent dans toutes les directions, un instant plus tard.

Ils sont munis de trompes de berger dans lesquelles ils soufflent à intervalles réguliers; c'est un signal pour appeler tous les partisans des corps francs à prendre les armes et à se rassembler. Un campement provisoire est installé auprès de Saut-Girard. Des feux sont allumés pour préparer les vivres.

La nuit tombait. Les renforts attendus sont tous arrivés, les troupes sont au complet. Quinze cents montagnards se sont rassemblés dans la vallée d'Ilay. Tout le monde comprend qu'un événement majeur les attend et qui dépasse de loin les petites escarmouches habituelles. Juste avant le signal du départ, le curé Marquis monte sur un rocher d'où il domine toute l'armée, et il donne du cœur, des lèvres et de la main, une bénédiction suprême aux hommes dont beaucoup sans doute allaient mourir. Puis Lacuzon cria : "En avant !"



227. La troupe s'élançait silencieusement. Il fait nuit noire. Bientôt le château est en vue. Les grandes tours et les silhouettes noires des créneaux se découpent sur le fond légèrement plus clair du ciel. Tout semble endormi dans le château. On n'entend nul autre bruit que celui du vent. Puis le son d'un clairon déchire soudain le profond silence de la nuit. C'est un son menaçant et lugubre. Ensuite, après le silence, une voix retentit soudain dans la nuit : "À toi Antide de Montaigu, comte et seigneur de l'Aigle et l'homme au masque noir, traître et trois fois parjure ! Tu as vendu la Franche-Comté à la France ! Tu as trahi ceux qui défendent notre province d'une manière lâche et basse !
"En attente de ton arrestation par le Parlement qui te condamnera à mort pour trahison, nous les chefs de la montagne : Pierre Marquis, prêtre, le colonel Jean Varroz et Jean-Claude Prost dit le capitaine Lacuzon, nous avons signé cette déclaration : ton

château sera détruit et tu seras conduit à Dole, mort ou vif et livré au bourreau !"
Alors Garbas fait retentir avec son clairon, une nouvelle fanfare encore plus menaçante et plus lugubre que la première...
Quand le silence est revenu, Antide de Montaigu apparaît soudainement sur le rempart du château.
D'une voix tremblante de colère et de haine, il s'exclame : "A vous trois, Pierre Marquis, mauvais prêtre et mauvais soldat, Jean Varroz, vieux soudard édenté, Lacuzon, chef d'une poignée de bandits rebelles, moi le seigneur de l'Aigle, je réponds que je vous défie et que je vous ferai pendre tous les trois au sommet de la tour de l'Aiguille !"
Un morne silence accueillit cette terrible menace, mais ce silence ne dura pas longtemps.



228. Dans l'une des tours du château de l'Aigle, Blanche de Mirebel prend soin de sa fille Églantine. La malheureuse jeune femme (car Blanche de Mirebel n'a que quarante-trois ans, bien qu'elle semble beaucoup plus âgée à cause des nombreuses épreuves qu'elle a endurées), se sent plus forte et plus vivante que jamais, maintenant qu'elle a retrouvé sa fille. Églantine pensa d'abord que Lacuzon l'avait laissée en compagnie d'une folle qui la prenait pour sa fille - après tout, Églantine avait toujours cru que sa mère n'était plus en vie - mais maintenant une relation intime s'est établie. Les deux femmes attendent avec confiance le retour de Lacuzon.

Ce soir, Églantine, accablée par les événements des derniers jours, s'endormit de bonne heure. Sa mère est assise à côté du lit ... Elle a toujours été sur le point de dire à Églantine que Pierre Prost n'était pas son vrai père, mais elle s'est toujours souvenue

des paroles de Lacuzon:

"C'est votre fille, elle s'appelle Églantine, elle croit que sa mère est morte et que le médecin des pauvres est son père. Prenez bien soin d'elle. Je reviendrai le plus tôt possible pour vous trouver. " Deux jours se sont écoulés depuis lors. Rien ne peut leur arriver, car Antide de Montaigu est convaincu qu'Églantine a fui. Et il y a plus de quinze ans qu'il n'a plus franchi le seuil de la chambre de Blanche. Et le valet qui lui apporte la nourriture quotidienne fait de même que pour Tristan de Champ d'Hivers. Personne ne vient jamais dans sa chambre.

Soudain Blanche lève la tête. Elle pense entendre des voix lointaines qui n'appartiennent pas au silence de cette nuit. Elle va à la fenêtre et essaie de distinguer les bruits. Soudainement, le clairon de Garbas retentit dans les ténèbres ...Menaçant et lugubre...



229. Blanche frissonne. Elle regarde Églantine qui dort encore. Puis elle entend la voix qui déclare qu'Antide de Montaigu est un traître et un parjure.

- Entends-tu ? Murmure-t-elle en réveillant Églantine. - "Ils viennent !"

"Quoi, ma mère ?" Demande la jeune fille.

"Les trois chefs des montagnards : Lacuzon, Varroz et Marquis."

- "Ah ! Cria Églantine en sautant du lit. "Nous sommes sauvés !"

Puis ils entendent la voix d'Antide de Montaigu. "Vous serez pendus au sommet de la tour de l'Aiguille !" Un profond silence retombe après les paroles du seigneur de l'Aigle.

Puis ils entendent à nouveau sa voix: "Feu sur les insolents qui osent attaquer mon château. Un grand bruit se déchaîne à ces mots. Des centaines de coups de feu résonnent mille fois dans la vallée.

"Ma mère ... ma mère", balbutia Églantine en se jetant dans les bras de Blanche. "Ils l'ont tué ! Nous sommes perdues !"

Mais la voix de Lacuzon parvient aussitôt à la mère et la fille: "En avant, à l'assaut ! À moi les montagnards ! Contre le traître de notre province !"

Églantine relève la tête, qu'elle avait baissé un instant, et avec des yeux pleins de joie, elle s'exclame. "Nous sommes sauvées !"

Plein d'excitation, les deux femmes attendent la fin de cette terrible bataille.



230. Cette attaque sur le château de l'Aigle n'était pas une surprise pour Antide de Montaignu. Dès qu'il apprit le succès de Lacuzon sur Bletterans, le traître prit ses précautions. D'abord, il a obtenu un renfort de deux cent cinquante Gris. Immédiatement après leur arrivée, ils ont été placés à leurs postes et munis d'armes et de munitions abondantes. Tous les autres occupants du château ont été avertis avant l'attaque, d'être sur leur garde. Les soldats de Lacuzon s'attendent à une dure bataille !

La garnison qui protège le château est très importante mais le plus important pour Antide de Montaignu, est l'excellent emplacement de son château. Du côté de la vallée d'Ilay, le château est imprenable, grâce aux rochers à pic sur lesquels le château est construit. C'est seulement en direction de la Chau-du-Dombief, du côté de l'entrée principale que le château est moins difficile à approcher. Le plan d'attaque arrêté par Marquis, Lacuzon et Varroz est très simple mais aussi très audacieux.

Deux pelotons de cinquante hommes sous la direction de Marquis maintiennent sous le feu la partie du rempart dans laquelle se trouvent la première porte et le premier pont-levis. Tandis que les meilleurs tireurs des corps francs s'acquittent de cette tâche - les Gris qui ne se tenaient pas suffisamment à l'abri derrière les créneaux, tombent sous leurs balles - Lacuzon et Varroz descendent avec leurs hommes dans les fossés et font dresser des échelles contre la muraille. Avec la hache d'une main et le pistolet de l'autre, ils parviennent au sommet des remparts. Au début, ils rencontrent une résistance énergique de la part des Gris, mais l'élan irrésistible des intrépides montagnards, fait reculer les défenseurs. Le cercle s'élargit autour des partisans. Alors que les hommes du curé Marquis couvrent les deux autres groupes sous le feu intensif de leurs mousquets, le petit groupe d'assaillants emmené par Lacuzon, commence à attaquer à la hache les poutres auxquelles sont attachées les chaînes du pont-levis.



231. La lutte continue sans relâche. Tandis que les hommes de Lacuzon et de Varroz brisaient les chaînes du pont-levis, les soldats du curé Marquis tiraient sans cesse sur les Gris. Ceux-ci ont reculé et battent en retraite suite à l'attaque inattendue sur cette partie du mur. Ils sont reculé mais en bon ordre et se battent pour défendre le château, pouce par pouce. Puis, un immense cri de joie se fait entendre parmi les montagnards : le pont-levis vient de tomber dans un bruit de tonnerre. Les montagnards se ruent sur le pont, passant sous la voûte et brisent la porte de bois qui s'oppose à leur passage. Puis les hommes pénètrent dans la première enceinte fortifiée.

Il est clair qu'ils considèrent déjà la bataille comme gagnée. Et cependant ils se trompent. Antide de Montaigu qui combattait au premier rang, a commandé la retraite immédiatement après la chute du pont-levis, ses troupes reculent dans la seconde enceinte fortifiée, après avoir levé le deuxième pont-levis et fermé la seconde porte derrière eux. Les montagnards doivent reprendre la bataille, mais maintenant dans une position beaucoup plus difficile, car ils sont seulement maîtres de l'espace compris entre les deux murailles. Depuis les hauteurs des murs, les Gris se sont bien protégés derrière les meurtrières et tirent sur les assaillants avec une parfaite sécurité. Les montagnards tombent un à un, sous une grêle de balles tirées par les Gris.



232. La situation devient de plus en plus critique pour les montagnards. Lacuzon, le visage sombre, au milieu de la bataille, voit ses hommes tomber un à un. Ensuite, il fait apporter les échelles qui ont servi pour la première attaque. Elles sont placées contre le mur et le capitaine est sur le point de donner le signal d'un nouvel assaut. Cependant, le curé Marquis, à qui il présente son projet, a un avis complètement différent de Lacuzon.

"Si nous nous battons avec acharnement, au bout de cinq minutes, nous pourrions certainement devenir maître de ce nouvel obstacle. Nous aurons alors l'esplanade en notre pouvoir et avec elle tout le château." Dit Lacuzon.

"Tu as raison," répond le prêtre, "mais nous aurons sacrifié inutilement beaucoup de monde, la vie de nos hommes est sacrée."

"Que pouvons-nous faire alors ?"

"Il faut que Varroz attaque l'ennemi sur un autre point. Peu importe que cette tentative réussisse ou non. Le but est de faire diversion pour attirer l'attention de l'ennemi ailleurs. Que penses-tu de mon plan, Jean-Claude ?"

"Cela me semble bon."

"Alors parlons-en directement au colonel. Où est Varroz ?"

"La dernière fois, je l'ai vu au pont-levis, en train de saper les poutres."

"Varroz !" Crie le curé Marquis. Cependant, personne ne répond à ce cri.

"Colonel !" Crie à son tour Lacuzon.

Marquis et Varroz sont-ils morts ?



233. Le colonel Varroz ne répond pas à l'appel de Lacuzon et du Curé Marquis. Ce silence angoisse le prêtre et le capitaine. Ou Varroz est allé à un autre endroit ou il est mort; la dernière possibilité est la plus vraisemblable car le colonel est toujours là où se situe le danger immédiat. Cependant les montagnards aussi, ont entendu Marquis et Lacuzon appeler Varroz et ils ont constaté que ce dernier ne répondait pas à leurs appels. Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la mort de Varroz se répand de proche en proche. Quelques instants plus tard, le bruit court que le curé Marquis est mort aussi. Une profonde démoralisation s'empare de tous

les hommes.

Tout l'esprit combatif des premiers instants semble s'écrouler. Les partisans se regardent les uns les autres et un instant plus tard ils regardent hébétés les murs du château où soudain, le silence est retombé.

Deux des trois grands chefs invincibles ont été tués. Pourquoi les partisans se battaient-ils encore?

On entend murmurer tout bas : 'Varroz est mort ! Marquis est mort !' Et certains des montagnards jusqu'ici courageux commencent à se retirer.

Seuls les plus braves restent à leur place.



234. Les murmures des montagnards épouvantés parviennent aussi aux oreilles de Lacuzon et du curé Marquis: "Le curé Marquis est mort !". Et les deux chefs comprennent immédiatement qu'il est de la plus haute importance de faire savoir aux hommes, le plus tôt possible, que ce message est mensonger, car les montagnards sans chefs deviennent faibles et craintifs comme des enfants. Mais comment prouver aux montagnards, en pleine nuit, que le curé Marquis est encore en vie ?

"Me voilà, je suis encore en vie !", s'écrie Marquis mais en vain. Ses mots se perdent dans le bruit autour de lui et la rumeur grandissante continue à faire le tour des partisans : "La robe rouge a disparu !"

Lacuzon et Marquis sont désespérés. De cette façon, la bataille va être perdue.

"Comment faire pour leur démontrer que tu es encore en vie ?" Demande Lacuzon.

"Je leur montrerai ma robe rouge."

"Mais comment ?"

"Fais allumer les torches et donne le signal de l'attaque. Je serai le premier à monter l'échelle pour qu'ils puissent tous me voir."

"Oui, en effet", dit Lacuzon mais les Gris aussi te verront immédiatement".

"Eh bien, que m'importe !"

"Tu vas devenir la cible d'une grêle de balles !"

"Cela n'a pas d'importance", répète Marquis. Et il ajoute avec un sourire: "tu sais bien que la robe rouge est invulnérable !"

Lacuzon, le cœur lourd, obéit aux volontés du prêtre. Il fait allumer des torches et à la clarté de celles-ci, les montagnards voient tous le curé Marquis bien vivant dans sa robe rouge. Une immense clameur de joie retentit. Aussitôt, Lacuzon commande l'assaut. Les soldats des corps francs, pleins de courage, s'élancent aux échelles. Le prêtre y va en premier, suivi par Lacuzon.



235. Une terrible décharge de mousquets éclate depuis les fenêtres et les créneaux de la muraille.

"Éteignez les torches !" crie Marquis, "Et en avant !! Lacuzon! Lacuzon !"

"Lacuzon ! Lacuzon !" répètent les montagnards, qui encouragés par ce cri de guerre, s'élancent aux échelles. Mais le prêtre ne les suit pas. Il chancelle un instant puis tombe dans les bras de Lacuzon et de Garbas.

- "Êtes-vous blessé, mon père ?" Murmure Lacuzon avec angoisse.

"Oui", répond Marquis, "blessé, blessé à mort ... Mais silence ... il ne faut pas qu'ils sachent !" Le sang monte à flots de sa poitrine trouée et sort de la bouche de l'homme courageux.

Après quelques secondes, il reprend : "Écoute, Jean-Claude, les montagnards croient à la robe rouge invulnérable ... Ne leur dis rien. Qu'ils ne sachent pas que Marquis est mort !"

"Mort !", répétait Lacuzon, qui est devenu mortellement pâle, "ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas mourir !"

"Dans une minute, ce sera fini", poursuit Marquis. "sois calme, mon enfant... Et surtout, sois fort. Tu m'enterreras dans le Champ-Sarrazin... c'est mon dernier souhait : que ma tombe garde bien le secret de la robe rouge ... "La voix de Marquis s'éteint. Avec un dernier effort, il prend la main de Lacuzon. "Ta main, mon fils ... le secret ... adieu ... !" Alors sa tête s'affaisse dans les bras de Lacuzon. Marquis est mort.

Lacuzon, écrasé par la douleur n'arrive pas encore croire à ce terrible drame. Avec précaution, il allonge le corps de son ami sur le sol et appuie sa main sur son coeur. C'est bien fini ... maintenant il le sait. Mais le temps manque pour les larmes.

Lacuzon ordonne à Garbas de veiller sur le corps. "Prends le corps et va le cacher dans les rochers en dessous de la tour de l'Aiguille. Je retourne au combat."

Y a-t-il des partisans Comtois à l'intérieur du château ?



236. Après un dernier salut au prêtre, le capitaine retourne à la bataille. Il se jette sur les Gris et sur les soldats de De Montaigu et murmure à chaque coup qu'il leur inflige: "Au moins, je te vengerai !" La situation des montagnards est loin d'être rassurante quand Lacuzon est venu les rejoindre dans la bataille.

Les soldats de De Montaigu et les Gris se battent féroce-ment. Ils tirent sans arrêt dans toutes les directions depuis les bâtiments situés autour de l'esplanade, depuis les fenêtres du corps de logis, du bâtiment des hommes d'armes, du bâtiment des femmes. Les montagnards, en face, ne peuvent pas se déployer dans l'espace compris entre les deux murailles. Pourtant, ils continuent à se battre avec des pertes incessantes.

En ce qui concerne les Gris, ils méritent bien le salaire versé par le seigneur de l'Aigle car ils se battent bien.

Bien que les chances des partisans ne soient pas très favorables en ce moment, il est difficile de prévoir qui va remporter cette bataille parce qu'en quelques minutes, les montagnards peuvent à nouveau prendre le contrôle de la situation. Cela a été prouvé au cours de la bataille jusqu'à présent. Et en effet, la chance va tourner !"

Soudain, le cri de guerre retentit : "Lacuzon ! Lacuzon !" mais il provient du milieu du château. Les assiégés découvrent avec épouvante que les partisans Comtois ont pénétré à l'intérieur du château et que les Gris se retrouvent pris entre deux feux.

Comment les montagnards ont-ils réussi à entrer dans le château ?



237. Qui sont ces montagnards qui ont réussi à pénétrer dans le château ? En voici l'explication : Le colonel Varroz a conduit ses hommes dans la lutte quand soudainement, il a senti une main saisir la sienne. C'était la main de la loyale Magui qui lui dit: "Venez, suivez-moi, je vais vous aider à prendre le château. "

La vieille femme avait donné tellement de preuves de confiance à Varroz au fil du temps qu'il la suivit sans hésitation. Elle le fait sortir du château et l'entraîne sur la route où ils rencontrent Tristan de Champ d'Hivers et son fils qui à la tête de deux cents montagnards, sont venus aider Lacuzon. Magui rejoint les deux groupes et les conduit au pied de la muraille de rochers qui sert de base aux remparts. Elle s'est arrêtée à une poterne (*)

Elle prit la clef de sa poche - la clef que lui avait donnée Antide de Montaigu - et ouvrit la porte.

"Vous pouvez aller à l'intérieur. Suivez-moi, maintenant, Le château est à nous !"

Magui mène les trois chefs avec leurs soldats à l'intérieur du souterrain. Ils arrivent à la porte secrète qui donne accès au salon d'Antide de Montaigu. Varroz brise le panneau d'un coup de hache et les hommes pénètrent dans la pièce. Une dizaine de Gris étaient postés aux fenêtres et tiraient sur les montagnards au-dessous d'eux. En quelques secondes, ils se font massacrer par Varroz et ses hommes arrivés dans leur dos et leurs cadavres gisent au pied des fenêtres..

Varroz se dirige vers la fenêtre, suivi de ses hommes.

Cependant, Tristan et Raoul ne suivent pas. Nous verrons bientôt quel plan ils projettent.

(*) Poterne : Une petite porte dérobée ouvrant dans le mur d'un rempart



238. Dans leur tour, Blanche et Églantine suivent le combat avec une grande anxiété. Elles entendent les soldats crier et elles peuvent comprendre par ces cris que la bataille est très changeante.

Quand le bruit diminue un instant, Blanche reconnaît la voix d'Antide de Montaigne. Il donne des ordres à haute voix à un valet. Quand elle entend cette voix, la mère d'Églantine commence à trembler.

À ce moment, les femmes entendent la porte de l'escalier tourner sur ses gonds puis des bruits de bottes ferrées sur les marches. Le seigneur de l'Aigle monte les escaliers.

- "Mon Dieu, protégez-nous !", balbutia-t-elle.

Et sans répondre aux questions d'Églantine, elle prend sa fille par le bras et la pousse derrière une tapisserie qui cache l'entrée de l'escalier menant aux autres logements de la tour. Elle laisse jeune la fille s'asseoir sur une des marches de l'escalier et lui dit de se tenir aussi silencieuse que possible.

Elle revient en arrière dans la pièce et comme elle sent que ses jambes se dérobent sous elle, elle se laisse tomber sur le lit. Puis Antide de Montaigne apparaît sur le seuil. Il tient une épée ensanglantée dans sa main droite. Blanche frémit. Elle regarde les gouttes de sang coulant d'une légère blessure à la joue droite. Ses yeux sont pleins de haine. Blanche, terrifiée, le voit entrer dans la chambre.



239. Antide de Montaignu pose la lampe sur la cheminée, remet son épée au fourreau et se tourne vers Blanche de Mirebel. En se tournant vers Blanche, il croise les bras sur la poitrine et la fixe avec un sourire infernal. Blanche tremble de peur, et n'y tenant plus, elle balbutie: " Au nom du ciel, que voulez-vous de moi ?"

" Et qui vous dit que je veuille quelque chose de vous ?" demande Antide de Montaignu. "Votre présence seule n'est-elle pas le signe qu'un nouveau malheur me menace ?"

"Je vous fais bien peur, n'est-ce pas ?" Blanche baisse la tête et ne répond pas. "Vous me haïssez de toute la force de votre âme, n'est-ce pas ?", Demande encore le seigneur de l'Aigle ...

"Non", réplique la prisonnière. "Il n'y a plus de haine en moi, il n'y a plus que le pardon. Durant les vingt années où j'ai été enfermé, j'ai appris ce qu'est le courage, la résignation et l'indulgence. C'est pourquoi je peux pardonner au lieu de maudire."

Antide de Montaignu est stupéfait. Il s'était préparé à entendre des plaintes, des cris de rage et d'horreur, des imprécations et des malédictions. Rien ne pouvait l'irriter autant que ce calme angélique. La mise en scène qu'il avait imaginée avant d'entrer dans cette pièce s'effondre donc. Avec une irritation contenue dans sa voix, il dit: "Je ne comprends pas pourquoi vous jouez cette comédie."

"Une comédie ...", répète Blanche, étonnée.



240. – "Eh bien, répond Antide de Montaigu, espérez-vous que je vous croirais ? Non, madame, vous ne pouvez pas oublier. Vous ne pouvez pas pardonner ! Je vous ai fait trop de mal, vous devez donc avoir de la haine en vous."

"Je ne me souviens pas de la souffrance que vous m'avez infligée ... Je ne veux pas m'en souvenir."

"C'est impossible. Depuis plus de vingt ans, qu'avez-vous fait de votre coeur ? Avez-vous oublié le nom de votre bien-aimé ... le nom de Tristan de Champ d'Hivers ?"

"Tristan !..... Balbutia Blanche. Oh ! Mon Dieu ! Pourquoi prononcez-vous ce nom ? Pourquoi me parlez-vous de lui ?"

"Il vous aimait ce beau gentilhomme, n'est-ce pas ?", Ironise De Montaigu. "Il vous aimait de tout son coeur et vous l'aimez encore. Un amour inoubliable !"

Blanche ne peut retenir un profond soupir.

"Et quelle était la cause de votre rejet pour moi ? N'étais-je pas un indigne rival de Tristan ? N'était-il pas plus jeune, plus beau et plus riche que moi ? Qu'importait que votre main m'eût déjà été promise ? On retire sa parole et tout est oublié !"

"Eh bien, je voulais vous dire que je n'ai jamais eu l'intention de séparer définitivement Tristan de Champ d'Hivers et Blanche de Mirebel. Je voulais seulement éprouver la constance de leur amour. Je vais les rassembler à nouveau ... dans un monde meilleur."

"Dans la tombe ?" Murmura la prisonnière.

"Dans la vie", répliqua le seigneur de l'Aigle.

"Que dites-vous ? S'écria Blanche d'une voix aiguë. "Tristan est mort, assassiné par vous ?"



241. "Non, madame", reprend Antide de Montaigu. "Non, Tristan n'est pas mort ! Si j'avais tué Tristan, ma revanche ne serait pas complète ! J'ai trouvé quelque chose de mieux que cela ! " Blanche tomba à genoux et se tordit les mains de désespoir. Elle commence à voir clair, à travers le terrible dessein d'Antide de Montaigu.

"Non, Tristan n'est pas mort", poursuit Antide de Montaigu sans relâche. "L'homme qui m'a privé de ma fiancée est mon prisonnier depuis vingt ans. Il soupire et pleure dans un cachot de ce château. Tristan est très près de vous ! "

"Bourreau !" Crie Blanche, presque folle de chagrin. "Vous mentez !"

"Ainsi, vous ne me croyez pas ?"

"Non, je ne vous crois pas !"

"Et me croirez-vous, lorsque dans un instant, Tristan de Champs d'Hivers sera là, devant vous ?" "Vous le verrez vieux, fou et garrotté et bâillonné.

Et vous, comment va-t-il vous trouver ? Il ne retrouvera pas la belle jeune fille qu'il connaissait. Il va voir une femme vieille au visage flétri, souillée par mes caresses durant une nuit d'orgie... Me croirez-vous quand je vous laisserai tous les deux seuls dans cette tour qui sera détruite par le feu dans une heure ?"

Le seigneur de l'Aigle se tait et attend la réponse de Blanche. Mais elle est incapable de répondre. Elle pense à Églantine et se sent désespérée à la pensée de ce qui attend la jeune fille. Elle veut crier quelque chose à son bourreau, mais ses paroles ne peuvent pas sortir de sa bouche. Le cœur d'Antide de Montaigu déborde de joie. Sa vengeance est complète, telle qu'il en avait rêvé pendant vingt ans.

A ce moment, des pas rapides se font entendre.

"Écoutez", dit Antide de Montaigu. "votre cœur ne bat-il pas plus vite ? Voici votre fiancé qui vient, voici l'époux tant attendu. Voici Tristan de Champ d'Hivers !"



242. "Vous avez dit vrai, Antide de Montaigu", répondit une voix grave. "Voici le fiancé, voici l'époux ! Voici le vengeur !"
 Le seigneur de l'Aigle a tressailli et s'est retourné brusquement. Le baron Tristan et Raoul, qui s'étaient précipités à la tour à la place de Varroz, se trouvent soudain devant Antide de Montaigu, l'épée à la main. Blanche pousse un cri de joie et se précipite vers les deux hommes.
 "Qui donc êtes-vous ?" Demande calmement Montaigu en tenant la main à la garde de son épée.
 "Je suis celui que vous attendez," répondit Tristan. Je suis le baron de Champ d'Hivers."
 -"Non ..." balbutia Antide d'une voix étranglée. "Non ... non ! C'est impossible !"
 "Vingt années de torture ont changé mon visage, n'est-ce pas ? Regardez-moi bien en face, Seigneur de l'Aigle, et vous me

reconnaissez."
 "Alors !" Cria furieusement Antide. "Alors, vous allez mourir maintenant !" Il tire son épée et bondit sur le baron Tristan. Mais il rencontre la pointe des épées des deux Champ d'Hivers.
 "Seigneur de l'Aigle", reprit Tristan. "L'heure de la justice est venue enfin. Vous êtes notre prisonnier."
 "Pas encore !" Hurle Antide. Il tire à nouveau son épée et attaque Tristan. "Des gentilshommes ne croisent pas le fer avec un bandit", réplique-t-il calmement, et il pare les coups formidables du seigneur de l'Aigle mais sans essayer de le toucher. "À nous les montagnards !" cria-t-il en même temps. Cinq ou six soldats des corps francs font irruption dans la pièce et, en moins d'une minute, Antide de Montaigu est désarmé et ligoté.
 Antide de Montaigu écume de fureur et se débat vainement sous ses liens.



243. Sur un signe de Raoul, les montagnards se retirent.

"Où est Églantine ?" Demande tout bas le jeune homme à Blanche. Elle montre la lourde tapisserie derrière laquelle s'ouvre l'escalier.

"Antide de Montaigu l'a-t-il vue ?"

'Non !'

"Alors, elle ne sait rien ?"

"Rien" Soupire Raoul : "Que Dieu soit béni !" et dit : "J'aimerais qu'Églantine ignore pour toujours que ce misérable est son père".

"La raison pour laquelle je ne vous tue pas comme je le pourrais," dit Tristan, "c'est qu'il ne m'appartient pas de vous juger, même si je vous hais."

"-Peut-être que les rôles changeront, répliqua Antide. "On va s'apercevoir de mon absence et mes fidèles viendront me délivrer.

Et alors malheur à vous !"

"Il est insensé d'espérer encore. Le château l'Aigle n'est plus à vous, il est aux mains des montagnards. Vous pouvez voir la situation depuis cette fenêtre !"

De Montaigu regarde par la fenêtre et il doit admettre que Tristan a dit la vérité.

Les Gris, pris entre deux feux, ont dû reculer et fuir, laissant derrière eux une esplanade jonchée de cadavres. Ils fuyaient maintenant dans toutes les directions. Seule une petite troupe de 25 ou 30 hommes, continue à se battre mais les Gris savent que c'est en vain. De Montaigu voit comment ses derniers soldats abandonnent la bataille et s'enfuient, pourchassés par les montagnards.



244. Antide de Montaigu comprend qu'il a perdu la partie. Soudain, il voit tout ce qu'il a fait à ces gens. Il n'a aucun remords, il ne connaît que la haine. Mais il sait qu'on va lui rendre la monnaie de sa pièce et qu'il n'aura aucune pitié à attendre. Il tremble de peur. L'arrogant seigneur de l'Aigle est devenu un lâche apeuré.

"Ah ! Vous tremblez maintenant !" S'écria Tristan. "Vous qui avez commis les crimes les plus terribles! Vous avez assassiné le père de cette malheureuse femme, qui plus tard a du souffrir la honte de votre amour horrible."

À la suite de ce viol, une petite fille est née qui a été confiée au médecin des pauvres. Vous avez assassiné cet homme et vous avez espéré qu'avec lui le secret de la naissance de cet enfant allait disparaître pour toujours !"

"Mais avant sa mort, Pierre Prost confia le secret à Lacuzon et lui donna un mystérieux bijou que lui avait donné Blanche de

Mirebel pour permettre de reconnaître un jour, l'enfant de la nuit du 17 janvier 1620 !"

"Cet enfant est mort !" Balbutia de Montaigu.

"Cet enfant est vivante !" Répliqua Tristan. "Elle est vivante et vous la connaissez, elle est ici près de sa mère : Églantine est votre fille !"

"Ma fille ?" Répéta Antide.

"On en douterait, n'est-ce pas ? Qui pourrait croire que cette fille charmante, douce et adorable, est l'enfant du misérable et infâme seigneur de l'Aigle ?"

"Ah," murmure Antide. "Voilà donc le secret de cette voix étrange qui parlait dans mon cœur pour cette enfant. Voilà pourquoi je pouvais l'écouter sans colère. "

"Mais sachez bien, dit Tristan, qu'Églantine ne rougira jamais de son père car elle ne le connaîtra jamais. Pour tout le monde, Églantine restera la fille du médecin des pauvres !"



245. "Oui" Poursuit le baron de Champ d'Hivers, Églantine portera le nom de son père adoptif jusqu'à ce qu'elle s'appelle baronne de Champ d'Hivers."

Le visage pâle d'Antide de Montaigu devient soudain pourpre. Ses yeux étincellent. "Que dites-vous ?" Balbutia-t-il d'une voix étranglée. Tristan de Champ d'Hivers poursuit : "Églantine aime mon fils et mon fils l'aime."

"Votre fils ? Il a péri dans l'incendie du château des Champs d'Hivers ! Votre race haïe va s'éteindre avec vous !"

"Voici mon fils", dit Tristan. "Il a été sauvé des flammes."

"Et il est digne du grand nom qu'il porte et qu'il fera reflourir. Regardez-le bien en face, comme vous m'avez regardé, et vous verrez que nous avons non seulement la même âme mais aussi le même visage."

"Ah ! C'est impossible !" S'écrie Antide au Montaigu.

Champ d'Hivers et Montaigu ne peuvent pas s'allier. Le sang des Vaudrey et des Montaigu se révolterait.

"Le sang Des Champ d'Hivers purifiera la goutte du sang impur des Montaigu qui coule dans les veines d'Églantine !"

"Jamais ! Jamais ! Plutôt la mort pour elle ! Elle ne sera jamais autorisée à l'épouser. Je lui crierai qu'elle est ma fille et qu'elle doit tous vous haïr !"

"Vous vous tarez, seigneur de l'Aigle !" "Tuez-moi si vous voulez mais je ne me tairai pas !"

Raoul fit un signe aux montagnards qui montaient la garde. Ils bâillonnent Antide de Montaigu de sorte qu'il ne peut plus dire un mot. Le bâillon sur sa bouche doit l'empêcher définitivement de parler à Églantine.

- "Blanche, dit Tristan en posant le pied sur la poitrine de De Montaigu, allez chercher Églantine maintenant. Elle doit être rassurée. "



246. A ce moment, l'un des montagnards s'écrie : "Voici le colonel et le capitaine !" En effet, Varroz et Lacuzon entrent. Tristan leur montre de Montaigu écumant sous son pied et dit : "Vous voyez que la justice suit son cours."
 "Oui", répond Lacuzon. "Nous le traiterons avec droiture et le punirons, d'une manière éclatante pour remplir d'épouvante les traîtres de l'avenir !" Puis il regarde autour de lui et demande : "Où est Églantine ?" A ce moment même, Églantine pâle mais très heureuse, entrait dans la pièce, enlacée à demi dans les bras de sa mère.
 Quand elle voit Raoul, elle rougit légèrement, elle pleure et elle rit de joie puis elle se jette à son cou.
 "Mon enfant", dit alors Tristan d'une voix tremblante. "Votre mère et moi, nous bénissons votre union !"

Les yeux d'Antide de Montaigu brillent et il devient pâle de colère et d'impuissance. Un grondement s'élève de sa poitrine, mais personne ne fait attention à lui.
 Puis Tristan regarde autour de lui, murmurant : "Il manque quelqu'un ici !"
 "Qui donc ?" Demande le capitaine d'une voix sourde. "Le curé Marquis !"
 Lacuzon détourne la tête et essaie de retenir ses larmes. "Le curé Marquis nous attend au trou des Gangônes", répond-il.
 Puis il recule de quelques pas et le baron le suit. "Marquis est mort", dit-il doucement à son oreille.
 "Mort ?" Répète Tristan.
 "Oui, il est mort, mais plus un mot à ce sujet. Sa mort doit rester secrète. C'est sa dernière volonté !"
 Lacuzon et le baron demeurent côte à côte, silencieux,.



247. C'est le capitaine qui rompit d'abord le silence qui régnait dans la pièce. "Raoul, dit-il, prenez le commandement de deux cents hommes et conduisez votre fiancée et sa mère au trou des Gangônes."

"Vous ne venez pas avec nous, capitaine ?"

"Je vous rejoindrai plus tard mais d'abord j'ai une tâche à accomplir ici."

- "Laquelle ?"

- "Vous le saurez bientôt sans que je vous dise ... Allez-y maintenant, Raoul."

"Puis-je faire prendre des torches à mes hommes d'escorte ?"

- Des torches ? Répéta Lacuzon avec un sourire sinistre. Inutile, vous n'aurez pas besoin de lumière."

"La nuit est profonde cependant !" (Il est minuit)

"Dans quelques minutes, la nuit sera plus lumineuse que si le soleil montait à l'horizon".

Raoul regarde le capitaine avec étonnement pendant un moment et devine d'après l'expression de son visage ce qu'il a l'intention de faire. Il comprend et quitte la pièce avec Blanche et Églantine. Un peu plus tard, l'escorte quitte le château. Antide de Montaignu est toujours attaché et étendu au sol, les yeux écarquillés par la peur.

Pied-de-Fer entre dans la pièce.

"Eh bien ?", Demande Lacuzon.

"C'est fait, capitaine, j'ai fait mon travail", répond le lieutenant.

"C'est bien." Lacuzon fait alors un signe. Quelques montagnards détachent les cordes qui attachent les jambes du captif. Antide de Montaignu, placé entre le capitaine et le colonel et suivi par des partisans, quitte le château comme un pauvre prisonnier.



248. Presque tous les montagnards étaient rangés dans la cour du château. Ils poussent des clameurs de haine et de vengeance au passage du prisonnier.

Quelques hommes roulent des barils de poudre et d'autres marchent avec des torches enflammées dans la cour. Lacuzon donne le signal du départ. Les montagnards quittent le château détesté.

Le capitaine fait placer Antide de Montaigu sur la pointe d'un rocher saillant surplombant l'abîme. Pied-de-Fer et deux montagnards gardent le prisonnier. Puis Lacuzon approche ses doigts de sa bouche et il fait retentir le coup de sifflet terrible

qui a si souvent épouvanté les Français et les Suédois.

En même temps, des nuages de fumée commencent à s'élever des bâtiments du château.

La fumée s'élève de plus en plus et en quelques minutes des torrents de flammes jaillissent par les fenêtres du château. Elles s'élèvent de plus en plus haut et s'étendent jusqu'au ciel, qui est rapidement obscurci par les nuées de cendres qui volent autour.

Les montagnards observaient le souffle coupé, à quelques centaines de pas d'eux, la destruction du château, qui était encore si grandiose il y a seulement quelques heures. Le château est maintenant entièrement en feu dans un brasier colossal.



249. Les flammes transforment le château en une lueur éclatante, et un instant plus tard, des bruits sourds résonnent dans la vallée. Une immense acclamation de joie se propage parmi les montagnards. Le seigneur de l'Aigle qui est obligé d'assister à la destruction de son château, soupire et gémit comme un enfant. Lacuzon se tourne vers le traître et dit : "Antide de Montaigu. Vous avez autrefois incendié le château des Champ d'Hivers. Regardez maintenant votre propre château dont les murs commencent à tomber !"

Antide de Montaigu regarde un instant Lacuzon et tente ensuite de se jeter dans le vide mais Pied-de-Fer et les montagnards le rattrapent et le forcent à s'agenouiller sur le rocher.

"Comte de Montaigu ", poursuit Lacuzon. "N'espérez pas mourir maintenant. Vous devrez attendre jusqu'à l'heure où le bourreau fera son travail...Regardez votre château. Demain, à cette heure, il ne restera même pas un pan de mur debout. "

De Montaigu regarde, les yeux grands ouverts. Il voit comment le château est transformé en brasier et il comprend que sa destruction totale est inéluctable.

Ensuite, il y a une énorme explosion dans le château. Les barils de poudre entassés sous les voûtes, viennent de prendre feu et quelques instants plus tard, les tours s'effondrent les unes sur les autres. Les cendres volent partout au-dessus des soldats.



250. Un grand nuage de fumée dissimule le château aux yeux des montagnards et quand le nuage se dissipe à nouveau, il ne reste plus guère du château qu'un gros tas de cendres fumantes. Le fier château de L'Aigle n'existait plus !

Le capitaine fait un signe et quelques instants plus tard, les montagnards descendent dans la vallée avec le prisonnier au milieu d'eux. Lacuzon et Varroz sont restés seuls. Ils ont un triste devoir à accomplir.

Au Champ-Sarrazin, ils doivent creuser une tombe pour leur courageux ami, le curé Marquis, le prêtre-soldat, surnommé le "Saint-Esprit".

Moins d'une heure après l'effondrement du château, les deux hommes s'agenouillent devant le cadavre de leur ami qui repose sous la voûte naturelle d'une petite grotte à l'entrée d'Ilay. Le colonel prend la main glacée du curé dans les siennes et la presse longuement et tranquillement.

Ses lèvres murmurent des paroles sans suite. Lacuzon est profondément affecté. Il pense à cette dernière fois où les membres de la trinité avaient tant discuté ensemble. Lacuzon pense que le curé Marquis était un excellent chef et à quel point il va leur manquer à tous dans le combat. Marquis était celui qui inspirait les combattants. C'était lui qui élaborait souvent des plans ingénieux.



251. Soudain, des pas résonnent et une ombre humaine pénètre dans la caverne.
 "Qui va là ?", Demande Lacuzon, la main sur la détente de son pistolet.
 "C'est moi, Garbas, capitaine, ", répond une voix familière.
 "Avez-vous trouvé ce dont nous avons besoin ?"
 "Oui, capitaine" et mieux encore. Vous m'avez demandé une civière et je reviens avec une charrette. "
 "C'est bon. Où est-ce ? "
 "Sur la route, juste avant la grotte."
 "Allons-y !" Lacuzon et Garbas enveloppent le corps du curé Marquis dans un manteau.
 Suivis de Varroz qui ne peut toujours pas retenir ses larmes, ils le portent jusqu'à la charrette. Le voyage vers le Champ-Sarrazin commence. Lacuzon peut deviner pourquoi son ami voulait être enterré à cet endroit. Cette zone assez

éloignée, est, cependant, un excellent emplacement. On dit que Charles Martel lui-même y avait installé son campement. Marquis pensait probablement que personne n'oserait chercher le secret de la robe rouge à cet endroit. Finalement, après un assez long voyage, les trois hommes atteignent le Champ-Sarrazin. Garbas reste en arrière et quand Lacuzon regarde derrière lui, il voit le fidèle montagnard scruter anxieusement les alentours.
 "Y a-t-il quelque chose?" Demande-t-il.
 - "N'entendez-vous rien, capitaine ?" Demande Garbas.
 Lacuzon se met à plat ventre et colle son oreille sur le sol. "Tu as raison, dit-il, il y a des gens derrière nous."
 "Et ils sont nombreux !" Ajoute Garbas, qui à son tour a écouté. "Au moins vingt-cinq à trente."
 "Et," dit le capitaine, "ils ne marchent pas, ils courent !"



252. "Donc nous sommes poursuivis !", dit Varroz, "c'est clair. Mais par qui ? Il est impossible, absolument impossible, de savoir qui nous sommes. "

"Je crois, capitaine," dit Garbas, se mêlant à la conversation, que cela pourrait très bien être une troupe de Gris qui a été chassée du château et traverse maintenant le pays."

"C'est possible. Essayons de les laisser ignorants de qui nous sommes et de ce que nous faisons. Continuons. Une fois que nous aurons traversé le pont de la pile, nous pourrons facilement nous cacher sur le terrain. "

Garbas commence à tirer la charrette sur un chemin de montagne escarpé.

Les hommes se tiennent silencieux un moment. Le bruit se rapproche.

On dirait qu'il y a effectivement des hommes qui les poursuivent. "Nous sommes trahis par le bruit de la charrette", murmure Garbas.

"Que faire ?", Demande Varroz.

"Nous devons partir d'ici. Prenons le corps et cachons-nous dans la forêt qui se trouve à gauche de la route. "Peut-être qu'ils ne nous découvriront pas", répond le capitaine. Ils emmènent le corps du curé Marquis.

Lentement, les hommes entrent dans la forêt dense qui descend jusqu'à la rivière. Garbas a caché la charrette dans les buissons. Il ne faut pas longtemps avant qu'ils entendent le bruit des Gris à proximité. Un peu plus tard, ils les voient passer sans même jeter un coup d'œil de leur côté. Ils pensent sans doute qu'ils pourront dépouiller quelques paysans pauvres et pacifiques.



253. Il s'avère en effet qu'il y a là environ trente Gris. Les trois hommes restent encore cachés pendant quelques minutes. Après cette courte pause, ils se retirent rapidement.

"Restez à gauche ! Restez toujours à gauche !" Crie Lacuzon. "Et nous devons nous dépêcher. Nous ne sommes pas encore en sécurité ici. Nous devons atteindre l'eau dès que possible. Une fois que nous serons de l'autre côté, nous serons en sécurité. Nous pourrions ensuite passer la nuit dans la grotte près du Champ-Sarrazin.

Silencieusement, les trois hommes continuent leur voyage, se frayant un chemin à travers la forêt qui est très proche de cet endroit. Enfin, ils atteignent la fin.

En face d'eux se trouve la rivière et de ce côté, d'immenses rochers se dressent.

Cependant, les hommes ne se sentent pas en sécurité et sans s'être préalablement parlé, ils restent indécis, regardant autour d'eux et écoutant attentivement. Ils comprennent que les Gris n'ont pas encore disparu.

C'est en effet le cas. Les Gris se consultent. Ils ne comprennent pas pourquoi ils n'ont toujours pas rencontré la charrette dont ils avaient entendu le bruit du roulement sur leur route et ils constatent que le butin leur a échappé pour l'instant. Ils ne se désolent pas longtemps. Ce butin ne peut pas leur échapper. Ils se divisent en trois groupes. L'un reste sur la route, l'autre dans la forêt et le troisième patrouille le long de la rivière.



254. "Nous n'avons qu'un seul choix", dit Lacuzon. "Nous devons traverser la rivière. S'ils ne sont pas bons nageurs, les Gris ne nous suivront pas. Nous devons atteindre la grotte le plus tôt possible. Ils ne connaissent probablement pas la grotte et s'ils parviennent à la découvrir, nous pourrions nous défendre. Colonel, avez-vous de la poudre à canon et des balles ?

"Oui", répondit Varroz.

"Et toi Garbas ?"

"Moi aussi, capitaine."

"Alors mettons nos cornes à poudre à l'abri au-dessus de l'eau et nageons." Lacuzon donne l'exemple. Avec sa lourde charge dans le dos, il se jette à l'eau et quelques instants plus tard, ses deux amis le suivent. Ce sera une vraie bataille contre l'eau.

Lacuzon ressent la lourdeur de son corps qui dépasse partiellement au-dessus de l'eau.

Puis soudainement, un cri retentit sur le côté : "Ils sont là ! Ils sont là !"

Au même instant, quelques coups de feu retentissent. Les balles sifflent autour des oreilles des fugitifs et rendent encore plus difficile pour les hommes, la nage contre le courant.

Les Gris se concentrent encore plus précisément et l'eau éclabousse les hommes, chaque fois qu'une balle frappe à proximité.

"Gardez courage !" Dit le capitaine, il appelle ses compagnons :

"Encore quelques instants et nous aurons enfin du terrain solide sous nos pieds."

Les trois nageurs essaient de progresser encore plus vite.

Puis Varroz pousse un cri. Une balle a touché son épaule. Garbas, qui nage près du colonel, va vers lui.

"Faites-moi confiance. Nous allons continuer à avancer. "

Le cri de Varroz, cependant, est également entendu par les Gris.



255. Trois Gris se jettent à l'eau.

"Ils ont un blessé !" crie l'un des hommes avec enthousiasme.

"Nous serons en mesure de les rattraper facilement." Les fugitifs ont maintenant atteint l'autre côté de la rivière.

- Avez-vous mal, colonel ? Demande Lacuzon.

"Oui ! Incroyablement !" répond Varroz ". "J'ai une balle dans l'épaule."

"Prenez un peu de repos."

"Non, non, j'aurai la force d'aller jusqu'à la caverne. Continuons ! "

"Nous devons d'abord faire face aux Gris qui nous traquent. Ils ne sont pas nombreux et je crois que nous aurons peu de problèmes avec eux. "

"Bien", dit Varroz en retirant son épée du fourreau.

Quand les trois hommes sortent de l'eau, ils font face à Lacuzon, Garbas et Varroz. L'attaque est intense et inattendue. Les Gris se défendent de toutes leurs forces. Cependant, ils sont vaincus parce qu'ils n'ont pas anticipé cette attaque.

Deux gris sont tués. Le troisième reste blessé sur la rive.

"Colonel", dit Lacuzon, "nous devons aller à la grotte le plus tôt possible." Parce que Varroz est à bout de force, les hommes n'avancent que lentement. Ils prennent la route qui mène à la grotte.

Ils n'ont pas remarqué que les autres Gris ont couru jusqu'au pont de la Pile qui se trouve à environ un quart de lieue plus loin.

Quand les Gris arrivent à l'endroit où ils ont aperçu les trois fugitifs, à leur grande surprise, ils voient les trois corps sans vie de leurs camarades. Ils voient l'un d'eux qui bouge encore. Ils se penchent sur lui et l'entendent murmurer :

"Varroz ... c'est Varroz !

"Que dis-tu ?" S'écrie son capitaine.

"Comment le sais-tu ?"

"Ils l'ont appelé colonel ... et il a dit : " Dès que possible à la grotte.

"

L'homme tombe en arrière et exhale son dernier soupir.



256. "C'est impossible", murmure le capitaine des Gris. "Pourquoi Varroz serait-il ici en ce moment sans motif ? Et de quelle caverne a-t-il parlé ?"

"La grotte existe, je le sais", répond l'un des hommes. "Elle est proche du Champ-Sarrazin et je sais que les partisans de Lacuzon l'utilisent souvent comme abri."

"Mais, continue le capitaine, si cet homme est Varroz, alors il serait tout à fait possible que les deux autres soient Lacuzon et Marquis. Quelle belle prise ! Ils sont trois dans la caverne et nous sommes vingt-sept hommes ! À la caverne !"

Les Gris sont en route. En attendant, les trois combattants comtois sont déjà bien avancés. Le chemin menant à la grotte est mauvais et très étroit.

Parce que Varroz doit être assisté, ils ne progressent que lentement. Deux hommes doivent marcher côte à côte car le chemin est trop étroit. Cependant, ils s'approchent déjà de la caverne.

Malgré toutes les difficultés qui sont survenues en cours de route, ils atteignent la grotte. Ils ignorent complètement qu'ils sont suivis par les Gris. Il y a de la paille dans la grotte parce que montagnards ont souvent passé la nuit ici. Garbas installe un lit de fortune pour Varroz.

- Vous sentez-vous mieux, colonel ? Lui demande Lacuzon.

"Non, je souffre comme un damné ! J'ai une douleur terrible. Mes forces s'en vont. Je suis fini, je suis un homme mort ... "



257. Le capitaine déchire un morceau de son manteau et comprime la blessure du colonel du mieux qu'il peut. Mais la balle a atteint une artère et en quelques secondes le bandage est trempé de sang. Lacuzon, découragé, laisse tomber sa tête sur sa poitrine et met ses mains devant les yeux.

"Vous voyez, dit tout bas Varroz, que je ne vivrai pas longtemps. Je reverrai le curé Marquis très bientôt."

Lacuzon pleure et balbutie: "Tous les deux tous les deux dans la même nuit. C'est terrible !"

Varroz reprend : "Je ne souffre plus. J'ai sommeil, je vais dormir, c'est mon dernier sommeil. "

Garbas est assis dans une petite grotte située juste à côté de la grande. Ses yeux sont fixés sur l'entrée. Une heure est passée. Soudain, Garbas se raidit. Il a entendu le bruit d'une pierre qui roule à proximité.

Il se concentre et écoute. Après quelques secondes, il entend à nouveau un bruit.

" Il y a un homme là-bas ", pense Garbas. " Un ennemi ! "

Ensuite, il y a une ombre qui se détache à l'entrée de la grotte. Il y a quelqu'un à proximité. L'ombre disparaît à nouveau. Il y a un cri : " Hé...camarades ! Par ici ! Nous les tenons ! Voici l'entrée de la tanière ! "

" Alarme ! Capitaine ! " Crie Garbas. " Nous sommes découverts ! "

" J'avais bien entendu ", répond Lacuzon. " Mais j'avais peur de réveiller le colonel. "

"Ah ! Je ne dors pas !" fit alors Varroz d'une voix défaillante. " Je vis encore et je crois que le rêve de ma vie va s'accomplir et que je vais mourir en soldat. Aide-moi à me lever, mon fils, et mets mon épée dans ma main !"



258. Soutenu par Lacuzon, le colonel parvient à se redresser. Il attend, l'épée à la main. Un bruit de pas puis un murmure de voix se rapprochent. Les Gris arrivent. Bientôt les hommes sont à l'entrée de la grotte.

"Il fait bien noir à l'intérieur !" S'écrie l'un des Gris.

"Allumons les torches pour voir où nous allons !"

Ce conseil est suivi et un instant plus tard une lumière vive éclaire l'entrée de la caverne.

Quelques-uns des Gris rentrent à l'intérieur pour voir. Garbas qui attend ce moment, fait feu de ses deux pistolets. Deux hommes tombent. Les autres reculent en hurlant. Lacuzon est prêt avec son pistolet, tandis que Garbas recharge le sien. Il a à peine fini de recharger que les Gris attaquent de nouveau. Les quatre coups de feu des combattants comtois font tomber quatre Gris.

Choqués par cette forte défense, les Gris n'osent plus se montrer dans la grotte. Ils commencent à tirer sur la grotte depuis l'extérieur.

Mais leurs balles frappent la voûte et n'atteignent personne.

Alors la voix du capitaine résonne: "Rends-toi Varroz et tu auras la vie sauve !".

"Non, de par tous les diables, je ne me rendrai pas !"(*), Réplique le colonel.

Après un court silence, le capitaine des Gris répond : "Vous savez que vous ne pourrez jamais sortir vivant dans ces conditions, si vous ne vous rendez pas."

"Je ne me rendrai pas !"

Les Gris sont déterminés à gagner la bataille contre trois hommes dont un est blessé. Ils décident de changer de tactique.

(*) Réponse historique de Varroz, assiégé dans la grotte du Pont de la Pile à rapprocher de la fameuse devise de la Franche-Comté : "Comtois, rends-toi ! Nenni ma foi !"



259. Les Gris ramassent les cadavres de leurs camarades et les disposent devant eux de manière à s'en servir de boucliers. De cette façon, ils peuvent entrer dans le couloir jusqu'à la première chambre. Là, ils rencontrent les partisans Comtois et une lutte terrible au corps à corps s'engage. Il fait presque complètement noir dans la grotte. Les torches qui ont été allumées par les Gris, quelques minutes auparavant, sont presque éteintes. Il ne reste plus que six Gris dans la grotte, mais ils sont encore quatre combattants de plus que l'autre camp car Lacuzon et Garbas ne comptent que pour deux, Varroz étant mourant.

Mais cela s'avère être une erreur de calcul. L'homme qui n'a presque plus de sang dans les veines, qui peut à peine se tenir sur ses jambes et a l'air mortellement pâle, se concentre et fait quelques pas en

avant.

Il abat son épée deux fois et deux Gris tombent sur le sol, la tête fendue. Les autres s'enfuient à l'extérieur dans la panique quand ils voient ça.

"Maintenant, je peux mourir", murmura Varroz. Le vieux colonel tombe sur un genou puis il glisse à terre. Lacuzon le rattrape. Varroz était mort.

" Mon père ! Attends-nous ! Nous allons te suivre,!", S'exclame-t-il avec émotion.

"Vous croyez qu'ils vont revenir ?" Demande Garbas.

'Sans aucun doute. Dehors, il y a encore beaucoup de Gris.

Notre dernière heure est venue. Nous allons, cependant vendre chèrement notre vie !"



260. Les deux hommes quittent le corps sans vie de leur vieil ami et s'enfoncent dans la caverne. Ils y trouvent un énorme morceau de granit qui, selon de très vieilles histoires, cache une entrée souterraine menant au Champ-Sarrazin. Lacuzon et son ami connaissent bien cette histoire, mais n'y avaient jamais attaché beaucoup de valeur. Maintenant, ils comprennent que c'est leur seule chance. Lacuzon prend ses deux cornes à poudre et les glisse sous le bloc de granit.

"Ah ! Ah ! Je comprends", dit Garbas. "Vous allez nous faire sauter. Nous allons probablement voler dans les airs avec le bloc de rocher." Lacuzon hoche la tête : "Et eux avec !"

Le calme règne dans la grotte. Les Gris ne font aucun bruit. Pourtant, ils se rapprochent et atteindront bientôt l'endroit où se

trouvent Lacuzon et Garbas.

Lacuzon et Garbas se prennent dans leurs bras pour une fraternelle et dernière accolade.

Puis Lacuzon dispose une traînée de poudre à canon sur le sol. Les deux hommes se mettent à plat ventre sur le sol. Une énorme explosion retentit, elle fait vibrer le sol.

Le bloc de granit se souleva comme une feuille sèche dans le vent. La voûte se fendit en deux. La grotte est complètement détruite. La seconde salle reste debout comme par miracle. Les Gris sont ensevelis sous les monceaux de débris de roche. Garbas et Lacuzon osent à peine croire qu'ils sont encore vivants. Surpris, ils regardent autour d'eux puis aperçoivent les premières marches d'un escalier menant au Champ-Sarrazin. Ils sont sauvés!



261. Quelques instants après l'explosion qui révéla l'entrée, longtemps dissimulée, de l'escalier menant au Champ Sarrazin, Lacuzon et Garbas se mirent en route. Ils portent prudemment la dépouille mortelle du curé Marquis dans les escaliers. Le corps de Varroz est resté dans la grotte. Il est enseveli à jamais sous des amoncellements de rochers qui sont tombés. La grotte est devenue une tombe commune parce que les Gris sont également tous morts pendant l'explosion.

Les deux hommes trouvent un endroit approprié dans le Champ-Sarrazin pour creuser la fosse et inhumer le curé Marquis. Ils font une prière.

Trois jours plus tard, il y a une grande excitation dans la ville de Dole. Il y a une foule nombreuse et bruyante dans la rue.

Tout le monde parle haut et fort. Puis un cavalier arrive, il porte l'uniforme des soldats des corps francs. Les habitants de la ville se pressent autour de l'homme et crient: "Est-ce qu'il vient ?"

"Il arrive !" répond le montagnard: "vive Lacuzon !" Les citoyens hurlent: "Vive Lacuzon!"

Un quart d'heure plus tard, un grand cortège entre dans la ville.

"Il est là !", crient les badauds. Cinquante montagnards ouvrent la marche, immédiatement suivis d'un corps de cinq cents hommes qui sont menés par Pied-de-Fer.

Lacuzon et Garbas à cheval, précèdent un étrange chariot plat à quatre roues, tiré par quatre bœufs et sur lequel se dresse une sorte de grande cage en bois. Dans cette cage, il y a un homme accroupi, garrotté, avec des vêtements déchirés. Un masque noir a été cloué au-dessus de la cage.



262. Une foule de paysans se rassemblent autour de la voiture avec des cris de haine et de mort contre l'homme au masque noir. Un groupe de montagnards suivait l'attelage avec la cage. Ce dernier voyage d'Antide de Montaigu, ancien seigneur du château de l'Aigle, est plus le plus humiliant et le plus atroce de tout ce qu'il a vécu au cours de ces dernières heures. Sa haine contre tous ces gens grandit à chaque seconde.

"Vive Lacuzon !" Criaient la foule. Lacuzon l'entendait à peine. Il pensait à Varroz et à Marquis sans qui il n'aurait pu espérer la victoire obtenue.

Le cortège se rend au parlement de Dole. Antide de Montaigu est retiré de sa cage. Les spectateurs se sont massés autour d'une vaste place où se dressaient un échafaud, un bûcher et une potence.

On ne savait pas encore par quel moyen le traître serait mis à mort, mais tout a été préparé, afin que rien ne puisse retarder l'exécution d'Antide de Montaigu.

À l'intérieur, le Parlement se réunit pour délibérer sur la condamnation du traître. Au bout d'une heure, un silence de mort retombe sur la place.

Lacuzon sort, suivi de tous les membres du parlement. Ceux-ci sont vêtus d'une robe noire garnie d'hermine. Le condamné apparaît derrière les juges, entre le bourreau et ses aides et sous la garde d'une escorte de montagnards. Alors le greffier en chef lit le verdict. Antide de Montaigu sera exécuté et son corps, brûlé et ses cendres jetées au vent.

Il appartient au capitaine Jean-Claude Prost de dire comment Antide de Montaigu devra être mis à mort.



263. Une immense et joyeuse clameur retentit quand la peine de mort est prononcée.

"Justice ! Justice !", Crie le peuple. "Vive le parlement ! Vive le capitaine Lacuzon !" La voix du greffier retentit de nouveau :

"Capitaine Lacuzon, dit cette voix, quel votre choix pour le supplice de cet homme ?"

"Un jour", répondit Lacuzon, "j'ai entendu Antide de Montaigu, dire, en parlant du curé Marquis : Pour cet homme, il n'est qu'un supplice, celui des manants : la corde !"

"Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, à vous la potence et la corde !"

Lacuzon regarde longuement son ennemi et la foule puis dit: "La guerre est finie, la Comté victorieuse est vivante et libre ! Vive la Comté !"

"Vive la Comté !", répète le peuple.

Un instant après, la sentence est exécutée sur Antide de Montaigu. Justice est faite et il meurt en traître.

Le lendemain, un mariage est célébré dans la cathédrale de Dole. Raoul de Champ d'Hivers donne son nom à Églantine en présence du capitaine Lacuzon, du baron Tristan de Champ d'Hivers, de Blanche de Mirebel et de la vieille Magui.

Certes, la joie habite le fond des coeurs, mais il y a aussi un grand chagrin. On comptait les absents : ceux qui n'ont pas pu vivre cette journée : Pierre Prost, le curé Marquis et Jean Varroz.

Aussitôt après la cérémonie de mariage, Lacuzon repart à l'endroit où il a enterré le curé Marquis aidé par Garbas. Ici, désormais il peut penser à ce qui s'est passé ces dernières années et honorer ceux qui ont donné leur vie pour la liberté.

FIN